

**MEILLEURE AMIE?
BOULET ?
EN FAIT, ELLE EST LEUR...**

DODUE **D** **UTILE** **U** **FRANCHEMENT** **F** **FADE** **F**

**LE ROMAN
À L'ORIGINE
DU FILM**

KODY KEPLINGER

hachette
ROMANS

KODY KEPLINGER

DUFF

DODUE UTILE FRANCHEMENT FADE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)

PAR AUDE GWENDOLINE

hachette

ROMANS

Pour Aja
dont l'anniversaire nous a porté chance
à toutes les deux

Toujours pareil avec elles.

Comme d'habitude, Casey et Jessica avaient l'air ridicules sur la piste à se remuer le cul façon danseuses de rap. Mais bon, les mecs, ça les fait triper, ce genre de truc. Rien qu'à les regarder, je sentais mon QI se casser la figure tandis que pour la centième fois de la soirée, je me demandais : Qu'est-ce qui m'a pris de les laisser encore me traîner ici ?

Dès qu'on mettait les pieds au Nest, c'était la même histoire. Casey et Jessica commençaient à danser, jouant les allumeuses pour s'attirer l'attention de tous les mâles en vue, jusqu'à ce que leur meilleure amie, alias moi, leur sauve la vie en les sortant de là et des griffes des prédateurs avant qu'ils aient le temps de profiter d'elles. Entre-temps, vissée à mon tabouret de bar, j'écoutais Joe, le barman trentenaire, me parler des « problèmes avec les gosses d'aujourd'hui ».

Je redoutais de le vexer si je lui disais qu'un des plus gros problèmes, selon moi, c'était ce trou. Le Nest, autrefois un vrai bar, avait été reconverti en boîte pour ados trois ans plus tôt. Le comptoir en chêne était resté, lui, mais Joe ne servait que des boissons à base de Coca pendant que la clientèle mineure dansait ou écoutait des groupes se produire. Je détestais cet endroit pour la simple raison qu'il montait au cerveau de mes copines, devenues débiles, alors que le reste du temps elles étaient normales. À leur décharge, elles n'étaient pas les seules. Les week-ends, la moitié des élèves du lycée d'Hamilton se pointaient et aucun ne repartait sans voir sa dignité méchamment entachée.

Sérieux, c'était quoi leur trip ? Moi ? Danser sur de la musique techno, à fond les basses, week-end après week-end ? Ouais, trop l'éclate ! Au mieux, je draguerais le joueur de football, là, couvert de transpiration et bourré de testostérone. On pourrait discuter politique et philo à haut niveau tout en se frottant l'un contre l'autre. Beurk.

Casey est venue se percher sur le tabouret près du mien.

— Allez, B., viens danser, a-t-elle lancé, haletante de s'être tant secouée. On se marre trop !

— Mais ouais ! ai-je raillé entre mes dents.

— La vache ! a dit Jessica en s'asseyant de l'autre côté, sa queue-de-cheval blonde caressant ses épaules dans un mouvement de balancier. Putain, vous avez vu ? Harrison Carlyle vient de me faire un méga plan ! Vous avez vu comment il m'a draguée ? Hal-lu-ci-nant !

Casey a levé les yeux au plafond.

— C'est bon, Jess, il t'a seulement demandé où tu avais acheté tes chaussures. Tout le monde sait qu'il est gay.

— Impossible. Il est beaucoup trop mignon.

Casey l'a ignorée, les mains en coupe derrière les oreilles, comme pour les boucher.

C'était un tic qu'elle avait gardé de l'époque où elle avait les cheveux longs et non pas coupés court, à la garçonne, comme maintenant.

— S'te plaît, B., viens danser avec nous. C'est pour ça qu'on t'a amenée ici : pour passer du temps avec toi. Non pas que Joe ne soit pas cool... (Elle lui a décoché un clin d'œil dans l'espoir probable de gagner des boissons gratuites.) Mais tes amies, c'est nous. Pas vrai, Jess, qu'elle doit venir danser ?

— Absolument, a affirmé Jessica en suivant du regard Harrison Carlyle qui s'asseyait sur une banquette au fond de la salle. (Elle a marqué une pause avant de se retourner, face à nous.) Hein ? Quoi ? Je n'écoutais pas.

— Tas l'air de t'ennuyer à mourir, B. Je veux que tu t'amuses toi aussi.

— Mais je m'amuse, ai-je menti. Tout va bien. La danse, c'est pas mon truc, c'est tout. Mais allez-y, éclatez-vous. Je reste ici.

Casey m'a défiée de ses yeux noisette.

— Tes sûre ?

— Certaine.

Elle a froncé les sourcils mais, après un haussement d'épaules, a aussitôt pris Jessica par le poignet pour l'entraîner sur la piste.

— Aie ! s'est écriée Jess. Doucement, Case ! Tu vas m'arracher le bras !

Déjà, elles étaient au centre de la piste, leurs mouvements de hanches en synchronie parfaite avec les basses de la techno.

— Pourquoi tu ne leur as pas dit que tu mourais d'ennui ? a voulu savoir Joe en posant un verre de Cherry Coke devant moi.

— Je ne meurs pas d'ennui.

— Tu n'es pas très bonne menteuse non plus, a-t-il répliqué juste quand un groupe d'élèves de troisième criaient leurs commandes à l'autre bout du bar.

J'ai siroté mon Coca, les yeux rivés à l'horloge au-dessus du comptoir. La trotteuse ne semblait pas bouger. Pourvu qu'elle soit cassée. Il fallait que j'attende qu'il soit au moins 23 heures avant de demander à Casey et Jessica de rentrer. Plus tôt que ça et je passerais pour la rabat-joie de base. Seulement, à en juger par les aiguilles, il n'était même pas encore 21 heures. Pourtant, la techno me filait la migraine et la lumière stroboscopique n'arrangeait rien. Allez, trotteuse ! Trotte !

— Salut.

Exaspérée, j'ai pivoté pour foudroyer des yeux l'intrus qui se tapait l'incruste. Ça arrivait de temps en temps. Un mec, soit défoncé, soit puant de transpi, s'affalait sur le siège près du mien dans une semi-tentative d'entamer la conversation. Les types en question n'avaient clairement pas le sens de l'observation parce qu'il ne fallait pas être un génie pour décoder l'expression sur mon visage : « Défense d'approcher ».

Étonnamment, mon voisin de tabouret ne sentait ni le shit, ni les aisselles. D'ailleurs, je détectais plutôt une odeur d'eau de Cologne. Sauf que j'en ai eu des haut-le-cœur en comprenant d'où elle provenait. À choisir, j'aurais préféré le fumeur de pétards coiffé en

pétard.

Wesley Rush, dit le Connard.

— Qu'est-ce tu me veux ?

— Quel accueil ! a-t-il rétorqué avec sarcasme. Relax, je voulais juste te parler.

— Dommage pour toi : je ne parle à personne ce soir.

Avec ma paille, j'ai aspiré une gorgée de ma boisson le plus bruyamment possible, histoire qu'il pige le message. Mais fallait pas rêver. Je sentais son regard gris foncé m'ausculter sous tous les angles. Et me regarder dans les yeux, ça l'aurait étouffé ? Grrrr.

— Allez... Pas la peine de jouer les glaçons.

— Fiche-moi la paix, ai-je sifflé entre les dents. Va jouer ton numéro de charme à une pouffe dont ça flattera l'ego. Avec moi, ça prend pas.

— Les pouffes, c'est pas mon truc.

— La nana qui t'adresse la parole, Wesley, est d'office une pouffe. Si au contraire, elle a un minimum de goût, de classe ou de dignité, elle ne te voit même pas.

OK, j'avoue : ce n'était pas tout à fait vrai.

Wesley Rush était le pire coureur que le lycée d'Hamilton ait jamais compté, mais il était quand même canon. À la rigueur, si on lui coupait l'option parole... et les mains... alors peut-être, je dis bien peut-être, ça passerait. Sinon, c'était un enfoiré de connard. De première.

— Et question goût, classe ou dignité, tu sais de quoi tu parles, je présume ? m'a-t-il provoquée, le sourire aux lèvres.

— Exactement.

— Alors tant pis.

— C'est ta technique de drague ? Désolée, mais faudra repasser. Elle est zéro.

Il a éclaté de rire.

— Ma technique de drague est infailible. (Il a passé ses mains dans ses cheveux noirs et bouclés avec un sourire de petit merdeux.) Je voulais simplement qu'on discute. Entre... amis.

— Aucune envie. Désolée. (Je lui ai tourné le dos pour reprendre une gorgée mais il n'a pas cillé.) C'est bon, lâche-moi.

— D'accord, a-t-il finalement soupiré. T'es vraiment bornée, tu sais ? Mais pour être honnête, je dois admettre que tu es plus intelligente et têtue que la plupart des filles que j'accoste. Sauf que je ne suis pas venu pour me lancer dans une grande discussion.

Il a reporté son attention vers la piste de danse.

— En réalité, j'ai besoin que tu m'aides. Tes copines, elles sont vachement hot. Et toi, chérie, t'es leur DUFF.

— Leur quoi ?

— Leur Dodue Utile Franchement Fade, a-t-il précisé. Te vexe pas, hein ?

— Non mais n'importe...

— Monte pas sur tes grands chevaux. Jet'ai pas traitée de crapaud... C'est juste qu'en comparaison à elles... (Il a haussé les épaules qui lui donnaient une carrure d'armoire à glace.) Réfléchis deux secondes : pourquoi tu crois qu'elles t'emmènent avec elles si tu ne danses pas ?

Pas dégonflé, le mec, il m'a touché le genou en signe de pseudo-réconfort. Après un mouvement de recul de ma part, il s'est donné une contenance en ajustant une de ses mèches de cheveux.

— Écoute, tes copines sont bien gaulées. Vraiment bien gaulées. (Il s'est interrompu, le temps de mater à nouveau les danseuses.) Mais c'est scientifiquement prouvé : dans un groupe, il y a toujours un maillon faible. La dodue, utile, franchement fade.

— Les pauvres types se proclament scientifiques maintenant ? C'est nouveau.

— Le prends pas mal. Je t'explique seulement que les filles, comme tes copines, là, aiment qu'un mec se montre sensible et sympa envers leur DUFF. Donc, en te parlant, là, je double mes chances de conclure avec une nana ce soir. File-moi un coup de main : fais semblant que la conversation te distrait.

Je l'ai dévisagé, sidérée, pendant un long moment. Comme quoi, le physique ne fait pas tout. Wesley Rush avait beau avoir un corps d'Apollon, l'intérieur de son cerveau était aussi noir et vide que mon placard à la maison. Quel salaud !

En un éclair, j'ai bondi sur mes jambes et lancé le contenu de mon verre dans sa direction. Son polo blanc chic et cher s'est couvert d'éclaboussures de Coca à la cerise. Des gouttes du liquide rouge miroitaient sur ses joues et coloraient ses cheveux bruns. Au bas de son visage enflammé de rage, ses mâchoires saillantes se sont crispées avec férocité.

— Non mais ça va pas, Duffy ! a-t-il braillé en s'essuyant le visage du revers de la main.

— Si tu t'imagines que je vais laisser une de mes copines partir avec toi ce soir, Wesley, tu te mets le doigt dans l'œil. Profond ! Tes un coureur à deux balles. Tu me files la gerbe. J'espère que ton polo de branleur minable restera immettable.

Avant de m'éloigner, j'ai regardé par-dessus mon épaule et ajouté :

— Et je te signale que je ne m'appelle pas Duffy. Mon nom, c'est Bianca. On est dans la même classe depuis le collège, espèce d'enfoiré de connard égocentrique.

Jamais je ne me serais crue capable de lui sortir un truc pareil. Heureusement pour moi, le volume de la musique était tellement à fond que personne n'a rien entendu, à l'exception de Joe. Qui a dû trouver la scène très drôle. Avec peine, je me suis frayé un chemin jusqu'aux filles sur la piste noire de monde.

Dès que je les ai repérées, je les ai agrippées par le coude pour les tirer vers la sortie.

— Hé ! a protesté Jessica.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'est inquiétée Casey.

— On se casse, ai-je décrété en les traînant de force derrière moi. Je vous

raconterai dans la voiture. Hors de question que je reste dans ce trou une seconde de plus.

— Je peux pas dire au revoir à Harrison d'abord ? a réclamé Jessica d'une voix pleurnicharde alors qu'elle essayait de dégager son bras.

— Jessica ! (Je me suis froissé un muscle du cou en tournant brusquement la tête vers elle.) Il est gay ! Tu n'as aucune chance. Alors laisse tomber ! Je dois sortir. S'il te plaît.

Une fois dehors, sur le parking, le vent glacial du mois de janvier nous a mordues au visage. Résignées, Jessica et Casey se sont pressées contre moi, de chaque côté. Leurs tenues, censées être sexy avant tout, convenaient mal à la température extérieure. On a avancé vers ma voiture, collées les unes aux autres, ne nous séparant qu'au moment d'atteindre le capot. J'ai déverrouillé automatiquement les portes pour qu'on se mette vite à l'abri dans la Saturn.

Casey, pelotonnée sur le siège passager, a dit entre deux claquements de dents :

— Pourquoi on s'en va déjà ? B., il est 21 h 15 !

Jessica s'est enfoncée sur la banquette arrière, enveloppée telle une momie dans une couverture qui traînait là depuis la nuit des temps. Le chauffage archi merdique de ma voiture étant souvent en panne, j'avais toujours une pile de couvertures de secours.

— Je me suis disputée avec quelqu'un, ai-je expliqué, enfonçant la clé de contact avec une force exagérée. Je lui ai jeté mon Coca à la figure et j'avais pas envie de traîner.

— Qui ça ? a voulu savoir Casey.

J'avais redouté la question, sachant pertinemment la réaction que j'obtiendrais.

— Wesley Rush.

Deux soupirs de pâmoison ont retenti à l'unisson.

— C'est bon, les filles, ai-je rétorqué. Ce connard couche avec tout ce qui bouge. Et il a le cerveau juste en dessous de la ceinture. Autrement dit, il est microscopique.

— J'en doute, a corrigé Casey avec un nouveau soupir. Sérieux, B., il n'y a que toi pour trouver des défauts à Wesley Rush.

Je l'ai foudroyée du regard alors que, après un demi-tour, j'entamais une marche arrière pour quitter le parking.

— Ce n'est pas vrai, s'est interposée Jessica. Jeanine m'a raconté qu'il lui avait parlé à une soirée il n'y a pas longtemps. Elle était avec Vikki et Angela. Il est venu s'asseoir à côté d'elle tout naturellement. Et il paraît qu'il était très sympa.

Ça tenait debout comme histoire. Si Jeanine sortait avec sa cousine Vikki et Angela, elle devait être la DUFF du groupe. Je me demandais qui des deux était repartie avec Wesley ce soir-là.

— Il a un charme fou, a repris Casey. Et toi, tu joues les cyniques, comme d'habitude. (Elle m'a décoché un sourire complice.) Mais qu'est-ce qu'il t'a fait pour que tu lui balances ton verre à la tête ?

Enfin, elle semblait s'inquiéter pour moi. Il lui en avait fallu, du temps !

— Il t'a dit quelque chose, B. ?

— Non, ai-je menti. Rien de spécial. Il me fait chier, c'est tout.

Dodue.

L'écho du mot a résonné en moi alors que j'accélérais dans la 5^e Rue. Je n'osais pas avouer à mes amies quelle brillantissime insulte venait d'enrichir mon vocabulaire, mais en jetant un œil à mon image dans le rétroviseur, la théorie de Wesley selon laquelle j'étais l'amie dodue, utile et franchement fade a paru se confirmer. Entre Jessica, à la taille de guêpe, aux yeux rieurs et charmants, et Casey, au teint de porcelaine et aux jambes interminables, je pouvais aller me rhabiller.

— Vu qu'il est super tôt, on n'a qu'à aller à une autre soirée, a proposé Casey. Il y en a une à Oak Hill. Un mec de la fac qui est rentré pour Noël et a décidé d'inviter plein de monde, je crois. Angela m'en a parlé ce matin. Ça vous tente ?

— Ouais ! (Jessica, sous sa couverture, s'est soudain redressée.) À fond ! Qui dit mec à la fac, dit copains de fac. Trop cool ! Pas vrai, Bianca ?

— Non. Pas franchement, ai-je avoué en soupirant.

— Allez ! (Casey s'est penchée vers moi pour me pincer le bras.) Cette fois, on ne danse pas. Et Jessica et moi, on te promet qu'on te protégera des beaux gosses, étant donné que visiblement, tu les détestes.

Elle a souri de toutes ses dents, déterminée à me remonter le moral.

— Je ne déteste pas les beaux gosses, ai-je rectifié. Juste celui-là.

Passé quelques instants, j'ai vidé mes poumons d'un air exaspéré et pris la bretelle d'autoroute en direction de la sortie de la ville.

— D'accord, on y va, ai-je concédé. Mais pour la peine, vous m'achèterez un cornet de glace après. Avec deux boules.

— Marché conclu.

Un samedi soir au calme (ou un dimanche aux aurores), il n'y a rien de plus cool. Hormis les ronflements étouffés de mon père qui me parvenaient depuis le couloir, la maison baignait dans le silence quand je suis rentrée sur la pointe des pieds, un peu après 1 heure du matin. À moins que je n'aie perdu l'ouïe à cause du battement des basses à la soirée d'Oak Hill. Franchement, perdre l'ouïe ne me stressait pas plus que ça. Si ça signifiait ne plus jamais devoir écouter de la techno, j'étais prête à signer !

J'ai verrouillé la porte derrière moi et traversé le salon désert. Sur la table basse, j'ai aperçu la carte postale que ma mère avait envoyée d'où elle était. Je ne me suis pas donné la peine de la lire. La carte serait encore là dans la matinée et moi, j'étais trop crevée. Je me suis donc traînée en haut des marches jusqu'à ma chambre.

Réprimant un bâillement, j'ai posé mon manteau sur le dossier de ma chaise de bureau avant de rejoindre mon lit.

Ma migraine s'est enfin dissipée alors que j'envoyais valser mes Converse à travers la pièce. J'avais beau être exténuée, j'ai senti mes TOC frapper à la porte : il fallait que je range le linge propre posé par terre, au pied de mon lit. Sans quoi je ne parviendrais pas à dormir.

Un à un, j'ai soigneusement plié chaque vêtement avec une précision à mourir de honte. Ensuite, j'ai fait trois piles au sol : tee-shirts, pantalons et sous-vêtements. Bizarrement, ranger mes fringues froissées m'a calmée. Alors que je les répartissais en trois tas impeccables, mon esprit a paru moins embué, j'ai senti mon corps se relâcher, chacun de mes nerfs, que la musique à fond et la bande de connards d'obsédés sexuels pétés de fric de la soirée avaient mis à rude épreuve, se dénouer peu à peu. À chaque faux pli qui disparaissait, je revivais.

Une fois tout plié, j'ai laissé les trois tas où ils étaient et je me suis redressée. J'ai enlevé mon sweat-shirt et mon jean qui empestaient l'odeur des soirées étouffantes où j'avais mis les pieds. Je les ai jetés en boule dans le panier à linge sale, au coin de ma chambre. Je me doucherais plus tard. Pour l'instant, c'était au-dessus de mes forces.

Avant de me glisser sous les draps, j'ai lancé un coup d'œil au miroir en pied, contre le mur opposé. J'ai examiné mon reflet avec un nouveau regard, sachant ce que je savais désormais. Tignasse auburn ondulée incoiffable. Nez trop long. Cuisses trop pleines. Nichons riquiqui. Ouais, pas de doute. J'étais bien une dodue franchement fade. Comment avais-je pu ne rien voir ?

Soit, je ne m'étais jamais considérée comme jolie, surtout comparée à Casey et Jessica, minces et blondes toutes les deux, et super belles, elles, mais quand même. Que j'aie pu servir de boudin pour rehausser le charme de leur duo ne me serait pas venu à l'esprit. Grâce à Wesley Rush, je m'en apercevais enfin.

Parfois, mieux vaut ne rien voir.

J'ai tiré la couverture jusque sous mon menton pour dissimuler ma nudité au miroir qui

me scrutait. Wesley était la preuve vivante que la beauté ne faisait pas tout, alors pourquoi ses paroles m'avaient-elles blessée ? J'étais intelligente. Une fille bien. Alors on s'en fichait que je sois la DUFF ! Dans le cas contraire, je serais forcée de me coltiner des mecs comme Wesley qui passeraient leur temps à me chauffer. Argh ! Être la DUFF de service avait ses avantages, pas vrai ? Pourquoi n'y aurait-il pas du bon à être moche ?

Crétin de Wesley Rush ! Ses théories débiles et superficielles arrivaient quand même à me faire douter ! Incroyable.

J'ai fermé les yeux. Demain je n'y penserais plus. Plus jamais, jamais, je ne réfléchirais aux DUFF.

J'ai passé un merveilleux dimanche – paisible, sans le moindre nuage à mon ciel bleu. Évidemment, la quiétude régnait d'office quand ma mère n'était pas à la maison. À l'inverse, en sa présence, on avait l'impression d'un vacarme constant. Entre la musique et les éclats de rire, il fallait toujours que ce soit l'effervescence, voire le chaos. Seulement, elle ne restait jamais ici plus de deux mois environ et, en son absence, le calme reprenait ses droits. Comme moi, mon père n'avait pas beaucoup d'amis et il passait la plupart de son temps le nez dans son travail ou à regarder la télé. Autrement dit, la résidence Piper était plutôt zen.

Or, au lendemain d'une soirée où j'avais dû me taper un bar et une fête bourrés de connards, une maison calme était l'équivalent de la perfection.

Les lundis, en revanche, craignaient.

Tous les lundis sont chiants, évidemment, mais celui-là en particulier a bien foutu le bordel. Tout a commencé en première heure quand Jessica a rappliqué en cours d'espagnol, les épaules rentrées, les joues couvertes de larmes et de traces de mascara.

— Jessica, ça ne va pas ? lui ai-je demandé. Qu'est-ce que t'as ?

J'ai tendance à flipper grave les rares fois où Jessica n'arrive pas en cours avec sa pêche habituelle. Elle est toujours en train de rigoler et, à sa manière de bondir d'un endroit à l'autre, on croirait qu'elle est montée sur ressorts. Du coup, en la voyant si déprimée, ça m'a filé les jetons.

Penaude, Jessica a secoué la tête avant de s'affaler sur sa chaise.

— Ça va... mais je ne peux pas aller à la soirée des basketteurs ! (De nouvelles larmes ont jailli de ses grands yeux couleur chocolat.) Ma mère ne veut pas !

C'est pour cette stupide soirée organisée en l'honneur des joueurs de l'équipe de basket-ball qu'elle m'avait foutu les jetons ?

— Pourquoi ? l'ai-je interrogée dans un effort de compassion.

— Je suis privée de sorties, a-t-elle expliqué en reniflant. Ma mère est tombée sur mon bulletin ce matin dans ma chambre et elle a vu que je n'avais pas la moyenne en chimie. Elle a pété les plombs ! Mais c'est pas juste ! La soirée des basketteurs, c'est ma préférée... après celle de Sadie Hawkins¹, le bal de fin d'année et celle des footballeurs.

J'ai baissé le menton pour la regarder droit dans les yeux et j'ai lancé sur un ton taquin :

— Waouh ! Tu as combien de préférées exactement ? Elle n'a pas répondu. Ni ri non plus.

— Je suis désolée, Jessica. Je sais, ça craint. Mais je suis comme toi : je n'y vais pas.

J'ai gardé pour moi mes commentaires sur les soirées dansantes données à l'école que je considérais comme une gigantesque perte de temps et d'argent. Je les trouvais aussi dégradantes. Jessica connaissait déjà mon opinion de toute manière et je ne pensais pas que la lui rappeler serait d'un quelconque réconfort. Cependant j'étais soulagée de ne pas être la seule à faire l'impasse sur la soirée.

— Je pourrais venir chez toi regarder des films toute la nuit ? Qu'est-ce que tu en penses ? Ta mère serait d'accord, tu crois ?

Jessica a hoché la tête puis elle s'est essuyé les yeux avec le bas de sa manche.

— Ouais. Maman t'aime bien. Elle trouve que tu as une bonne influence sur moi alors elle dira oui. Merci, Bianca. On peut regarder *Reviens-moi* ou tu en as marre ?

Oui, j'en avais ras le bol des comédies romantiques à l'eau de rose sur lesquelles Jessica bavait mais je m'en remettrais. Je lui ai fait un grand sourire.

— Je ne me lasse pas de James McAvoy. Tant qu'on y est, on pourrait regarder *Jane* si tu veux. Deux films avec James sinon rien !

Elle a fini par rire – enfin – juste au moment où la prof s'avançait vers le devant de la salle. Celle-ci s'est mise à aligner à la perfection les crayons sur son bureau puis elle a fait l'appel.

Jessica s'est retournée vers moi, les yeux à nouveau pleins de larmes.

— Le pire, tu sais, a-t-elle commencé à voix basse, c'est que j'allais demander à Harrison de m'accompagner à la soirée. Maintenant il va falloir que j'attende le bal de fin d'année pour l'inviter.

Vu qu'elle était à fleur de peau, je me suis retenue de lui rappeler qu'Harrison s'en ficherait totalement pour la bonne et simple raison suivante : Jessica avait des nichons. Des gros, qui plus est ! À la place, je me suis contentée d'un :

— Je sais, Jess. Je suis désolée.

Cette petite crise passée, le cours d'espagnol s'est déroulé sans accroc. Les larmes de Jessica ont séché et, à la sonnerie, elle riait joyeusement aux histoires de notre copine Angela qui parlait de son nouveau mec. Moi, j'avais eu un A à ma dernière prueba de vocabulario et je maîtrisais parfaitement le subjonctif des verbes réguliers. Du coup, j'ai quitté la classe de super méga bonne humeur, en compagnie de Jessica et Angela.

— Il a un job d'étudiant sur le campus, a radoté cette dernière alors qu'on se frayait un chemin dans le couloir bondé.

— Il va à quelle fac ? ai-je voulu savoir.

— Oak Hill Community College. Un peu gênée, elle s'est pressée d'ajouter :

— Mais c'est juste une étape. Dès qu'il a son diplôme, il compte aller à l'université. Et

puis, ce n'est pas si mauvais comme école.

— Je compte m'y inscrire, a expliqué Jessica. Je n'ai pas envie de partir loin.

Jess et moi étions aux antipodes l'une de l'autre. Parfois, c'était même drôle. Pour deviner ce que je préférais, il suffisait de prendre le choix inverse au sien. Personnellement, je mourais d'impatience de quitter Hamilton. Aussitôt le lycée fini, je mettrais les voiles pour New York.

Sauf que l'idée d'être si loin de Jessica, de ne plus la voir faire des bonds près de moi ni l'écouter me rebattre les oreilles avec ses soirées et ses mecs homos, m'a soudain stressée. Comment j'allais gérer ? C'était encore un mystère. Casey et elle m'équilibraient. Et je n'étais pas convaincue qu'une fois partie, je trouverais quelqu'un d'autre pour supporter mon cynisme.

— Jess, il faut qu'on aille en cours de chimie, a conseillé Angela en dégageant sa longue frange noire de ses yeux. Tu connais M. Rollins : il déteste les retardataires !

Elles se sont dirigées d'un pas pressé vers les labos de sciences tandis que je rejoignais ma classe d'histoire politique. J'ai imaginé à quoi ressemblerait l'avenir sans mes amies pour m'empêcher de devenir dingue. Je n'y avais encore jamais réfléchi et, tout à coup, cette perspective me fichait la trouille.

Mes yeux avaient dû cesser de communiquer avec mon cerveau car je suis brusquement rentrée dans Wesley Rush.

Adieu, bonne humeur !

J'ai basculé, mes bouquins glissant de mes bras pour s'éparpiller par terre. Wesley m'a rattrapée par les épaules. De ses deux grandes mains, il m'a ainsi évité de finir les jambes en l'air au milieu de mes livres.

— Ouoh ! s'est-il exclamé sans me lâcher.

On était soudain bien trop proches à mon goût. Je sentais des petites bêtes invisibles se propager sous ma peau, là où ses paumes me touchaient. J'ai frissonné de dégoût mais il a compris de travers.

— Ouoh, Duffy ! a-t-il commenté avec un sourire en coin de dragueur.

J'avais oublié à quel point il était grand, l'autre jour au Nest, quand il était assis près de moi. C'était un des seuls garçons de l'école qui dépassait Casey. Avec son mètre quatre-vingt-cinq au moins, il me mettait trente centimètres dans la vue.

— Je te fais de l'effet, dis donc ! a-t-il poursuivi.

— Dans tes rêves, mon vieux.

Je me suis dégagée, indifférente au fait que je venais de parler comme Alicia Silverstone dans *Clueless*. Je me suis accroupie pour ramasser mes bouquins et, à ma très mauvaise surprise, Wesley m'a imitée. Monsieur faisait le bon Samaritain, évidemment. J'aurais parié qu'il espérait qu'une pom-pom girl canon dans le genre de Casey passerait à côté de lui en songeant : Quel gentleman ! Quel porc, oui ! Tout ce qu'il voulait, c'était marquer des points.

— Hein, de l'espagnol ? a-t-il commenté, le nez sur les feuilles de cours qu'il tenait

dans ses mains. T'es capable de me sortir un truc intéressant ?

— El tono de tu voz hace que quiero estrangularme.

Je me suis levée et j'ai attendu qu'il me rende mes affaires.

— Sexy ! a-t-il déclaré alors qu'il se mettait debout et me tendait mes papiers. Ça veut dire quoi ?

— Le son de ta voix me donne envie de m'étrangler.

— T'es spéciale dans ton genre, tu sais ?

Sans commentaire, je lui ai arraché mes feuilles des mains pour les glisser dans un de mes manuels et j'ai filé en cours d'un pas lourd. Il fallait que je m'éloigne le plus possible de ce coureur à la con. Duffy ? Sérieux ? Comme s'il ne connaissait pas mon prénom ! Ce connard d'égoцентриque ne pouvait pas me lâcher ? En plus, ça continuait à me piquer là où il m'avait touchée.

Dans le cours d'histoire politique de M. Chaucer il n'y avait que neuf élèves et sept d'entre eux étaient déjà assis quand j'ai franchi la porte. De ses yeux qui louchaient, le prof m'a foudroyée, histoire de me rappeler que la cloche sonnerait d'une seconde à l'autre. Arriver en retard était un crime selon lui. Arriver limite en retard, un délit. Heureusement, je n'étais pas la dernière. Ça aurait pu être pire.

J'ai pris place tout au fond de la salle et ouvert mon cahier, priant pour que M. Chaucer ne me ponde pas un sermon sur mon quasi-retard. À cause de mon humeur massacrate, il n'y avait aucune garantie que je ne l'insulte pas en retour. Par chance, il s'est abstenu.

Le dernier élève est apparu juste au moment où la cloche retentissait.

— Désolé, monsieur Chaucer, j'étais en train de poser des affiches pour la cérémonie d'inauguration de la semaine prochaine. Vous n'avez pas encore commencé, si ?

Mon cœur a bondi dans ma poitrine en découvrant l'identité du garçon qui venait de s'excuser.

Soit, je ne mâche pas mes mots pour me plaindre des ados qui sortent ensemble au lycée et passent leur temps à bassiner tout le monde en répétant qu'ils ou elles adooooorent leur copain ou copine. Et je déteste les nanas qui racontent qu'elles sont dingues d'un mec avant même d'être sa petite amie. Pour moi, l'amour prend des années avant de naître – cinq ou dix, au moins –, alors je ne vois franchement pas l'intérêt d'être en couple au lycée. Tout le monde connaissait mon opinion sur la question mais personne ne savait un truc : je frôlais l'hypocrisie.

Bon, d'accord, Casey et Jessica étaient au courant mais ça ne comptait pas.

Toby Tucker. Hormis le tragique de l'allitération dans son nom, il était parfait en tous points. Ce n'était pas un footeux bourré de testostérone. Ni un hippie joueur de guitare à faire pleurer dans les chaumières. Il n'écrivait pas de poèmes et ne se mettait pas de l'eye-liner. Il n'entrait clairement pas dans le clan des bombes sexuelles mais ça m'arrangeait, pas vrai ? Les sportifs, les musicos appartenant à un groupe et les fashion victims de la gent masculine ne se retournent pas sur le passage d'une DUFF – selon

l'expression remplie de délicatesse de Wesley Rush. J'avais plus de chances avec un garçon intelligent, militant et un peu marginal tel que Toby, non ?

Pas du tout du tout du tout.

Toby Tucker était mon âme sœur. Hélas, cette réalité lui passait complètement au-dessus de la tête. Une conséquence, probablement, de mon incapacité à former des phrases complètes chaque fois qu'il s'approchait de moi. Il devait penser que j'étais muette. Il ne me voyait même pas, au dernier rang, et il m'adressait encore moins la parole. J'avais beau être une fille avec un cul de mammoth, je me sentais invisible.

Toby, par contre, ne l'était pas pour moi. J'avais remarqué sa coupe au bol vieillotte mais craquante sur sa chevelure blonde, son teint pâle, ses pupilles vertes derrière ses lunettes ovales. J'avais aussi remarqué qu'il portait une veste avec tout, sans oublier la façon adorable dont il se mordait la lèvre inférieure quand il se concentrait très fort en cours. Je n'étais pas... amoureuse. Clairement pas. Fan ? Absolument. J'étais vraiment fan de Toby Tucker.

— Bref, a marmonné M. Chaucer. Demain, gardez un œil sur votre montre, monsieur Tucker.

— Comptez sur moi, monsieur.

Toby s'est assis au premier rang à côté de Jeanine McPhee.

J'ai tendu l'oreille pour écouter chaque mot de leur conversation pendant que le prof écrivait les détails de la leçon au tableau. En général, je ne suis pas du genre obsédée mais l'am... le fanatisme, ça rend fou parfois. En tout cas, c'est l'excuse courante.

— Tu as passé un bon week-end ? lui a demandé Jeanine de sa voix nasillarde. Qu'est-ce que t'as fait de beau ?

— Ouais, pas mal, a répondu Toby. Mon père nous a emmenés, Nina et moi, en Illinois. On a visité le campus de l'université du sud de l'État. C'était cool.

— Nina, c'est ta sœur ?

— Non, ma petite amie. Elle est au lycée d'Oak Hill. Je ne te l'avais pas dit ? On est tous les deux admis à la fac là-bas alors on voulait jeter un œil. J'ai postulé ailleurs mais ça fait un an et demi qu'on sort ensemble alors on préfère éviter les problèmes de longue distance.

— C'est super ! s'est réjouie Jeanine. Ça se peut que j'aille à Oak Hill Community College en attendant de choisir mon université.

Mes démangeaisons avaient cessé mais, à présent, mon estomac faisait des nœuds de plus en plus serrés. À deux doigts de vomir, j'ai lutté pour ne pas quitter la salle au pas de course. Pour finir, j'ai gagné la bataille contre mon petit-déjeuner. Il est resté où il était mais mon moral n'est pas remonté. Quelle journée pourrave !

Toby avait une copine ? Depuis un an et demi ? Comment j'avais pu passer à côté d'un truc aussi gros ? En plus, ils allaient à la fac ensemble ! Ça voulait dire que Toby faisait partie de ces romantiques à la noix dont je me moquais quotidiennement. Quelle déception ! J'attendais tellement mieux de toi, Toby Tucker. Notamment que tu partages

mon scepticisme sur l'amour au lycée. Je pensais que, pour toi, le choix d'une université était une décision cruciale qui n'avait rien à voir avec la fac où atterrirait ta petite amie. Je pensais... je pensais que tu étais... intelligent ! Tout simplement.

Comme s'il y avait des chances qu'il sorte avec toi, de toute façon ! a sifflé une voix dans ma tête. On aurait dit qu'elle venait d'outre-tombe. Comme le murmure inquiétant de Wesley Rush. T'es une DUFF tu te rappelles ? Sa nana est sûrement bien foutue, elle. Avec des nibards énormes.

Ce n'était même pas encore l'heure du déjeuner et, déjà, j'avais envie de me jeter d'un pont. OK, j'exagère. N'empêche, j'aurais quand même vraiment voulu rentrer chez moi Pour me réfugier sous ma couette. Et oublier que Toby avait une histoire sérieuse. Et me débarrasser de cette désagréable sensation là où Wesley Rush avait posé ses pattes sur moi. Surtout, j'aurais donné n'importe quoi pour effacer le mot DUFF de ma mémoire.

Et ce n'était même pas terminé : la journée n'a fait qu'empirer ! Vers 18 heures, le présentateur à la télé a parlé d'une tempête de neige qui approchait et « s'abattrait sur la région aux petites heures du matin ». Faut croire qu'à l'école, ils ont eu pitié de nous qui avions passé l'hiver sans rater un seul jour à cause de la neige car ils ont décidé de fermer l'établissement avant même le premier flocon. Casey m'a appelée à 19 h 30 pour me persuader d'aller au Nest étant donné qu'on n'avait pas à mettre de réveil le lendemain.

— Je sais pas trop, Casey. Et si les routes sont mauvaises ?

J'avoue : je cherchais une excuse – n'importe laquelle – pour me défilier. À lui seul, mon père m'avait déjà bien flingué ma soirée et je n'étais pas certaine de survivre à la torture de remettre les pieds dans ce trou.

— B., la tempête n'est pas censée commencer avant 3 heures du mat' au moins. On sera rentrées d'ici là !

— J'ai plein de devoirs.

— On ne doit pas les rendre avant mercredi. Tu as toute la journée de demain pour les faire !

— Jessica et toi ne pouvez pas trouver un autre chauffeur pour vous emmener ? ai-je proposé après un soupir. Ça me dit rien. Surtout après une journée aussi merdique qu'aujourd'hui. Casey, toujours prête à s'inquiéter pour les autres, a réagi au quart de tour :

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Ça va ? Tu n'avais pas l'air dans ton assiette ce midi. C'est ta mère ?

— Casey...

— Parle-moi.

— Ce n'est rien de grave, lui ai-je assuré. Une sale journée, c'est tout. Et je ne suis pas dans le mood pour sortir avec vous ce soir.

À l'autre bout du fil, Casey a marqué une pause.

— Bianca, a-t-elle finalement poursuivi, tu sais que tu peux tout me dire, pas vrai ? Ce

n'est pas bon de garder des choses pour soi.

— Casey, ça v...

— « Ça va », m'a-t-elle interrompue. C'est ce que tu dis chaque fois. Je veux seulement que tu saches qu'en cas de souci, je suis toujours là pour toi.

— Je sais, ai-je répondu dans ma barbe.

Je m'en voulais de faire tout un plat d'un truc aussi stupide. J'avais la sale manie de garder mes états d'âme pour moi. Casey n'était pas dupe : elle me connaissait par cœur. Elle veillait sur moi comme une mère poule. Et tentait régulièrement de me persuader de me confier au lieu d'exploser plus tard. Ça m'énervait parfois. D'un autre côté, savoir qu'elle s'inquiétait pour moi était... réconfortant. C'était gentil de sa part alors je n'avais pas le droit de mal le prendre.

— Ça va... C'est juste que j'ai découvert aujourd'hui que Toby avait une copine et ça m'a foutu les boules, c'est tout, ai-je finalement avoué.

— Oh B. ! a-t-elle réagi en soupirant. C'est moche ! Je suis désolée. Si tu venais ce soir, Jess et moi on pourrait te remonter le moral. Avec deux boules de glace, entre autres.

Un ricanement timide est sorti de ma bouche.

— C'est sympa. Mais non merci. Je préfère rester à la maison.

J'ai raccroché et je suis descendue. Dans la cuisine, Papa était au téléphone. Je l'ai entendu avant d'entrer : il hurlait dans le combiné. Plantée dans le couloir, j'ai attendu qu'il me remarque et baisse immédiatement d'un ton. J'ai supposé que c'était un type du télémarketing à qui mon père expliquait la vie mais, soudain, mon nom est apparu dans la conversation.

— Tu as songé aux conséquences de ton comportement sur Bianca ? a gémi Papa d'une voix qui trahissait subitement moins la colère que la supplication. De l'impact que cela aura sur la relation d'une ado de dix-sept ans avec sa mère ? Bianca a besoin de toi ici, Gina. Et moi aussi.

Discrètement, j'ai rejoint le salon. J'étais surprise qu'il soit en train de parler à Maman. Pour être honnête, je ne savais pas trop quoi penser des commentaires de mon père. C'est vrai, ma mère me manquait. Ça aurait été sympa de vivre avec elle sous le même toit, mais on était habitués, Papa et moi, à être seuls tous les deux. Et ça se passait bien.

Ma mère donnait des conférences pour coacher les gens. Quand j'étais petite, elle avait écrit un livre sur les moyens d'avoir une plus grande estime de soi qui avait inspiré et remonté le moral des lecteurs. Pas dans le genre best-seller en tête de rayon, n'empêche, elle continuait à recevoir des invitations pour en parler en public, dans des écoles, des groupes de soutien, lors de cérémonies de remise de diplômes, à travers le pays. Parce que le nombre d'exemplaires vendus de son livre était bas, le tarif horaire de ma mère l'était également.

Au début, elle avait sauté sur la moindre opportunité de parler dans le coin. Comme ça, après avoir fini d'expliquer à ses auditeurs comment s'aimer, elle pouvait rentrer à la

maison. Mais quand ma grand-mère est décédée l'année de mes douze ans, Maman a fait une dépression. Papa lui a suggéré de prendre des vacances. Quelques semaines de congé pour se ressourcer. À son retour, elle n'arrêtait pas de parler de tous les endroits qu'elle avait visités et des gens qu'elle avait rencontrés. Peut-être que c'est ce qui lui avait donné le virus du voyage. Parce que, après ces premières vacances, Maman s'est mise à accepter des invitations à des conférences partout, du Colorado au New Hampshire. Ses déplacements sont devenus de véritables tournées.

Ce voyage, en particulier, avait été le plus long. Cela faisait presque deux mois qu'elle n'était pas rentrée. Je ne savais même pas trop où elle était pour son travail.

Ce qui rendait Papa furieux, c'était son absence interminable.

— Bon sang, Gina, quand vas-tu grandir un peu et revenir à la maison ? Chez nous... pour de bon ? a imploré mon père d'une voix chevrotante qui a failli me faire pleurer. Gina, a-t-il continué dans un murmure, on t'aime. Tu nous manques, à Bianca et moi. Reviens. S'il te plaît.

Le dos pressé contre la cloison qui me séparait de Papa, j'ai mordu ma lèvre. Ça virait au pathétique, son histoire. Ils n'avaient qu'à divorcer et puis voilà ! Sérieux, il n'y avait que moi qui voyais que ça ne marchait plus ? À quoi bon être mariés si c'est pour vivre séparés, avec Maman toujours partie ?

— Gina, a repris mon père.

J'aurais juré qu'il était au bord des larmes. Puis je l'ai entendu reposer le sans-fil sur la table. La conversation était terminée.

Je lui ai accordé quelques instants avant de faire mon entrée dans la cuisine.

— Hé, ça va, Papa ?

— Oui, a-t-il menti. (Ce qu'il était mauvais !) Tout va bien, ma cocotte. Je viens de parler à Maman et... elle t'embrasse.

— D'où elle appelait cette fois ?

— Euh... du comté d'Orange. Elle intervient dans un lycée là-bas alors elle en profite pour rendre visite à ta tante Leah. Sympa, hein ? Tu peux dire à tes amies que ta mère est dans Newport Beach en ce moment. Tu aimes cette série, n'est-ce pas ?

— Ouais, j'aimais bien, ça fait plusieurs années qu'elle ne passe plus, l'ai-je informé.

— Oh... je suis en retard de quelques wagons, on dirait, ma puce.

J'ai suivi son regard jusqu'au comptoir, là où il avait laissé ses clés de voiture. Il m'a surprise à l'observer et a rapidement détourné les yeux avant que j'aie le temps de dire quelque chose.

— Tu sors ce soir ? a-t-il voulu savoir.

— J'ai reçu une invitation pour un truc mais...

Je me suis éclairci la voix, cherchant mes mots pour la suite. Mon père et moi, on n'avait pas trop l'habitude de se parler.

— Je peux aussi rester à la maison et... regarder la télé avec toi par exemple. Ça te dit ? ai-je proposé.

— Non, ma cocotte, a-t-il répliqué en riant faussement. Va t'amuser avec tes amies. Je vais sûrement me coucher tôt quoi qu'il en soit.

Je l'ai fixé droit dans les yeux dans l'espoir qu'il change d'avis. Mon père a toujours le blues après une dispute avec ma mère. Je me faisais du souci pour lui mais je ne savais pas trop comment l'aborder.

En plus, au fond de moi, il y avait cette peur. Une peur bête, mais je n'arrivais pas à m'en défaire. Papa était alcoolique autrefois. Il avait arrêté de boire avant ma naissance et, depuis, pas une goutte, mais de temps en temps, quand il avait sa mine boudeuse à cause de Maman, j'avais la trouille. La trouille qu'il prenne ses clés pour aller acheter une bouteille. Bref, c'était débile mais aussi plus fort que moi.

Mon père a regardé ailleurs puis il s'est balancé d'une jambe sur l'autre, mal à l'aise. Ensuite, il s'est approché de l'évier pour laver l'assiette pleine de la sauce des spaghettis qu'il venait de manger. Ça me démangeait de la lui retirer pour la casser en mille morceaux par terre. Là, plus d'excuse pour se changer les idées ! Je voulais lui crier que c'était nul, cette situation avec Maman. Qu'il fallait qu'il se rende compte que ses moments de déprime et ses prises de tête avec elle ne rimaient à rien : entre eux, ça ne marchait plus !

Seulement, bien sûr, j'en étais incapable. Au lieu de cela, j'ai dit :

— Papa...

Il s'est tourné vers moi en remuant la tête, une lavette dégoulinante en main.

— Sors ! Va te distraire ! C'est moi qui te le demande, a-t-il insisté. On n'a pas éternellement dix-sept ans !

Là-dessus, il n'y avait rien à dire. C'était sa manière à lui de m'informer qu'il voulait être seul.

— OK... ai-je accepté. Si tu en es sûr... Je vais appeler Casey.

Je suis remontée dans ma chambre où j'avais laissé mon portable sur la commode. J'ai composé le numéro de Casey. Elle a décroché à la deuxième sonnerie.

— Hé, Casey, j'ai changé d'avis pour le Nest. Tu crois... que je pourrais dormir chez toi ? Je t'expliquerai plus tard. Je ne veux juste pas... être ici ce soir.

Avant de partir, j'ai replié les vêtements propres au pied de mon lit mais ça ne m'a pas soulagée autant que d'ordinaire.

— La même chose,.. Joe.

J'ai fait glisser mon verre jusqu'au barman qui l'a rattrapé d'une main agile.

— Tu as assez bu comme ça, Bianca.

— C'est du Coca à la cerise, lui ai-je rappelé, les yeux levés au ciel.

— Justement, c'est pas moins dangereux que le whisky. (Il a posé mon verre sous le comptoir.) Fini pour aujourd'hui. Tu me remercieras plus tard. La gueule de bois à cause d'une overdose de caféine, c'est l'enfer. Sans parler du sucre. Je vous connais, vous, les filles : deux kilos en trop et c'est ma faute.

— C'est bon, ai-je conclu sur un ton exaspéré.

Je m'en fichais de grossir de toute manière : j'étais déjà la DUFF et le seul mec qui m'intéressait sortait avec une fille depuis super longtemps. Prendre trente-cinq kilos ne changerait rien dans mon cas.

— Désolé, Bianca.

Joe est allé servir Angela et sa meilleure amie Vikki, à l'autre bout du bar.

Mes doigts se sont mis à pianoter sur la surface du comptoir en bois. Perdue dans mes pensées, je n'ai plus entendu ni la musique, ni vu les lumières stroboscopiques. J'aurais dû insister pour rester à la maison avec Papa et le forcer à me parler. Je ne pouvais pas m'empêcher de l'imaginer en train de cafarder, tout seul dans le salon.

Seulement, chez les Piper, c'est notre façon de gérer l'angoisse. En solo.

Pourquoi dans notre famille, personne n'était capable de vider son sac ? Pourquoi mon père ne reconnaissait-il pas que lui et ma mère avaient des problèmes de couple ? Et pourquoi étais-je moi-même incapable de le mettre face à cette réalité ?

— Salut, Duffy.

Et pourquoi, pourquoi, fallait-il que ce connard s'asseye près de moi ?

— Va-t'en, Wesley, ai-je grogné, le regard baissé sur mes doigts nerveux.

— Impossible, a-t-il répondu. Tu vois, Duffy, ce n'est pas mon genre d'abandonner la partie. Et je suis bien décidé à sortir avec une de tes copines, de préférence celle au bonnet D.

— Alors va lui parler !

— J'aimerais bien, sauf que Wesley Rush n'a pas la réputation de courir les filles. C'est l'inverse. (Il m'a servi son sourire Colgate.) Ça ne fait rien : d'ici peu, c'est elle qui sera à mes pieds pour me supplier de coucher avec elle. En te parlant, j'accélère juste le processus. Et entre-temps, tu as l'honneur d'être en ma compagnie. Ouf pour moi : tu n'es pas armée ce soir. Tu ne bois pas ?

Il a éclaté de rire puis s'est arrêté brusquement. Je l'ai senti m'observer mais je n'ai pas levé la tête.

— Ça va ? Je te trouve moins agressive que d'habitude.

— Laisse-moi tranquille, Wesley. Je ne rigole pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tire-toi.

J'avais besoin d'un exutoire pour mon stress. Vivement la fin de cette soirée, que Casey et moi, on rentre chez elle. Alors, je pourrais tout lui raconter. Hors de question de pleurer ici par contre, devant la moitié de l'école, ou de me confier à Joe ou au crétin près de moi. Quant à balancer un poing à quelqu'un pour me défouler, ce n'était pas une option non plus. Pourtant, il fallait que ça sorte. Et vite !

Maman était en Californie.

Papa coulait à pic.

Moi, j'étais trop lâche pour agir.

— Si, si, il y a un truc qui te tracasse, a insisté Wesley. On dirait que tu vas pleurer. (D'une main sur mon épaule, il m'a forcée à le regarder.) Bianca ?

Alors, j'ai fait une grosse connerie. Quand j'ai entrevu l'occasion, je n'ai pas réfléchi ni mesuré à quel point je le regretterais plus tard. L'occasion en question était assise sur le tabouret près du mien alors j'ai sauté dessus. Au sens propre.

Et j'ai embrassé Wesley Rush.

Il a paru se crispier sous la surprise. Ça n'a pas duré longtemps.

La seconde d'après, il a riposté, prenant mon visage entre ses paumes pour un bouche-à-bouche enfiévré qui ressemblait à une lutte. Trop fort, j'ai serré ses cheveux bouclés dans le creux de mes paumes tandis qu'il enfonçait ses phalanges dans la chair autour de ma taille.

L'effet a été plus bénéfique que si je lui avais collé un œil au beurre noir. Non seulement j'ai pu libérer la soupape de sûreté, mais je me suis changé les idées. Pas facile de rouler une pelle et de s'inquiéter pour son père en même temps.

Si dégueu que cela puisse paraître, Wesley embrassait drôlement bien. Je l'ai tiré à moi si violemment qu'il a failli tomber de son siège. On aurait dit deux aimants.

Je ne pensais plus à rien. Seul mon corps parlait. Surtout au sien ! Nos bouches occupées à se dévorer mutuellement, c'était magique de ne plus me poser mille et une questions.

Une à une, elles s'étaient évaporées jusqu'à... ce qu'il fasse tout foirer.

Ses mains ont quitté mes hanches pour remonter le long de mes côtes et s'arrêter pile-poil sur mes seins.

Tout m'est revenu à l'esprit, y compris qui j'embrassais en ce moment. J'ai retiré mes doigts de ses cheveux pour le repousser le plus loin possible. La rage a jailli en moi, balayant mon inquiétude de tout à l'heure sur son passage. Wesley m'a lâchée mais, une main sur mon genou, a affiché une mine satisfaite.

— Waouh, Duffy, c'était...

Je l'ai giflé. Au point d'en avoir mal.

Il a touché sa joue.

— Ça va pas ? s'est-il écrié. Qu'est-ce qui te prend ?

— Enfoiré !

J'ai sauté de mon tabouret pour foncer droit sur la piste de danse. Jamais je ne l'aurais avoué mais c'est à moi que j'en voulais à mort. Pas à lui.

Le grand lit de Casey était douillet et chaud, les oreillers, archi moelleux. J'aurais voulu m'y enfoncer et ne plus bouger de là pour le restant de mes jours. Sauf que je n'arrivais pas à dormir. Sur mon côté du lit, je tournais et retournais en essayant de ne pas réveiller Casey. J'ai compté les moutons. Ensuite, j'ai essayé la relaxation, des gros orteils jusqu'à la racine des cheveux. J'ai même tenté de m'imaginer en cours d'histoire politique avec M. Chaucer.

Rien à faire.

Je ruminais à nouveau mais cela n'avait plus rien à voir avec Papa. J'avais vidé mon sac à ce sujet avec Casey, après avoir déposé Jessica chez elle.

— Je m'inquiète pour mon père, lui avais-je avoué.

Jessica, elle, n'aurait pas compris : ses parents étaient heureux ensemble. Entre ceux de Casey, en revanche, il y avait eu plus que de l'eau dans le gaz.

— Il est tellement aveugle. C'est évident que ça ne marche plus. Ils n'ont qu'à divorcer. Au moins, ce sera réglé.

— Ne dis pas ça, B.

J'ai répondu d'un simple haussement d'épaules.

— Tout va s'arranger, a-t-elle dit en pressant ma main dans la sienne sur le trajet du retour.

La neige n'était pas encore tombée mais, dans le ciel, des nuages commençaient à masquer les étoiles.

— Ta mère va rentrer à la maison. Elle et ton père auront une grosse explication et puis ils feront l'amour pour se rabibocher...

— Casey !

— ...et tout rentrera dans l'ordre. (Elle a marqué une pause alors que je garais la voiture dans l'allée.) En attendant, tu peux compter sur moi. Si tu as besoin de parler et tout.

— Je sais.

Ça faisait douze ans que j'entendais le même speech de Casey la Sauveuse du Monde au moindre souci dans ma vie. Pourtant je n'en avais pas franchement besoin ce soir-là. Depuis qu'on avait quitté le Nest, j'avais à peine pensé à mon père. Le stress qu'il provoquait en moi s'était envolé quand j'avais embrassé Wesley.

Et c'est bien ce qui m'empêchait de dormir. La scène de notre baiser m'obsédait. J'avais des démangeaisons, les lèvres engourdies et, malgré mon brossage de dents plutôt intense (au bout d'une demi-heure, Casey avait frappé à la porte de la salle de bains pour vérifier que j'allais bien), un arrière-goût aussi dégoûtant que persistant dans la bouche. Le goût de ce foutu coureur de nanas. Argh ! Le pire, c'était de savoir que je m'étais infligé ça toute seule.

C'est moi qui l'avais embrassé. OK, il m'avait pelotée en premier mais à quoi je

m'attendais ? Wesley Rush n'avait pas exactement la réputation d'un gentleman. Bref, il avait beau être con, je portais la responsabilité de cette situation. Et ça, c'était difficile à avaler.

— Casey, ai-je murmuré.

Soit, la réveiller à 3 heures du matin n'était pas très sympa de ma part mais c'était elle qui m'encourageait toujours à lui confier mes soucis. Quelque part, elle l'avait cherché.

— Pssst, Casey ?

— Hmm ?

— Tu dors ?

— Hmmm.

— Si je te raconte un truc, tu me jures de ne le répéter à personne ? Et de ne pas flipper non plus ? ai-je ajouté.

— Évidemment, Bianca. C'est quoi ?

— J'ai embrassé un mec ce soir.

— Super. Félicitations. Maintenant, rendors-toi. J'ai pris une grande inspiration.

— C'était Wesley... Wesley Rush.

Casey a bondi du lit.

— Quoi ?

Elle a secoué la tête et s'est frotté les yeux.

— Ça réveille, ton scoop.

Elle a pivoté vers moi, ses courts cheveux blonds en épis.

Comment faisait-elle pour être toujours aussi belle ?

— La vache, B. ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Je croyais que tu le détestais.

— Oui, je le déteste. Ça, ça ne changera jamais. C'était un moment de faiblesse impulsive complètement... pas prémédité. Et débile ! (J'ai ramené mes genoux contre moi.) Je me sens sale.

— Je dirais plutôt vilaine...

— Casey...

— Désolée, c'est juste que je ne vois pas le problème. Il est canon, il est riche, il embrasse sûrement comme un dieu, a-t-elle résumé. C'est vrai ? Il embrasse mortellement bien ? Avec ses lèvres pleines qui donnent envie de...

— Casey ! (J'ai plaqué mes paumes contre mes oreilles.) Arrête ! Je meurs de honte. Je n'étais pas dans mon assiette. Il était là... et j'ai... aaah, comment j'ai pu... ? Ça fait de moi une salope, non ?

— Embrasser Wesley ? Pas du tout.

— Qu'est-ce que je vais faire, Casey ?

— Recommencer.

Je lui ai jeté un regard noir avant de m'enfoncer dans mon oreiller, lui tournant le dos.

— Laisse tomber. J'aurais mieux fait de la fermer.

— Allez B., ne le prends pas comme ça, a dit Casey. Je suis désolée mais je crois que tu devrais voir le côté positif, pour une fois. C'est vrai, tu n'es sortie avec personne depuis...

Elle n'a pas terminé sa phrase. Après tout, on connaissait toutes les deux son nom.

— Bref, un peu d'action ne peut pas te faire de mal, au contraire. À part Joe, tu n'as aucun contact avec des garçons et il est beaucoup trop vieux pour toi. En plus, maintenant qu'on sait que Toby est déjà pris, c'est quoi le hic si tu sors avec Wesley ?

— Je ne sors pas avec lui ! Wesley Rush ne sort pas avec des filles, il les saute. Il saute tout ce qui bouge, d'ailleurs. Moi, je l'ai juste emballé et c'était débile et puéril de ma part. La connerie de ma vie !

Casey s'est réinstallée à sa place, dans le lit.

— Tu sais, je me doutais que, même toi, tu finirais par craquer et tomber sous le charme.

— Pardon ? (J'ai roulé sur le côté pour être face à elle.) Je n'ai aucun mal à lui résister. Ce n'est pas dur : il me répugne ! Ce soir, c'était un accident. Qui ne se reproduira jamais.

— Il ne faut jamais dire jamais, B.

Elle s'est rendormie en ronflant au bout de quelques secondes seulement.

J'ai maugréé dans ma barbe une dizaine de minutes avant de sombrer enfin dans le sommeil, pestant mentalement à la fois contre Casey et Wesley. Bizarrement... c'était réconfortant.

Le lendemain après-midi, quand j'ai passé la porte de la maison, des flocons de neige plein les cheveux, Papa était rentré de son travail chez Tech Plus, un détaillant local en télé et hi-fi. La tempête n'avait pas été aussi grosse qu'annoncé à la météo mais, dehors, ça continuait à neigeoter. Le soleil brillait si fort, cependant, que la fine couche au sol fondrait d'ici la soirée. J'ai enlevé mon manteau et jeté un coup d'œil à mon père, au salon. Assis sur le canapé, il feuilletait l'Hamilton Journal, une tasse dans la main gauche.

En m'entendant, il a levé les yeux.

— Salut ma puce. (Il a posé son café sur la table basse.) Tu t'es bien amusée avec Casey et Jessica ?

— Ouais. Et ta journée au travail ?

— Hyper chargée, a-t-il soupiré. Tu n'as pas idée du nombre d'habitants de cette ville qui ont acheté un ordinateur portable pour Noël ! Beaucoup trop, à mon goût ! Et tu sais combien d'entre eux sont défectueux ?

— Beaucoup trop ? ai-je deviné.

— Bingo. (Papa a secoué la tête et plié son journal.) Quand on n'a pas l'argent pour s'acheter un ordinateur portable de qualité, à quoi bon ? Autant économiser pour en acheter un meilleur plus tard au lieu de gaspiller son argent en réparations. Penses-y,

quand ton tour viendra, ma chérie. Si tu dois retenir une chose de moi, que ce soit celle-ci.

— D'accord.

Je me suis soudain sentie très nulle. Pourquoi m'étais-je autant inquiétée pour des futilités, la nuit dernière ? OK, les parents avaient des choses à régler mais c'était probablement passager, comme me l'avait assuré Casey. Mon père n'était ni déprimé, ni triste, ni à deux doigts de toucher une goutte d'alcool.

N'empêche, je savais que l'absence prolongée de Maman lui faisait du mal. J'ai décidé d'essayer de lui rendre la vie plus facile. J'avais l'impression qu'il se sentait seul ces temps-ci et, d'après moi, c'était en partie ma faute.

— Tu veux qu'on regarde la télé ? ai-je proposé. Je n'ai pas beaucoup de devoirs pour demain : ça peut attendre.

— Absolument. (Il a pris la télécommande sur la desserte, près de lui.) Il y a une rediffusion de Perry Mason en ce moment. J'ai grimacé.

— Euh... OK

— Je te fais marcher, poussin. (Il a éclaté de rire et s'est mis à zapper.) Je ne vais pas t'infliger ça. Voyons voir... Tiens ! Ils passent plusieurs épisodes de Sacrée Famille à la suite. Tu adorais cette série quand tu étais petite.

— Je me souviens. (Je me suis installée sur le canapé à ses côtés.) C'est là qu'est né mon faible pour Michael J. Fox. Mon père a laissé échapper un ricanement en rajustant ses lunettes à grosses montures sur son nez. Ensuite, il a passé un bras autour de mes épaules pour me serrer contre lui. Là, j'ai su que c'était ce dont il avait besoin. Ce dont on avait tous les deux besoin, peut-être. Se recroqueviller l'un contre l'autre pour que la maison semble moins vide. J'aimais le calme de la maison mais trop de calme pouvait rendre marteau au bout d'un moment.

— Tu es partante pour quelques épisodes ? a voulu savoir Papa.

— Bien sûr, ai-je accepté en souriant.

Au milieu du premier épisode environ, j'ai repensé à l'année de mes quatre ans, quand je suis tombée amoureuse de Michael J. Fox. Pas de risque qu'on sorte un jour ensemble : les acteurs s'en fichaient des DUFF comme moi. Je me suis mordu la lèvre tandis que mon père riait à une des blagues de la série. Comment se faisait-il que même Sacrée Famille me rappelle que j'étais une DUFF ?

DUFF. Duffy.

Wesley et son étiquette me collaient aux baskets. Même sous mon propre toit, je n'étais plus tranquille. Je me suis encore rapprochée de Papa et j'ai essayé de me concentrer sur la télé. Sur ce moment de complicité. Tout plutôt que Wesley et son surnom à la noix. J'ai aussi tenté d'oublier notre stupide baiser et quelle imbécile j'avais été.

J'ai essayé tant que j'ai pu. Encore et encore.

Évidemment, ça n'a pas marché.

En maternelle, j'ai vécu un traumatisme sur la cage à écureuil. J'étais au milieu de la structure, les jambes dans le vide, quand mes paumes moites ont commencé à glisser. J'ai entamé une chute qui a paru durer une éternité avant d'atterrir en boule par terre. Tous les autres gamins de cinq ans ont ri de moi et de mon bobo au genou. Tous sauf un.

Casey Blithe a émergé du groupe de moqueurs pour venir se poster près de moi. Déjà, à l'époque, je la trouvais magnifique avec ses boucles blondes, ses pupilles noisette, ses joues rosées. La perfection incarnée, dès cinq ans. Elle aurait pu participer à des concours de beauté.

— Ça va ? m'a-t-elle demandé.

— Oui, ai-je répondu à travers un rideau de larmes. Je n'ai jamais su si je pleurais à cause de la douleur ou des railleries.

— Mais non, tu saignes. Viens.

Elle a tendu une main pour m'aider à me relever puis elle s'est tournée vers les autres, leur criant d'arrêter de rigoler.

À compter de ce jour, elle a assumé le rôle de bienfaitrice-infirmière-confidente à plein temps et ne m'a plus quittée des yeux, déterminée à me garder en sécurité. Et on est devenues meilleures amies.

Évidemment, c'était avant que la popularité et les histoires de DUFF s'en mêlent. En grandissant, elle s'est transformée en amazone d'un mètre quatre-vingts, super bien fichue et d'une beauté renversante. Pour ma part, je me suis métamorphosée en... l'inverse. Si les gens ne nous voyaient pas ensemble, jamais ils n'imagineraient qu'on est proches. Qu'irait faire la superbe Cendrillon, reine du bal de fin d'année, avec la souillon boudin aux cheveux raplapla terrée dans son coin ?

Pourtant, on était inséparables et, même quand j'avais eu le cœur brisé en seconde pour la première (et dernière !) fois, Casey avait été là pour moi. Elle veillait toujours à ce que je ne me morfonde pas dans le noir et, alors qu'elle aurait pu se trouver des amies plus jolies, plus cool et plus populaires, elle me restait fidèle.

Aussi, quand elle m'a demandé de la reconduire chez elle à la fin de son entraînement de pom-pom girl, mercredi après-midi, j'ai accepté sans hésiter. C'est vrai, je pouvais bien lui servir de chauffeur ici et là en échange de ses bons et loyaux services pour moi pendant douze ans.

Je l'ai attendue à la cafétéria aux murs psychédéliques bleu et orange (le type qui avait choisi les couleurs de notre lycée devait être accro aux champignons hallucinogènes) où je me suis efforcée de finir mes devoirs d'algèbre. Je me posais la question que tout le monde se pose – les maths, à quoi ça sert ? – quand j'ai senti une main sur mon épaule. Les poils de mon corps se sont à nouveau hérissés alors que je devinais tout à fait qui était derrière moi.

Grrrr. Manquait plus que ça.

Après m'être dégagée, j'ai pivoté face à Wesley, accrochée à mon crayon comme si c'était une flèche qui le visait en plein dans la pomme d'Adam.

Il n'a même pas cillé. Ses yeux ont examiné mon arme avec une curiosité feinte.

— Intéressant. C'est comme ça que tu abordes les garçons qui te plaisent ?

— Tu ne me plais pas !

— J'en déduis que tu es amoureuse de moi, alors.

Je détestais cette assurance mielleuse avec laquelle il s'exprimait. Un grand nombre de filles trouvaient ça sexy mais, personnellement, sa voix me filait des frissons. Je voyais en lui un violeur potentiel. Aaaaah !

— Plutôt l'inverse : je ne peux pas t'encadrer, ai-je rétorqué. Et si tu ne me fous pas enfin la paix, je te dénonce pour harcèlement sexuel !

— Ça promet d'être un dossier compliqué. (Il m'a pris le crayon des mains pour le faire tourner entre ses doigts.) Surtout sachant que c'est toi qui m'as embrassé. Techniquement, c'est moi qui pourrais t'accuser de harcèlement.

J'ai serré les mâchoires. Rien qu'à y repenser, j'en avais la nausée. Sans compter qu'il avait été plus que consentant.

— Rends-moi mon crayon, ai-je maugréé.

— J'hésite... Te connaissant, ça pourrait devenir une arme dangereuse. Comme les verres de Coca ! Ça m'a surpris, venant de toi, d'ailleurs. Je t'imaginais plutôt fan de Sprite. Plus... banale, quoi.

Je l'ai foudroyé du regard dans l'espoir qu'il parte en fumée. Mes livres et cahiers sous le bras, j'ai ensuite tourné les talons. Il s'est écarté alors que j'essayais de lui écraser le pied au passage et m'a suivie des yeux dans le couloir que je remontais d'un pas résolu. J'étais à mi-chemin du gymnase où Casey, capitaine des pom-pom girls, devait être en train de boucler l'entraînement quand il m'a rattrapée.

— Allez, Duffy, je rigolais. Relax.

— Pas drôle.

— Il faut que tu décoinces ton sens de l'humour, a-t-il suggéré. La plupart des filles me trouvent irrésistiblement drôle.

— Je parie que les nanas en question ont des QI proches de zéro.

Il a ri.

J'en ai déduit que, de nous deux, c'était moi le boute-en-train.

— Hé, tu ne m'as pas dit ce que tu avais, l'autre soir. T'étais trop occupée à fourrer ta langue dans ma bouche. Alors, c'était quoi le problème ?

— Occupe-toi de tes... (Je me suis interrompue net.) Oh ! Je n'ai pas... Ma langue... N'importe quoi ! (Son sourire malicieux a déclenché un flot de rage en moi.) Pauvre connard ! Va te faire voir ! Tu me suis ou quoi ? Je croyais que Wesley Rush ne courait pas après les nanas.

— C'est exact. Je ne cours ni les filles en général, ni toi en particulier. J'attends ma sœur, a-t-il raconté. Elle doit refaire une interro avec M. Rollins. Je t'ai vue à la cafèt' et

j'ai pensé...

— Quoi ? Que tu en profiterais pour me torturer encore un peu plus ? (J'ai fermé les poings.) Fous-moi la paix. Tu m'as déjà assez gâché la vie.

Il a paru surpris.

— Comment ça ?

Je n'ai rien répondu. Hors de question de lui donner ce plaisir en lui expliquant que son sobriquet de DUFF me hantait. Je l'imaginais déjà, trop content de lui.

Je l'ai planté pour partir à toutes jambes vers les portes du gymnase. Et cette fois, il ne m'a pas suivie. Ouf ! Je suis entrée dans le bâtiment orange et bleu (toutes ces teintes vives, j'en avais la migraine !) et j'ai pris place sur le premier siège que j'ai trouvé dans les gradins.

— Bravo, les filles ! les a félicitées Casey depuis le côté opposé du terrain. Le prochain match de basket est vendredi. D'ici là, je veux que vous répétiez la chorégraphie et, Vikki, n'oublie pas de travailler tes kicks, OK ?

La brochette d'allumettes a confirmé dans un brouhaha collectif.

— Super ! À plus, a dit Casey. Allez, les Panthères !

— Allez, les Panthères, ont répété les autres majorettes avant de se disperser.

La plupart d'entre elles ont filé aux vestiaires tandis qu'un petit groupe se dirigeait vers la sortie du gymnase en discutant sur un ton animé.

Casey s'est approchée de moi.

— Hello, B. ! Désolée, on a fini un peu en retard. Ça t'embête si je me change avant qu'on parte ? Je ne me sens pas fraîche !

— Ça m'est égal, ai-je marmonné.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'est-elle empressée de demander d'une voix suspicieuse.

— Rien, Casey. Va te changer.

— Bianca, ça se voit que...

— Je n'ai pas envie d'en parler. (Si je me lançais dans une nouvelle discussion à propos de Wesley Rush, elle était capable de prendre sa défense comme la dernière fois !) Tout va bien, OK ? ai-je ajouté avec plus de douceur. Juste une longue journée. Et mal à la tête.

Casey a tout de même paru sceptique lorsqu'elle a rejoint les vestiaires avec beaucoup moins d'entrain, soudain.

Génial. Maintenant, j'étais la reine des connes. Elle voulait juste s'assurer que j'allais bien et moi, je l'avais rembarrée. Elle ne méritait pas que je passe mes nerfs sur elle à cause de Wesley même si elle restait persuadée que le type était un dieu.

Lorsque Casey est ressortie des vestiaires en sweat-shirt à capuche et jean, elle avait pourtant retrouvé sa bonne humeur naturelle. Son sac sur l'épaule, elle s'est jointe à moi sur les gradins, un sourire affiché sur son visage parfait.

— C'est incroyable, les débilités que j'entends dans les vestiaires ! a-t-elle commenté. Tu es prête, B. ? On peut y aller ?

J'ai confirmé et, ensemble, on s'est levées pour sortir du gymnase. Pourvu que Wesley ne soit pas en train de me guetter dans le couloir, ai-je pensé.

Casey a dû piger que j'étais stressée. Elle arborait sa mine de mère poule inquiète. Pourtant, de nouveau elle n'a rien demandé, m'expliquant à la place :

— Vikki va finir avec une réputation de pute.

— C'est déjà fait.

— Soit, mais là, ça sera pire. Elle sort avec un joueur de foot de seconde. C'est quoi son nom déjà ? N'empêche, elle a invité un mec du lycée d'Oak Hill à la soirée des basketteurs. Franchement, je ne la comprends pas. Elle sait ce qui l'attend, non ? Jess, toi et moi, on sera aux premières loges quand la scène de ménage éclatera ! Au fait, tu comptes mettre quoi ?

— Rien.

— Sexy ! Mais je doute qu'ils te laissent entrer toute nue, B. On se frayait un chemin entre les tables de la cafétéria pour accéder au parking.

— Je voulais dire que Jessica et moi, on ne va pas à la soirée.

— Bien sûr que si ! a protesté Casey. J'ai fait non de la tête.

— Jessica est consignée. Je lui ai promis de venir chez elle pour mater un film.

Casey, stupéfaite, a poussé la porte qui donnait sur le parking glacial.

— C'est impossible ! Jess adore la soirée des basketteurs. C'est sa préférée après le bal de fin d'année et la soirée des footballeurs. J'ai souri en coin malgré moi.

— Et celle de Sadie Hawkins.

— Pourquoi personne ne m'a rien dit ? La soirée approche et je suis la seule à ne pas être au courant.

— Désolée. Je n'y ai pas pensé, ai-je répondu avec un haussement d'épaules. Quant à Jessica, elle ne s'en est toujours pas remise. Je doute qu'elle veuille en parler.

— Mais alors... avec qui je vais aller à la soirée, moi ?

— Hmm... un garçon ? ai-je proposé. Casey, ce n'est pas comme si te trouver un cavalier était dur.

J'ai sorti les clés de la Saturn de ma poche arrière et j'ai déverrouillé les portières.

— Bien sûr ! Les mecs vont se ruer pour danser avec une girafe !

— Tu exagères, Casey.

— Et puis, c'est vachement plus marrant d'y aller avec vous. Elle s'est assise sur le siège passager, s'enroulant dans la couverture que Jessica avait utilisée quelques jours plus tôt.

— Sérieux, B. Il faut vraiment que tu fasses réparer ce chauffage !

— Et il faut vraiment que tu t'achètes une caisse !

— Bon, revenons à la soirée. Si vous ne venez pas, je peux m'incruster chez Jessica ? Un vendredi soir en pyjama, ça fait longtemps !

En dépit de mon humeur bougonne, je n'ai pu m'empêcher de sourire. Casey avait raison. Ça faisait longtemps et ce serait cool de passer du temps ensemble loin de la

musique électro et des histoires de mecs. Pour une fois, je commencerais peut-être le week-end en m'amusant. J'ai monté le son de la radio et me suis écriée :

— Soirée filles la semaine prochaine ! Hourra !

Lorsque le jour de notre soirée filles est finalement arrivé, j'étais trop contente à l'idée de passer un moment sympa avec mes meilleures amies (sans oublier le sublime James McAvoy, évidemment). Dans mon sac à dos, j'avais mis le DVD de Jane que Jessica m'avait offert pour Noël, un pyjama tout neuf ou presque (oui, je dors à poil chez moi et alors ?) et ma brosse à dents. Casey apportait du popcorn et Jessica nous avait promis deux énormes pots de glace avec des éclats de chocolat.

Comme si mon cul n'était pas déjà assez gros...

En attendant, si la journée avait été parfaite, ça aurait été trop beau. Mme Perkins, ma prof d'anglais, s'en est chargée en dernière heure de cours.

— Et voilà, c'était *La Lettre écarlate*, a-t-elle dit en refermant le livre. Ça vous a plu ?

Dans la classe, des grommellements sourds ont répondu par la négative mais Mme Perkins n'a pas semblé les remarquer.

— Vous comprenez maintenant à quel point l'œuvre d'Hawthorne est extraordinairement contemporaine. Pour cette raison, j'aimerais que vous rédigiez une dissertation sur ce roman. (Elle a fait semblant de ne pas entendre les soupirs exaspérés.) Vous pourrez vous concentrer sur le thème de votre choix : un personnage, une scène en particulier, une des thématiques du livre. Ce que je veux, c'est qu'il soit bien pensé. Je vous autorise également à travailler en binômes. (Des hurrahs se sont élevés parmi les élèves.) Je ferai les groupes moi-même.

L'enthousiasme est aussitôt retombé tel un soufflé.

Quand la prof a sorti sa liste de noms, j'ai su que ça tournerait mal pour moi. Parce que si elle nous mettait en groupes de deux par ordre alphabétique, vu qu'il n'y avait personne dont le nom de famille commençait par la lettre Q, j'étais condamnée à travailler avec...

— Bianca Piper, vous ferez équipe avec Wesley Rush.

Et merde.

J'avais réussi à me débarrasser de Wesley Rush pendant une semaine et demie – depuis ce mercredi où il m'avait harcelée à la sortie –, mais il fallait que Mme Perkins gâche tout, aujourd'hui.

Elle a débité les quelques noms qui restaient sur sa feuille et ajouté :

— Vos comptes rendus ne doivent pas dépasser cinq pages avec une interligne double et une police en corps 12. Compris, Vikki ? Épargnez-moi un nouveau tour de force. (Elle a émis un petit rire.) J'insiste sur votre collaboration : les deux membres du binôme doivent contribuer à la rédaction. Soyez créatifs ! Et amusez-vous !

— Je ne vois pas trop comment, a ruminé Jessica, assise près de moi. Toi, au moins, tu as de la chance, Bianca ! T'es avec Wesley. Ce que je donnerais pas pour être avec Harrison ! Je suis trop jalouse de Casey ! (Elle a jeté un œil vers notre amie, à l'autre

bout de la salle.) Elle va sûrement voir sa maison, sa chambre et tout. Tu crois qu'elle lui dira des choses gentilles sur moi à l'occasion ? Si ça se trouve, elle pourra me servir d'entremetteuse.

Je n'ai même pas pris la peine de répondre.

— Les comptes rendus sont à remettre dans une semaine ! a presque crié Mme Perkins pour couvrir le brouhaha ambiant. Je vous encourage donc sérieusement à vous y atteler cette fin de semaine.

La sonnerie a retenti et toute la classe s'est levée en même temps. La minuscule prof s'est précipitée hors de la salle afin d'éviter que le troupeau d'élèves la piétine en sortant. Jessica et moi nous sommes mêlées à la foule, rattrapées par Casey une fois dans le couloir.

— C'est de la connerie, son truc ! a-t-elle sifflé. Je ne vais pas faire une rédaction sur rien. Et je ne choisirai pas de sujet : c'est son boulot à elle de nous en donner un !

— Au moins, tu vas pouvoir travailler avec Harrison et...

— Commence pas, Jess, s'te plaît ! (Casey a levé les yeux au ciel.) Il est gay ! Il ne va rien se passer. Jamais. Tu piges ?

— On ne sait jamais. Tu ne veux pas jouer les intermédiaires pour moi ?

— Je vous retrouve à la cafétéria, ai-je annoncé, m'apprêtant à aller aux casiers. J'ai deux ou trois trucs à récupérer avant.

— OK. (Casey a pris Jessica par le poignet pour l'emmener en direction de l'autre couloir.) On se rejoint près des distributeurs.

Elles m'ont laissée dans le couloir bondé. D'accord, pas vraiment bondé. Il n'y a que quatre cents élèves environ au lycée d'Hamilton, mais là, il semblait y avoir foule. À moins que mon état de nervosité ne me rende claustrophobe. Bref, mes copines se sont éloignées et je me suis retrouvée seule parmi la meute.

J'ai traîné les pieds derrière des grappes de sportifs bruyants, entre les couples qui se roulaient des pelles – beurk ! – jusqu'à l'aile des labos de sciences. En quelques minutes, je suis arrivée à mon casier peint, comme le reste de cette école immonde, en orange et bleu. J'ai tapé mon code et ouvert grand la porte.

Dans mon dos, un groupe de pom-pom girls est passé en courant et criant :

— Allez, les Panthères ! Allez, les Panthères !

Je prenais mon manteau et mon sac à dos, prête à refermer la porte, quand il s'est pointé. Franchement, je l'attendais plus tôt.

— On fait équipe, visiblement, Duffy.

J'ai refermé mon casier d'un coup de pied un peu trop violent.

— Hélas, oui.

Wesley, un rictus suffisant aux lèvres, a passé ses doigts dans ses boucles brunes avant de s'appuyer contre le casier à côté du mien.

— Alors ? Chez toi ou chez moi ?

— Quoi ?

— Pour faire notre dissertation ce week-end, a-t-il expliqué en plissant les yeux. Pas de fausses idées, Duffy. Je ne te cours pas après. Je suis juste un élève sérieux. Wesley Rush ne court pas les filles. Ce sont elles...

— Qui te courent après. C'est bon, je sais. (J'ai enfilé mon manteau par-dessus mon tee-shirt.) Si on doit faire ça ce week-end, je pensais...

— Wesley !

Une minette brune épaisse comme mon petit doigt que je n'ai pas reconnue (on aurait dit une élève de seconde) s'est jetée au cou de Wesley juste devant moi, des yeux débordants d'admiration levés sur lui.

— Tu vas danser avec moi à la soirée des basketteurs tout à l'heure ?

— Bien sûr, Meghan, a-t-il promis en lui passant une main dans le dos. (Il était assez grand pour voir son décolleté sous son tee-shirt. Quel porc, ce mec !) Je te réserve une danse, compte sur moi !

— Vraiment ?

— C'est mon genre de mentir ?

— Oh, merci, Wesley !

Il s'est penché en avant et elle lui a planté un bisou sur la joue avant de partir au petit trot sans un regard pour moi. Wesley s'est retourné vers moi :

— Tu disais ?

— Je pensais qu'on pourrait se retrouver chez moi, ai-je terminé entre mes mâchoires crispées.

— C'est quoi le problème si on bosse chez moi ? a-t-il soulevé. T'as peur que ce soit hanté, Duffy ?

— Évidemment que non. Je préfère travailler chez moi, c'est tout. Je n'ose pas imaginer le genre de maladie que je risque de choper dans ta chambre dès que j'y aurai mis un pied. (J'ai remué la tête avec un air de dégoût.) Demain à 15 heures, ça te va ? Appelle-moi avant.

Je ne lui ai pas laissé l'occasion de répondre. Si ça ne lui convenait pas, j'écrirais la dissert' moi-même. Sans prendre la peine d'un au revoir, je suis partie en vitesse pour la cafétéria, me faufilant parmi les groupes de nanas en train de se raconter les derniers ragots.

Casey et Jessica m'attendaient comme prévu près des distributeurs de boissons.

— Je comprends pas, Case, a déclaré Jess en glissant un dollar dans la machine pour acheter une bouteille de Fanta. Tu n'es pas censée aller au match en tant que supporter de l'équipe ?

— Non, j'ai dit aux filles que je ne pouvais pas venir ce soir alors c'est une des secondes, celle que je trouve adorable, qui me remplace. Ça fait depuis le début de l'année qu'elle veut devenir majorette. Elle est douée mais, avant aujourd'hui, on n'a pas eu de besoins. Les filles s'en sortiront très bien sans moi. Jessica a fini par me remarquer.

— Ah te voilà ! Allons-y ! Soirée filles, youhou !

Casey a grimacé dans son dos.

Un grand sourire aux lèvres, Jessica a ouvert la porte bleue qui menait au parking.

— Vous êtes super, toutes les deux ! Je ne sais pas ce que je ferais sans vous.

— Tu pleurerais dans ton oreiller tous les soirs, probablement, a commenté Casey.

— Où tu penserais que tes autres amies sont vraiment les meilleures, l'ai-je charriée.

Je refusais de laisser Wesley Rush me saper le moral. Hors de question qu'un connard pareil gâche ma soirée pyjama avec mes deux super copines.

— Tu n'as pas oublié ta promesse pour la glace, hein, Jessica ? l'ai-je interrogée.

— Non, non. Éclats de chocolat !

On a traversé le parking jusqu'à ma voiture. À l'intérieur, Jessica s'est emmitouflée dans ma vieille couverture sous le regard moitié envieux, moitié furieux de Casey qui mettait sa ceinture en claquant des dents.

D'un coup sur la pédale d'accélérateur, je suis sortie de l'enceinte du lycée pour rejoindre le périphérique. On aurait dit trois prisonniers s'échappant d'un pénitencier.

— Je n'en reviens pas qu'ils ne t'aient pas nommée pour être la reine de la soirée des basketteurs, cette année, Case, a lancé Jessica depuis la banquette arrière. J'étais persuadée que tu serais élue.

— Nan. J'ai déjà été reine de la soirée des footballeurs et il y a une règle qui empêche les élèves d'être élues deux fois la même année. C'est Vikki ou Angela qui va gagner, c'est sûr.

— Tu crois que ce sera la bagarre, selon celle qui l'emporte ? s'est inquiétée Jess.

— Ça m'étonnerait, a dit Casey. Angela s'en fiche complètement de ce genre de trucs. Vikki a l'esprit de compétition... Moi, c'est surtout son petit manège que j'aurais voulu voir ce soir. Je vous ai raconté qu'elle a l'intention de se taper Wesley Rush aussi ?

— Non !

Jessica et moi nous étions exclamées à l'unisson.

— Et si, a assuré Casey. Elle doit essayer de rendre son copain jaloux. Elle sort avec lui mais va à la soirée avec un mec d'Oak Hill et répète à tout le monde qu'elle est dingue de Wesley Rush. Soi-disant qu'ils ont fait des trucs après une fête il n'y a pas longtemps — ce que son copain ignore encore, je suppose. Elle compte remettre ça vu que, à l'entendre, c'était génial.

— Il a couché avec elle ? a haleté Jessica.

— Il couche avec tout ce qui bouge, suis-je intervenue alors que je m'engageais dans la 5^e Rue. Toute personne ayant un vagin est certaine d'y passer.

— Eurk, Bianca ! Pas ce mot, s'il te plaît, m'a suppliée Jessica.

— Vagin, vagin, vagin, l'a provoquée Casey. Faut t'en remettre, Jess. Tu en as un, toi aussi, et autant appeler un chat un chat.

Les joues de Jessica avaient viré au rouge tomate.

— Inutile d'en parler pour autant. C'est personnel. Et vulgaire.

Casey s'est reconcentrée sur moi.

— C'est peut-être un coureur mais il est hot. Reconnais-le, B. Je parie que c'est un dieu du sexe, pas vrai, toi qui es sortie avec lui ? On ne peut pas franchement en vouloir à Vikki d'avoir envie de se le taper.

— T'es sortie avec Wesley ? a relevé Jessica, la voix étranglée d'émotion. Quand ? Pourquoi tu me l'as pas dit ?

J'ai lancé à Casey un regard noir.

— Elle a honte, a-t-elle répondu à ma place en faisant bouffer l'arrière de son carré plongeant. C'est ridicule : je parie qu'elle a adoré l'embrasser.

— Pas du tout, ai-je rectifié.

— Il embrasse bien ? a voulu savoir Jess. Raconte ! Allez, raconte !

— Si tu insistes... eh bien oui. Mais il n'en est pas moins répugnant pour autant.

— Et ma question à propos de Vikki, alors ? a insisté Casey. Tu la comprends, n'est-ce pas ?

— Je m'en fous. (J'ai mis mon clignotant pour tourner.) Elle s'en mordra les doigts quand elle aura chopé une MST... ou quand son copain l'apprendra.

— C'est justement pour ça que je voulais aller à cette soirée, a soupiré Casey. On aurait pu tout voir en avant-première... Gossip Girl version Hamilton. Le copain de Vikki, fou de rage, prépare sa vengeance tandis que sa nana couche avec le canon du lycée. Bianca, pendant ce temps, secrètement amoureuse de Wesley, fait mine de le détester tout en regrettant ses lèvres pulpeuses et super efficaces avec les filles.

Je suis restée sans voix un moment, médusée, avant de rétorquer :

— Non mais n'importe quoi !

Au fond de la voiture, Jessica a pouffé de rire. Quand je l'ai observée dans le rétroviseur, elle a caché son large sourire derrière sa queue-de-cheval.

— On n'a plus qu'à attendre lundi pour tout savoir, a conclu Casey.

— Ou demain. Si l'histoire est suffisamment croustillante, a corrigé Jessica. Angela et Jeanine sont imbattables pour ce qui est de propager des ragots. Si ça vaut le coup, je vous parie qu'elles sauteront sur leurs téléphones pour nous appeler. J'espère qu'elles nous donneront un max de détails. Je suis tellement déçu de rater la dernière soirée des basketteurs au lycée.

— T'es pas toute seule à la rater, au moins, Jess.

Quelques secondes après avoir pris Holbrooke Lane, j'ai remonté l'allée des Gaither. En coupant le contact, j'ai déclaré :

— Notre soirée filles a officiellement commencé !

— Yes !

Jessica a bondi de la banquette arrière pour se déhancher de joie jusqu'au porche. Alors, elle a ouvert la porte et Casey et moi l'avons suivie à l'intérieur en hochant la tête avec un sourire amusé.

J'ai retiré mon manteau pour le pendre au crochet derrière la porte. Chez Jessica, il y

avait des portemanteaux partout et on enlevait ses chaussures en rentrant pour les aligner sur une étagère prévue à cet effet. Ses parents étaient des maniaques du rangement. Casey, qui était pareille, regrettait que sa mère ne soit pas douée pour ranger leur maison.

— Si au moins on avait l'argent pour payer une femme de ménage. Quel bordel chez nous !

Chez moi non plus, l'ordre et la propreté ne régnaient pas. Ma mère était loin d'être une obsédée du ménage, quant à mon père, il trouvait que le nettoyage de printemps annuel suffisait largement. Hormis la lessive, la vaisselle et, de temps en temps, les poussières et un coup d'aspirateur (dont je me chargeais à cent pour cent), les tâches ménagères étaient inexistantes chez les Piper.

— À quelle heure tes parents rentrent ? a demandé Casey,

— Maman arrive à 17 h 30, Papa, un peu après 18 heures, Jessica nous attendait au bas des marches, prête à grimper jusqu'à sa chambre dès qu'on l'aurait rejointe.

— Mon père voit un nouveau patient aujourd'hui, alors ça se peut qu'il soit un peu en retard, a-t-elle ajouté.

M. Gaither était psy et, plus d'une fois, Casey avait menacé de demander au père de notre amie de me prendre en consultation, gratuitement. Histoire qu'il m'aide à régler mes « problèmes ». Non pas que j'en aie, mais bon. D'après Casey, mon cynisme était le fruit de conflits internes. Je lui répondais que c'était juste mon intelligence. Quant à Jessica, eh bien... elle n'avait rien à en dire. Même si on abordait toujours le sujet à la rigolade, elle était un peu bizarre dans ces cas-là. Avec tout le jargon de psychologue que lui servait son père, elle pensait sûrement, elle aussi, que mon pessimisme permanent faisait partie des conflits que j'intériorisais.

Jessica avait cet état d'esprit en horreur. Elle le détestait à un point tel qu'elle refusait de prononcer le mot tout haut. Ça aurait été trop négatif.

— Dépêchez-vous, les filles ! C'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

— Que la fête commence ! s'est exclamée Casey en passant à côté de Jessica pour grimper les marches quatre à quatre.

Jessica s'est mise à rire nerveusement en bondissant à sa poursuite. Après elles, j'ai monté les marches à la vitesse normale. Une fois sur le palier, je les ai entendues discuter et glousser dans la chambre au bout du couloir mais, au lieu de suivre leurs voix, j'ai dirigé mon attention sur autre chose.

La porte de la première chambre sur la gauche était grand ouverte. Mon cerveau m'a commandé de continuer sans m'arrêter mais mes pieds ont refusé de l'écouter. Debout dans le cadre de la porte, j'ai essayé de regarder ailleurs. Sans succès. Lit impeccable à la couette bleu marine, affiches de super-héros partout sur les murs, lampe noire au-dessus de la tête de lit. La pièce était quasi identique à l'image que j'en gardais dans mes souvenirs, à l'exception des vêtements sales qui ne traînaient plus par terre. Le placard entrouvert semblait vide et le calendrier Spiderman autrefois punaisé près de

l'ordinateur avait disparu. À part ça, la chambre paraissait occupée, comme s'il était encore là. Et que moi, j'avais toujours quatorze ans.

— Jake, c'était qui cette fille ?

— Personne. T'en fais pas. Elle ne compte pas.

— Mais...

— Chhh... Ce n'est rien d'important.

— Je t'aime, Jake. Ne me mens pas, d'accord ?

— C'est d'accord, oui.

— Tu promets ?

— Évidemment. Pourquoi voudrais-je te faire du mal, B... ?

— Bianca ! T'es où ?

J'ai sursauté en entendant Casey. En vitesse, j'ai quitté la chambre et refermé la porte derrière moi, ne voulant pas la revoir chaque fois que je passerais devant pour aller aux toilettes pendant la soirée.

— J'arrive ! ai-je dit sur un ton aussi neutre que possible. Un peu de patience, les filles !

Alors, un sourire forcé en travers du visage, j'ai regardé un film avec mes amies.

En y réfléchissant bien, je suis arrivée à la conclusion qu'il y avait de nombreux avantages au statut de DUFF.

Premier avantage : pas de temps à perdre à se faire du souci pour sa coiffure ou son maquillage.

Deuxième avantage : pas de pression pour avoir l'air cool – ce n'est pas vous qu'on regarde de toute façon.

Troisième avantage : pas d'histoires de mecs.

Le troisième avantage m'était venu alors qu'on regardait *Reviens-moi* dans la chambre de Jessica. Dans le film, la pauvre Keira Knightley est confrontée à tout un drame avec James McAvoy. Si elle avait été moche, il n'aurait jamais posé les yeux sur elle et elle n'aurait pas eu le cœur brisé. Tout le monde sait que le dicton selon lequel il vaut mieux avoir été aimé et avoir souffert plutôt que bla bla bla bla... c'est du vent.

La théorie s'applique à plein d'autres films. Prenons Kate Winslet dans *Titanic*. Si elle avait été la DUFF, Leonardo DiCaprio ne lui aurait pas couru après et ça nous aurait épargné à tous des torrents de larmes. Si Nicole Kidman avait été un laideron dans *Retour à Cold Mountain*, elle n'aurait pas eu à se faire du mouron quand Jude Law partait à la guerre. La liste continue. Et elle est longue.

J'étais tout le temps témoin des peines de cœur de mes amies, En général, ça se terminait dans des pleurs (Jessica) ou des cris (Carey). Personnellement, l'unique fois où on m'avait brisé le cœur m'avait suffi. En résumé, après avoir vu *Reviens-moi*, je me suis donc sentie soulagée d'être la DUFF. Je sais, c'est pathétique.

Hélas, mon statut ne m'épargnait pas les drames familiaux.

Je suis rentrée aux environs de 13 h 30 le lendemain après-midi. Je me traînais et j'avais du mal à garder les yeux ouverts vu que, lors de nos soirées pyjama, personne ne dormait jamais.

Pourtant, l'état désastreux de la maison m'a réveillée tout de suite. Je me suis figée à l'entrée du salon. Il y avait des éclats de verre partout par terre et la table basse était à l'envers comme si on l'avait envoyée valdinguer d'un coup de pied. Je me suis aussi rendu compte que des bouteilles de bière étaient éparpillées à divers endroits de la pièce. J'ai cru qu'on avait été cambriolés. Puis j'ai entendu les ronflements de mon père émanant de sa chambre et, alors, j'ai su que la vérité était pire encore.

Chez nous, les non-obsédés du rangement et de la propreté, il était tout à fait acceptable de rentrer en chaussures et de marcher sur la moquette. Aujourd'hui, les chaussures s'imposaient. Le verre, qui, selon mes déductions, venait des cadres brisés, a crissé sous mes pieds tandis que je passais à la cuisine pour y chercher un sac-poubelle.

J'avancais dans la maison à moitié engourdie tout en sachant que j'aurais dû péter un plomb. Papa n'avait pas bu depuis presque dix-huit ans mais les cadavres de bouteilles étaient la preuve vivante que les choses avaient changé. Cependant, je ne ressentais

rien. Peut-être à cause du fait que je ne savais pas comment réagir. Quel incident avait pu avoir assez de force pour le faire flancher après toutes ces années ?

La réponse à ma question se trouvait sur la table de la cuisine, soigneusement dissimulée dans une enveloppe en papier kraft.

— Des papiers de divorce, ai-je marmonné en examinant le contenu de l'envoi postal. C'est quoi ce délire ?

J'ai fixé avec incrédulité la signature incurvée de ma mère. OK, j'avais deviné que c'était la fin. Il ne faut pas être un génie quand votre mère disparaît pendant plus de deux mois. Mais là, maintenant ? Elle ne m'avait même pas appelée pour me prévenir. Ni Papa.

— Putain, ai-je murmuré, les doigts tremblants.

Mon père n'avait pas vu le coup venir. Pas étonnant qu'il se remette à picoler. Comment Maman pouvait-elle lui faire ça ? Nous faire ça à nous ?

Merde. Qu'elle aille se faire voir.

J'ai laissé l'enveloppe pour aller au placard où on rangeait les produits d'entretien. Mes yeux me piquaient mais je me suis retenue de pleurer. Un sac-poubelle en main, j'ai rejoint le salon ravagé.

La nouvelle m'a finalement frappée alors que je ramassais une des bouteilles vides, la gorge soudain nouée.

Maman ne reviendrait pas. Papa s'était remis à boire. Et moi, je récoltais les pots cassés. Au sens propre comme au figuré. Du bout des doigts, j'ai pris les plus gros bouts de verre pour les jeter dans le sac avec les bières. J'ai essayé de me sortir ma mère de la tête. Son bronzage qui devait désormais frôler la perfection. Le petit Latino de vingt-deux ans qu'elle devait probablement se taper. Sa signature, si appliquée sur ces formulaires de divorce. Je lui en voulais à mort de ne pas être rentrée à la maison pour en discuter. Elle devait se douter de l'effet que ça aurait sur Papa. Et moi ? Elle avait pensé à moi ? Bien sûr que non.

À cet instant, alors que j'examinais chaque mètre carré du salon, j'ai décidé que je haïssais ma mère. Parce qu'elle était toujours partie. Pour ce qu'elle nous infligeait avec ces papiers. Pour l'état dans lequel elle mettait mon père.

En emportant dans la cuisine le sac rempli de cadres cassés, je me suis demandé si Papa avait voulu détruire ces souvenirs de lui et ma mère, immortalisés sur papier. Probablement qu'il avait eu besoin d'alcool pour dévaster tout ça. Il avait dû se défouler sur les photos comme un ivrogne fou.

Je n'avais jamais vu Papa ivre. En revanche, je savais pourquoi il ne buvait plus. Quand j'étais petite, j'avais surpris une conversation de mes parents à ce sujet. Apparemment, mon père s'emportait quand il avait un coup dans le nez. Il fichait tellement la trouille à ma mère qu'elle l'avait supplié d'arrêter l'alcool. Je pouvais comprendre, face à la table basse renversée.

Pourtant, j'avais du mal à l'imaginer violent. Son pire gros mot lorsqu'il était en colère,

c'était fichu. Et il n'aurait pas fait de mal à une mouche.

J'espérais qu'il ne s'était pas coupé avec les bris de verre. Dans ce cas, ce serait la faute de ma mère, pas la sienne, de toute manière. Sans elle, il n'aurait jamais fait une rechute. Il aurait continué à regarder Perry Mason et à lire l'Hamilton Journal au lieu de cuver au lit.

Alors que je remettais la table sur ses pieds, je me suis ordonné une fois de plus de ne pas pleurer. Si j'avais pleuré, ce n'aurait pas été à cause du divorce – ça n'avait rien d'étonnant. Ni parce que ma mère me manquait – elle était absente la plupart du temps depuis des années déjà. Je n'étais pas triste non plus à cause de notre famille qui éclatait – ça m'allait bien, cette vie, seule avec Papa. Mes larmes auraient trahi la rage, la peur ou un tout autre sentiment complètement égoïste. C'était sur moi que je voulais pleurer. Car je devrais être l'adulte, dans la maison, à compter d'aujourd'hui. Je devrais veiller sur mon père. Seulement à cette heure, dans le comté d'Orange, ma mère menait la grande vie et elle était égoïste pour deux, alors ce n'était pas le moment de pleurer.

Je venais de traîner l'aspirateur jusqu'au salon quand le téléphone sans fil s'est mis à sonner.

— Allô ?

— Salut, Duffy.

Et merde. J'avais zappé que je devais bosser avec Wesley sur cette rédac débile. Pourquoi fallait-il que je voie sa tronche à lui aujourd'hui ? Ma journée était assez terrible comme ça.

— Il est presque 15 heures, a-t-il dit. Je m'apprête à partir mais comme tu voulais que j'appelle avant, j'obéis. Par... délicatesse.

— J'ai du mal à croire que tu connais la signification de ce mot.

J'ai jeté un œil en direction de la porte de mon père, dans le couloir. Il ronflait toujours. Quant au salon, s'il n'était plus zone sinistrée, il faisait encore peur à voir. Sans compter que j'ignorais dans quel état mon père se lèverait. Ce ne serait pas joli à voir. Je ne savais même pas ce que je lui dirais.

— Tout compte fait, je vais venir chez toi. Donne-moi vingt minutes.

Dans toutes les villes, il y a toujours une maison qui sort du lot. Trop belle pour être vraie, trop bien entretenue – à croire que les propriétaires le font exprès pour faire enrager les passants. À Hamilton, cette maison était celle des Rush.

Trois étages et deux balcons ! Un vrai château. Jamais je n'aurais cru y mettre un jour les pieds. Dans d'autres circonstances, ça m'aurait plu de voir l'intérieur (ce que, bien sûr, je n'aurais jamais admis), mais j'étais trop préoccupée par la procédure de divorce.

Wesley m'a accueillie à l'entrée, un sourire suffisant aux lèvres.

Appuyé contre le cadre de la porte, il avait les bras croisés sur son torse de footballeur américain. Il avait enfilé une chemise bleu nuit et retroussé les manches jusqu'aux coudes. Naturellement, il avait négligé de la boutonner jusqu'en haut.

— Bonjour, Duffy.

Ce qu'il m'énervait avec ce foutu surnom ! Du coin de l'œil, j'ai considéré son allée où seules ma Saturn et sa Porsche étaient garées.

— Tes parents sont partis ?

— Eh oui ! (Il m'a fait un clin d'œil.) Il n'y a que toi et moi.

Avec une mine dégoûtée, je suis passée devant lui pour entrer dans le grand vestibule. Une fois mes chaussures rangées avec soin dans un petit coin, je me suis tournée vers Wesley qui m'observait avec un intérêt vague.

— Allons-y. Plus vite on commencera...

— Tu ne veux pas faire le tour du propriétaire, d'abord ?

— Pas franchement, non, ai-je refusé.

— Tu ne sais pas ce que tu perds, a-t-il répliqué après un haussement d'épaules. Suis-moi.

Il a ouvert la voie vers le gigantesque salon dont la taille devait rivaliser avec celle de la cafétéria du lycée. Deux imposantes colonnes montaient jusqu'au plafond et trois canapés beiges étaient disposés autour de deux causeuses assorties. Sur un des murs, un écran plat géant était accroché face à une immense cheminée. Le soleil de janvier qui filtrait à travers les fenêtres grandes comme des baies vitrées donnait à la pièce une atmosphère naturellement paisible. Wesley, hélas, s'en est éloigné pour monter l'escalier.

— Tu vas où ? l'ai-je interrogé.

Il a regardé par-dessus son épaule d'un air exaspéré.

— Dans ma chambre, évidemment.

— On ne peut pas faire nos devoirs en bas ?

Wesley a souri en coin et passé un doigt dans la ceinture de son pantalon.

— On pourrait, Duffy, mais ça ira bien plus vite si je tape directement à l'ordinateur, dans ma chambre. C'est toi qui voulais te débarrasser de la rédaction le plus tôt possible, non ?

J'ai posé un pied lourd sur la première marche en grognant.

La chambre de Wesley était au dernier étage. Plus vaste que mon salon, elle avait aussi un balcon. Son lit – un carré de deux mètres de côté – n'était pas fait. À son pied, des jeux vidéo et une PlayStation 3 raccordée à un grand écran jonchaient le sol. Étonnamment, ça sentait bon dans la pièce – un mélange d'odeur de lessive fraîche et du parfum Burberry de Wesley. Sur une étagère, des rangées entières de livres arboraient les noms d'auteurs tels que James Patterson et Henry Fielding.

Wesley s'est penché pour chercher La Lettre écarlate et j'ai détourné la tête de son boxer qui dépassait alors qu'il prenait le volume. Il s'est assis sur son lit et m'a fait signe de le rejoindre.

À reculons, je me suis exécutée.

— Bon, sur quoi on va écrire notre dissert' ? (Il a feuilleté distraitemment son livre.) T'as une idée ?

— Non.

— J'ai pensé qu'on pourrait analyser le personnage d'Hester, a-t-il proposé. Pas très original, tu me diras, mais si on l'aborde par le biais de sa personnalité, ça peut être intéressant. Pourquoi elle a commis un adultère en couchant avec Dimmesdale ? Est-ce qu'elle l'aimait ou bien c'était juste pour le sexe ?

J'ai levé les yeux au ciel.

— Waouh ! Tas toujours l'esprit aussi simpliste ? Hester est bien plus complexe que ça. Et aucune des explications que tu proposes ne démontre son imagination.

Wesley m'a fixée, un sourcil relevé.

— OK, madame Je-sais-tout, alors pourquoi a-t-elle été infidèle selon toi ? Explique-moi.

— Pour se distraire.

Soit, c'était un peu tiré par les cheveux mais je n'arrivais pas à m'enlever cette enveloppe kraft de la tête. Ni la sale petite égoïste qui me servait de mère et qui avait réussi à pousser mon père à boire de nouveau après dix-huit ans de sobriété. Je cherchais désespérément un moyen de me changer les idées. Était-ce ridicule de songer qu'Hester pouvait avoir voulu en faire autant ? Seule, entourée de puritains hypocrites, elle était mariée à un Anglais flippant toujours absent.

— Elle avait juste besoin de penser à autre chose qu'à sa vie merdique, ai-je marmonné. De s'échapper...

— Si tu as raison, on ne peut pas dire que ça ait marché. Bonjour le retour de bâton, au final !

Je ne l'écoutais plus. Mentalement, j'étais remontée à un soir. Il n'y a pas longtemps, où j'avais réussi à chasser mes soucis, laissant mon corps prendre le pas sur mon esprit. Je me suis souvenue de la délicieuse sensation de paix alors que je ne songeais plus à rien. Et qu'à la fin, j'étais concentrée sur ce qui était arrivé et non plus sur mes problèmes.

— Hmm, ça tient la route, ton truc. C'est original tout en étant logique, et vu que Perkins nous a demandé d'être créatifs, on aura peut-être un A. (Wesley a pivoté vers moi.) Duffy, ça va ? s'est-il inquiété. Tu regardes dans le vide depuis cinq minutes.

— Arrête de m'appeler Duffy.

— OK. Tout va bien, Bian... ?

Avant qu'il ait pu prononcer mon nom, j'ai franchi l'espace qui nous séparait. Rapidement, mes lèvres ont trouvé les siennes. En moi, tous les canaux mentaux se sont aussitôt fermés tandis que, physiquement, j'étais plus éveillée que jamais. La surprise de Wesley a duré moins longtemps que la première fois. En quelques secondes seulement, il a posé les mains sur moi. J'ai emmêlé mes doigts autour de ses boucles tandis que Wesley pressait sa langue dans ma bouche avec la force d'un guerrier.

Mon corps avait repris le dessus, balayant le flot des pensées qui me rongeaient. Même le fond sonore, sur la chaîne de Wesley – des chansons rock jouées au piano, que je ne connaissais pas – avait disparu.

Par contre, je sentais pleinement la main de Wesley. Quand il a pris mon sein dans sa paume, je l'ai repoussé et il a écarquillé les yeux.

— Pas de gifle, s'il te plaît.

— La ferme.

J'aurais pu tout arrêter là. Il suffisait que je me lève et que je sorte de sa chambre. On aurait pu en rester sur ce baiser. Mais à la place, j'ai continué. La sensation que j'éprouvais à l'embrasser était si grisante... je voulais qu'elle dure encore. Et encore. Même si je détestais Wesley Rush, il possédait la clé qui me permettait, à cet instant, de m'évader. J'avais besoin de lui.

Sans parler ni hésiter une seconde, j'ai retiré mon tee-shirt pour le jeter par terre. Avant que Wesley ait le temps de parler, je l'ai plaqué sur le dos en le poussant au niveau des épaules. Alors, j'ai pris place à califourchon au-dessus de lui puis je me suis remise à l'embrasser. Il a défait mon soutien-gorge, l'envoyant rejoindre mon tee-shirt au sol.

Ça m'était égal. Je n'étais pas gênée ni timide. Il me considérait déjà comme une DUFF, je n'avais donc pas à l'impressionner.

J'ai déboutonné sa chemise tandis qu'il enlevait la pince dans mes cheveux, les laissant retomber en une cascade auburn entre nous deux. Casey avait raison : Wesley avait un corps d'Apollon, un torse bombé super bien dessiné et des biceps qui m'impressionnaient tandis que je les caressais.

Ses lèvres sont descendues dans mon cou et j'ai pu reprendre ma respiration, le nez plein de son parfum. Alors qu'il embrassait mes épaules, je me suis brusquement demandé pourquoi il ne m'avait pas repoussée, moi, la DUFF.

Mais là, je me suis rappelé que Wesley n'avait pas la réputation de repousser les filles. Et si quelqu'un avait dû être dégoûté, c'était moi.

Quand il a de nouveau pressé sa bouche contre la mienne, pourtant, cette pensée s'est envolée. J'ai mordillé la lèvre inférieure de Wesley et il a émis un petit gémissement. Ses paumes, sur mes côtes, m'ont donné des frissons. Des frissons de plaisir. Pur et simple.

À un moment seulement, quand Wesley m'a couchée sur le dos, j'ai failli tout stopper. Son regard sur moi, il a baissé avec habileté la braguette de mon jean. Mon esprit s'est ranimé : allais-je trop loin ? J'étais sur le point de retirer la main de Wesley. Mais pourquoi ? Qu'avais-je à perdre ? Tant à gagner, au contraire. Comment réagirais-je dans une heure... ou même plus tôt ?

Avant que j'aie pu trouver des réponses à mes questions, Wesley avait enlevé mon pantalon et ma culotte. Il a sorti un préservatif de sa poche (maintenant que j'y pense, qui se trimballe avec des capotes sur soi ? Quel prétentieux, ce mec !) et retiré son froc. Les préliminaires terminés, il m'a pénétrée et je n'ai plus pensé à rien.

J'avais seulement quatorze ans quand j'ai perdu ma virginité avec Jake Gaither. Il venait de fêter ses dix-huit ans et je savais pertinemment qu'il était trop vieux pour moi. Mais tout ce que je voulais, c'était sortir avec un mec pour faire comme tout le monde. En plus, Jake avait le permis. À l'époque, c'était synonyme de perfection à mes yeux.

Au cours des trois mois où on a été ensemble, Jake ne m'a jamais emmenée au resto ou au bowling. Une fois ou deux, on est allés au ciné pour se peloter dans le noir, mais c'est tout. On passait la plupart de notre temps à se cacher, de nos parents et de sa sœur qui a fini par devenir ma meilleure amie avec Casey. Personnellement, je trouvais ça excitant et drôle, ces interdits. Un peu comme dans Roméo et Juliette que j'avais étudié le trimestre d'avant.

J'ai couché avec lui plusieurs fois et, bien que le sexe à proprement parler ne m'ait pas vraiment plu, j'ai apprécié la sensation de proximité, d'intimité. Quand Jake me touchait, je savais qu'il m'aimait, alors quand on faisait l'amour, je trouvais ça beau, passionné et vrai.

Coucher avec Wesley Rush n'avait rien à voir. Si j'avais plus de plaisir physique, l'amour et l'intimité, eux, disparaissaient. À la fin, je me suis sentie sale. J'avais l'impression d'être mauvaise, honteuse. Néanmoins, je ne regrettais rien car je me sentais vivante. Libre. Sans limite aucune. Mon esprit s'était éclairci, comme si on avait appuyé sur le bouton reset. J'étais consciente que l'euphorie passerait mais l'évasion momentanée valait le sentiment d'être salie.

— Waouh... a soufflé Wesley quand on a eu fini.

On était allongés sur son lit, à une bonne trentaine de centimètres l'un de l'autre.

— Je ne m'attendais pas à ça !

Chaque fois qu'il ouvrait la bouche, il fallait qu'il gâche tout.

— Quoi ? T'as honte d'avoir sauté la DUFF ? ai-je rétorqué, de mauvaise humeur, aux prises avec la vague d'émotions qui me submergeait.

— Non, a-t-il répondu avec un étonnant sérieux. Je ne suis jamais honteux de coucher avec quelqu'un. C'est physique, normal, et ça arrive toujours pour une raison. Qui suis-je pour juger du plaisir que je procure à ma partenaire au lit ?

Il ne m'a pas vue faire les gros yeux.

— Non, ce que je veux dire c'est que je suis sonné : honnêtement, j'avais fini par penser que tu me détestais.

— Je te déteste, ai-je confirmé en repoussant les couvertures d'un coup de pied afin d'aller récupérer mes vêtements.

— Tu ne dois pas me détester tant que ça. (Wesley a pris appui sur son coude pour me regarder m'habiller.) Tu t'es jetée sur moi ! En général, la haine n'a pas ce genre d'effets... enflammés.

J'ai enfilé mon tee-shirt.

— Crois-moi, Wesley, je te déteste sincèrement. Je me suis juste servie de toi. Tu passes ton temps à te servir des gens tu dois pouvoir comprendre.

J'ai boutonné mon jean et repris ma pince à cheveux sur la table de chevet.

— C'était sympa mais si tu en parles à qui que ce soit, je te castre sur-le-champ, c'est clair ?

— Pourquoi ? Ça ne pourrait qu'être bon pour ta réputation si on apprend que tu as couché avec moi.

— Tu as peut-être raison, ai-je admis. Seulement je n'ai aucune envie de changer ma réputation. Surtout pas de cette façon. Alors, tu promets de la fermer ou bien je dois aller chercher un objet coupant maintenant ?

— Un gentleman sait tenir sa langue.

— Tu n'as rien d'un gentleman. (J'ai rattaché mes cheveux avec la pince) C'est bien ce qui m'inquiète.

J'ai lancé un regard à mon reflet dans le long miroir vertical accroché au mur. Quand j'ai eu confirmation de ne pas avoir l'air coupable, j'ai refait face à Wesley.

— Magne-toi de remettre ton froc On doit finir cette stupide dissert' !

Il était 19 heures passées quand on a terminé la rédaction ce soir-là. Le premier jet, en tout cas. J'ai demandé à Wesley qu'il me l'envoie par e-mail afin que je corrige les fautes d'orthographe.

— T'as pas confiance en moi ? m'a-t-il lancé en fronçant les sourcils alors que je mettais mes chaussures, dans l'entrée.

— Je n'ai aucune confiance en toi.

— Sauf pour ce qui est de prendre ton pied. (Il avait de nouveau son rictus prétentieux qui me sortait par les yeux.) Au fait, c'était juste un coup comme ça ou bien on va remettre ça ?

J'ai pouffé de rire, histoire de lui montrer qu'il rêvait s'il pensait sincèrement que j'allais revenir, mais soudain, je me suis souvenue que j'étais sur le point de rentrer chez moi. L'enveloppe kraft n'aurait probablement pas quitté la table de la cuisine.

— Bianca ? m'a interpellée Wesley.

Des frissons ont couru partout sur ma peau alors qu'il posait sa main sur mon épaule.

— Ça va ?

Je me suis dégagée pour approcher de la porte. J'étais sur le point de sortir quand je me suis tournée vers lui et répondu sur un ton d'hésitation :

— On verra.

J'ai dévalé le perron.

— Bianca, attends.

Pour lutter contre le vent glacial, j'ai serré le col de mon manteau puis j'ai ouvert en vitesse la porte de ma voiture. Il m'a rattrapée en quelques secondes mais s'est heureusement abstenu de me toucher, cette fois.

— Quoi ? ai-je dit en me glissant sur le siège conducteur. Faut que j'y aille.

Je devais rentrer à la maison. Le dernier endroit où j'avais envie de mettre les pieds.

Le ciel d'hiver avait déjà viré au noir mais je distinguais encore les pupilles grises de Wesley. Elles étaient de la même couleur que les nuages avant un orage. Il s'est accroupi pour être à hauteur de mes yeux. Il me mettait mal à l'aise avec cette façon de me regarder.

— Tu n'as pas répondu à mon autre question.

— Quelle autre question ?

— Est-ce que ça va ?

Je l'ai considéré sombrement pendant un bon moment et je suis parvenue à la conclusion qu'il essayait juste d'être encore plus chiant. Même si, dans ses yeux, une espèce de reflet m'a fait hésiter.

— Peu importe que j'aille bien ou pas, ai-je répliqué tout bas avant de mettre le contact tandis que Wesley s'écartait pour me laisser claquer ma portière. Salut.

Là-dessus, je suis partie.

De retour chez moi, j'ai découvert que mon père n'avait pas quitté son lit. J'ai fini de nettoyer le salon, évitant délibérément la cuisine, puis j'ai grimpé quatre à quatre les marches pour aller me doucher. L'eau chaude n'a pas réussi à laver la sensation de souillure laissée par Wesley sur ma peau, mais elle a détendu les nœuds qui s'étaient formés dans les muscles de mon dos et mes épaules. J'espérais seulement que cette sale impression disparaîtrait avec le temps.

À peine m'enroulais-je dans une serviette que la sonnerie de mon portable a retenti dans ma chambre. J'ai piqué un sprint dans le couloir pour décrocher à temps.

— Salut, B. (J'ai reconnu la voix de Casey.) T'as fini, avec Wesley ?

— Hein ?

— Vous deviez faire votre dissert' d'anglais chez toi aujourd'hui, non ?

— Oh... ouais. Finalement, c'est moi qui suis allée chez lui. Je m'efforçais de ne pas avoir l'air coupable.

— Waouh ! Tu veux parler du château ? Veinarde ! Tu es sortie sur un des balcons ? Vikki avoue que c'est à moitié la raison pour laquelle elle veut ressortir avec lui. La dernière fois, c'était à l'arrière de sa Porsche, mais là, elle meurt d'envie de voir l'intérieur de sa maison.

— C'est quoi l'intérêt de cette conversation ?

— Désolée ! (Elle a ri nerveusement.) Je voulais juste prendre des nouvelles.

C'était une épidémie ou quoi ?

— Je sais à quel point tu le détestes, a-t-elle poursuivi. Je vérifiais seulement que tu allais bien... et lui aussi. Tu ne l'as pas poignardé, dis ? Non pas que je trouve le meurtre de beau gosse acceptable, mais si tu as besoin d'aide pour enterrer le cadavre, tu me connais : je serai la première à t'apporter une pelle.

— Merci, Casey. Mais Wesley est encore en vie. Ce n'était pas aussi terrible que

prévu. D'ailleurs...

J'ai failli tout lui raconter. Le divorce des parents et comment, dans un moment de désespoir, j'avais encore embrassé Wesley Rush. Et comment la situation avait ensuite dérapé... loin, très loin. Cette façon que j'avais de me sentir à la fois sale et libérée. Les mots, sur le bout de ma langue, ne sont pourtant pas sortis.

— D'ailleurs quoi, B. ? a-t-elle interrogé, me tirant de ma rêverie.

— Euh... rien. Il a eu de bonnes idées pour notre dissertation, c'est tout. Bizarre mais faut croire qu'il aime Hawthorne.

— Tant mieux. Je sais que tu trouves les intellectuels sexy. Tu vas enfin reconnaître qu'il te plaît ?

Mon sang s'est glacé. Comment allais-je répondre à ça ? Mais déjà, Casey rigolait.

— Je te chambre ! N'empêche, je suis contente que tout se soit bien passé. Je me suis fait du souci pour toi. Une espèce de mauvais pressentiment. Quelle parano, quand je m'y mets !

— Tu l'as dit.

— Je dois te laisser. Jessica m'a fait jurer de l'appeler pour lui raconter en détail mon après-midi avec Harrison. Elle n'a toujours pas capté, hein ? Bref, on se voit lundi en cours.

— Ouais. À plus, Casey.

— Salut, B.

J'ai raccroché et posé mon téléphone sur ma table de chevet avec la mine penaude d'une menteuse coupable. Techniquement, j'avais seulement omis de tout raconter, mais même ça, vis-à-vis de Casey, était un péché mortel. Surtout qu'elle veillait à être toujours là pour écouter mes problèmes.

Je finirais par lui dire. À propos de mes parents, en tout cas. D'abord, il fallait que je gère ça toute seule. Ensuite, je viderais mon sac auprès de Case et Jess. L'histoire avec Wesley, en revanche... Je priais pour que jamais elles ne l'apprennent.

Agenouillée au pied de mon lit, j'ai commencé à plier mon linge comme tous les soirs. Étonnamment, je n'étais pas très tendue. Ça me tuait de l'admettre, mais je devais cela à Wesley.

Papa n'a pas quitté sa chambre de tout le week-end.

Dimanche après-midi, j'ai frappé quelques fois à sa porte pour lui proposer de lui préparer à manger, mais il a refusé dans un murmure, sans m'ouvrir. Son isolement me terrifiait. Il devait déprimer au sujet de Maman et avoir honte d'avoir perdu les pédales. Je trouvais sa réaction inquiétante. J'ai décidé que, si d'ici lundi après-midi il n'avait pas émergé, je ferais irruption dans sa chambre et... pour la suite, on verrait. Entre-temps, je me suis efforcée de ne pas songer à mon père ni aux papiers de divorce dans la cuisine.

Le plus surprenant, c'est que ça n'a pas été difficile.

La plupart de mes pensées tournaient autour de Wesley. Elles se résumaient à un profond dégoût mais aussi à des interrogations : je ne savais pas comment gérer mon attitude, lundi, à l'école. Quelle réaction devrais-je avoir après mon truc sans lendemain avec le plus chaud lapin du lycée ? Fallait-il que je joue la carte de la nonchalance ou de la répulsion habituelle avec laquelle je le traitais ? Ou bien, au contraire, celle de la reconnaissance pour le plaisir que j'en avais honnêtement retiré ? Et troquer le mépris envers lui contre une attitude amicale ? Après tout, je ne lui devais rien pour autant ! Il avait bénéficié de la situation autant que moi, à la nausée près.

Quand le lundi est enfin arrivé, je m'étais résolue à l'éviter, tout simplement.

— Ça va, Bianca ? m'a demandé Jessica à la sortie du cours d'espagnol. Je te trouve... bizarre aujourd'hui.

Mes talents d'espionne étaient limités, mais je savais tout de même que Wesley passait devant ma classe pour aller en deuxième heure et je ne voulais pas risquer de tomber nez à nez avec lui dans le couloir après notre épisode au lit. À moitié cachée derrière le battant de la porte, je scrutais les environs à la recherche des fameuses boucles brunes dans la foule.

— Tout va bien, ai-je menti.

J'ai mis un pied hors de la salle et regardé des deux côtés telle une gamine qui traverse une route passante. Pas de Wesley en vue, ouf !

— OK, a-t-elle répondu sans le moindre soupçon. Je me fais des idées alors.

Jessica a tiré sur une mèche de cheveux blonds échappée de sa queue-de-cheval.

— Bianca ! J'ai oublié de te dire ! Je suis surexcitée.

— Laisse-moi deviner... c'est à propos d'Harrison Carlyle, l'ai-je taquinée. Il t'a demandé où tu as acheté ton jean moulant ? Ou quelle était la marque de ton après-shampooing à l'effet si lustrant ?

— Mais non ! (Elle a gloussé.) C'est au sujet de mon frère. Il vient nous rendre visite ce week-end. Il arrive vers midi aujourd'hui alors il sera à la sortie. J'ai trop hâte de le voir. Ça fait déjà deux ans et demi qu'il est à l'université et... Bianca ? Tu es sûre que ça va ?

Je m'étais figée, au beau milieu du couloir. J'ai senti mon visage devenir pâle tandis que mes mains se glaçaient avant de se mettre à trembler. Prise d'une envie de vomir

soudaine, j'ai sorti le même mensonge que d'habitude.

— Certaine ! Tout roule. (J'ai forcé mes jambes à bouger.) Je... viens juste de me rappeler que j'ai oublié un truc... Pas grave. Tu disais quoi ?

— Je suis impatiente de voir Jake ! Incroyable mais vrai : il m'a beaucoup manqué ! Je suis contente de pouvoir passer ces quelques jours avec lui. Je crois que Tiffany sera là aussi. Je t'ai raconté qu'ils venaient de se fiancer ?

— Non. Super... Je dois filer en classe, Jess.

— D'accord. On se voit en cours d'anglais. À tout à l'heure, Bianca.

J'avais déjà parcouru la moitié du couloir quand Jessica a fini sa phrase.

Je me suis frayé un passage dans la cohue sans prêter attention aux élèves qui m'engueulaient quand je leur marchais sur les pieds ou que je leur donnais un coup de sac. Les bruits tout autour de moi se sont dissipés pour laisser place aux souvenirs qui ressurgissaient dans mon esprit, contre ma volonté. C'était comme si les paroles de Jessica avaient levé la soupape qui les avait retenus jusque-là.

— C'est toi, Bianca ? La petite salope qui a couché avec mon copain ?

— Ton copain ? Je n'ai pas...

— T'approche pas de Jake.

Les joues me brûlaient de honte quand j'y repensais. Je marchais tellement vite qu'on aurait dit que je courais. Comme si j'essayais de semer mes souvenirs. Comme si je pouvais éviter qu'ils me rattrapent pour se venger d'une façon ou d'une autre. Jake Gaither revenait passer une semaine à Hamilton et je n'y pouvais rien. Il était fiancé à Tiffany maintenant. Jake Gaither... le garçon qui m'avait brisé le cœur.

Je me suis engouffrée dans la salle de cours juste comme la sonnerie retentissait. Je sentais le regard noir de M. Chaucer peser sur moi. Délibérément, j'ai évité de jeter un œil dans sa direction alors que je prenais place comme d'habitude au dernier rang, essayant de me concentrer sur autre chose.

Hélas, ni le commentaire pertinent de Toby Tucker sur la branche législative, ni l'arrière de son adorable tête à la coupe rétro ne m'ont empêchée de songer à Jake et sa future femme.

C'est à peine si j'ai écouté un mot de ce que M. Chaucer a dit pendant toute l'heure. À la fin, mon cahier, dont la page aurait dû être couverte de notes détaillées sur le cours, ne présentait que deux phrases, courtes et vaguement lisibles. Jamais je n'aurais la moyenne si ça continuait.

Que de drames ! Si j'avais vécu parmi les snobs de Manhattan, j'aurais pu tenir un rôle dans Gossip Girl. (Non pas que je regarde cette série complètement conne... souvent... enfin, je ne le dis pas à mes copines !) Pourquoi ma vie ne pouvait-elle ressembler à une série télé ? D'un autre côté, même dans Friends, les personnages avaient des emmerdes.

En traînant les pieds jusqu'à la cafétéria, j'y ai découvert Casey et Jessica, assises à notre table. Comme toujours, Angela, Jeanine et sa cousine Vikki se sont jointes à nous. Angela était en train de montrer à tout le monde ses nouvelles Vans et mon humeur

maussade est donc passée inaperçue tandis que je me laissais tomber sur ma chaise.

— Sympa ! a commenté Casey devant les chaussures. Tu les as eues où ?

— C'est un cadeau de Papa, a répondu Angela en caressant la pointe violette. Lui et Maman se battent pour gagner mon affection maintenant. Au début, ça m'énervait mais j'ai changé d'avis et décidé d'en profiter.

Elle a croisé les jambes et rejeté sa chevelure noire vers l'arrière.

— J'espère avoir un cadeau de chez Prada la prochaine fois. La table s'est esclaffée.

— Le divorce de mes parents ne m'a rien rapporté de cool, a constaté Casey. Je suppose que mon père devait se fichier que je le préfère à ma mère.

— C'est triste, Case, a murmuré Jessica.

— Pas vraiment. (Après un haussement d'épaules, Casey s'est mise à gratter le vernis orange sur ses ongles.) Mon père est un con. J'étais trop contente que ma mère le foute à la porte. Elle pleure vachement moins maintenant et, quand elle est heureuse, tout va mieux. On a moins d'argent mais on n'a pas de comptes à rendre à mon père. Une fois, il a proposé à Maman de lui acheter une voiture mais sa générosité s'est arrêtée là.

— Les divorces, c'est déprimant, a soupiré Jessica. Je serais dévastée si mes parents se séparaient. Pas toi, Bianca ?

À nouveau, j'ai senti les picotements de chaleur sur mes joues, mais Casey avait déjà changé de sujet, alors j'ai fait semblant de ne pas entendre la question.

— Au fait, Vikki, comment s'est passée la soirée des basketteurs ? On n'a jamais eu le mot de la fin.

Jeanine a ricané d'un air entendu.

— Tu ne leur as pas encore raconté, Vikki ?

Après un regard en l'air, elle a enroulé une de ses boucles blond vénitien autour de ses ongles fraîchement manucurés.

— C'est la folie ! Clint ne m'adresse plus la parole et Ross...

Sa voix s'est fondue dans le vacarme ambiant tandis que je me reperdais dans mes pensées. J'avais beau avoir vraiment envie de me sortir Jake de la tête, les histoires de mecs de Vikki McPhee n'étaient d'aucun intérêt pour moi. N'importe quel autre jour, je me serais amusée à écouter sa version personnelle des Feux de l'amour, mais là, ses mélodrames semblaient si futiles. Et ennuyeux.

Pourtant, ma réaction m'a fait un peu honte et je me suis donc forcée à tendre l'oreille à ce qu'elle disait.

Soudain, elle a eu toute mon attention.

— ...mais je me suis bien amusée avec Wesley après.

— Wesley ? ai-je relevé.

Fière d'elle, Vikki a souri jusqu'aux oreilles. Ne savait-elle pas que les deux tiers des filles de l'école pouvaient se vanter d'en avoir fait autant ? Y compris moi, même si, évidemment, elle ne s'en doutait pas.

— Ouais, après ma dispute avec Clint, j'ai retrouvé Wesley dans le parking. On commençait à se réchauffer à notre manière dans sa voiture quand ma mère a appelé. Du coup, j'ai dû rentrer avant de conclure. Pas cool, hein ?

— C'est clair, ai-je approuvé.

J'ai parcouru des yeux la cafétéria et, en quelques secondes, j'ai localisé la tête aux boucles brunes qui surplombait les autres. Il était assis avec tout un groupe – composé de filles, évidemment, à part Harrison Carlyle – à une longue table rectangulaire, à l'autre bout de la salle. Il portait un tee-shirt noir près du corps. Pas super adapté aux températures polaires de février, il avait au moins le mérite de mettre en valeur les muscles de ses bras. Des bras qui s'étaient enroulés autour des miens... emportant mon stress avec eux...

— Je vous ai dit que mon frère revenait aujourd'hui ? a lancé Jessica. Avec sa fiancée. Ils restent une semaine.

Le regard inquiet de Casey s'est aussitôt tourné vers moi.

— Tu vas où, Bianca ? m'a-t-elle demandé, surprise de me voir debout, tout à coup. Les autres se sont arrêtées de parler pour me dévisager.

— Je viens de me souvenir que je devais discuter d'un truc avec Wesley au sujet de notre devoir d'anglais, ai-je raconté avec autant de conviction que possible.

Tant pis pour mon projet de l'éviter. J'avais une autre astuce, plus efficace, en tête.

— Je croyais que vous aviez tout fini samedi, a commenté Jessica.

— Pas tout, non.

— Vous avez perdu trop de temps à vous peloter, a imaginé Casey avec un clin d'œil à mon intention.

N'aie pas l'air coupable. N'aie pas l'air coupable, me suis-je intimée.

— À vous peloter ? a répété Vikki en fronçant les sourcils.

— Tu ne savais pas ? (Jessica a ri et m'a adressé un sourire taquin.) Bianca est folle amoureuse de Wesley.

J'ai simulé un haut-le-cœur, ce qui a amusé tout le monde.

— Mais bien sûr, ai-je commenté avec sarcasme. Il me sort par les yeux. Je n'ai plus aucun respect pour Mme Perkins depuis qu'elle nous a mis en binôme.

— À ta place, j'aurais sauté de joie, a reconnu Vikki, de l'amertume dans la voix.

Jeanine et Angela ont approuvé d'un hochement de tête.

— Bref, ai-je conclu, soudain nerveuse. Je dois y aller sinon on n'aura jamais terminé cette dissert'. À plus !

— Bye, a répondu Jessica avec un petit signe de la main.

Je me suis dépêchée de traverser la cafétéria pleine à craquer, ne ralentissant qu'une fois que j'étais à presque un mètre de la tablée où Harrison et Wesley étaient en charmante compagnie. Alors, j'ai marqué une pause d'hésitation.

Une des filles – une blonde avec des lèvres à la Angelina Jolie – jacassait à propos de ses vacances ratées à Miami. Wesley semblait captivé par son récit, de toute

évidence afin qu'elle soit convaincue qu'il compatissait. Une vague de dégoût a submergé mon sentiment d'insécurité et je me suis bruyamment raclé la gorge pour recueillir l'attention générale.

La blonde a paru furieuse, mais je me suis concentrée sur Wesley qui me considérait avec décontraction, comme il l'aurait fait avec n'importe quelle autre nana.

— Je dois te parler de notre rédaction d'anglais.

— C'est urgent ? a-t-il répliqué en soupirant.

— Ouais. Maintenant ! Je ne compte pas me taper une sale note à cause de toi, gros fainéant.

Il s'est levé avec un air fâché.

— Désolé, mesdemoiselles, s'est-il excusé auprès de l'assemblée anéantie. À demain ? Vous me gardez une place ?

— Évidemment, a piaillé une petite rouquine.

Alors que Wesley et moi, on s'éloignait, j'ai entendu Grosses Lèvres siffler : « Quelle connasse, cette meuf ! »

— C'est quoi, le problème, Duffy ? m'a interrogée Wesley, une fois dans le couloir. Je t'ai envoyé notre dissert' hier comme prévu. Tu m'emmènes où, là ? À la biblio ?

— Tais-toi et suis-moi.

Je l'ai guidé en direction des labos de langues.

Ne me demandez pas où j'ai eu cette idée. Je n'en sais rien moi-même. En revanche, je savais où je voulais en venir et j'étais persuadée d'hériter officiellement d'une réputation de pute après. Pourtant, face à la porte du local d'entretien, je n'ai éprouvé aucune honte...

En posant une main sur la poignée, j'ai vu que Wesley, suspicieux, plissait les yeux. J'ai ouvert grand la porte, vérifié que personne ne regardait et je lui ai fait signe d'entrer. Il a pris place dans le placard étrié et je l'ai suivi, en refermant doucement derrière moi.

— Mon petit doigt me dit que ça n'a aucun rapport avec La Lettre écarlate, a-t-il annoncé.

Même dans le noir, je devinais qu'il souriait.

— Chut.

Cette fois, il a commencé en même temps que moi, plongeant ses mains dans mes cheveux quand j'enfonçais mes ongles dans ses bras. On s'est embrassés violemment, mon dos plaqué avec force contre le mur. J'ai vaguement entendu un truc tomber – une serpillière ou un balai peut-être –, mais mon esprit était trop absorbé par les gestes de Wesley. Il m'a agrippée par les hanches pour me presser contre lui. Il était tellement plus grand que moi que je devais rejeter la tête complètement vers l'arrière afin que nos bouches se rencontrent.

Son parfum, qui couvrait l'odeur de renfermé des lieux, m'enivrait tandis que je persistais à caresser ses biceps.

On a continué pendant un moment puis je l'ai senti qui levait le bas de mon tee-shirt.

Haletante, j'ai reculé et attrapé son poignet.

— Non... pas ici.

— Alors où et quand ? a susurré Wesley dans le creux de mon oreille sans cesser de me coller au mur.

Il n'était même pas essoufflé.

— Plus tard, ai-je dit quasiment hors d'haleine.

— Sois plus précise.

Je me suis dégagée pour sortir, manquant de trébucher sur ce qui ressemblait à un seau. D'une main, j'ai lissé mes cheveux alors que je cherchais la poignée de l'autre.

— Ce soir. 19 heures. Chez toi. OK ?

Sans lui laisser le temps de répondre, je me suis glissée dans le couloir que j'ai remonté en vitesse tout en priant pour ne pas mourir de honte.

J'ai cru que le cours ne finirait jamais. L'algèbre, qu'est-ce que c'était chiant ! Sans oublier l'anglais, hyper stressant. À plusieurs reprises, j'ai jeté un œil à Wesley, de l'autre côté de la classe. J'aurais voulu me perdre à nouveau entre ses bras, sous ses mains, contre sa bouche.

J'espérais simplement que les filles ne remarqueraient rien. Jessica me croirait sans hésiter si je lui assurais qu'elle se faisait des idées. Casey, par contre... Heureusement, elle était trop absorbée par la leçon de grammaire de Mme Perkins pour me regarder. Elle m'interrogerait probablement pendant des heures jusqu'à découvrir tout ce qui s'était passé en dépit de mes efforts pour nier les faits en bloc. Il fallait vraiment que je me tire avant d'être démasquée.

Mais quand la sonnerie a enfin retenti, je n'étais vraiment pas pressée de sortir.

Jessica a pris la direction de la cafétéria, sa queue-de-cheval blonde rebondissant dans son dos.

— J'ai trop hâte de le voir !

— On a compris, Jess, lui a dit Casey. Tu l'aimes, ton grand frère. C'est mignon mais ça fait vingt fois que tu le répètes. Si ce n'est pas trente !

Jessica a rougi de honte.

— J'y peux rien, je suis impatiente.

— Ça se voit, a commenté Casey avec un sourire. Et je suis certaine qu'il sera content de te voir aussi, mais si tu te calmais un peu en attendant...

Elle s'est arrêtée en plein milieu de la cafétéria et a tourné la tête vers moi, par-dessus son épaule.

— Tu viens, B. ?

— Non. (Je me suis accroupie pour tripoter mes lacets.) Je dois... refaire mon noeud. Allez-y. Je ne veux pas retarder les retrouvailles.

Casey m'a adressé un regard lourd de sous-entendus puis elle a acquiescé et poussé Jessica devant elle. Alors, elle a entamé la conversation pour distraire Jess de mon excuse bidon :

— Raconte un peu, elle est comment, sa fiancée ? Belle ? Tarte ? Je veux tout savoir.

Je suis restée sur place une bonne vingtaine de minutes afin d'être certaine de ne pas tomber sur lui dans le parking. L'ironie, c'était que sept heures plus tôt, je dépensais mon énergie à éviter un autre mec... que, maintenant, je mourais d'envie de revoir. Si incohérent et écoeurant que cela puisse paraître, je rêvais de retourner au lit avec Wesley – mon îlot de sérénité à moi, mon échappatoire. Mais d'abord, je devais attendre que Jake Gaither quitte le lycée.

Une fois assurée qu'il était parti, je suis sortie, emmitouflée dans mon manteau. Le vent glacial de février m'a mordu au visage alors que j'avancais vers ma voiture. Sachant que le chauffage de ma Saturn était en panne, je n'ai éprouvé aucun réconfort

à l'apercevoir sur le parking vide. Parcourue de frissons, je me suis glissée à l'intérieur et j'ai démarré. Le trajet jusqu'à chez moi a paru durer plusieurs heures bien que je n'habite qu'à six kilomètres de l'école.

J'étais en train d'imaginer que je pouvais aller chez Wesley un peu plus tôt que prévu quand je me suis garée dans l'allée et me suis souvenue de mon père. Super. Sa voiture était devant la maison, alors qu'à cette heure il aurait encore dû être au travail.

— Merde ! (J'ai frappé du poing le volant et bondi comme une imbécile sur mon siège quand le klaxon a hurlé.) Merde de merde !

Je me sentais tellement coupable d'avoir oublié Papa. Le pauvre, tout seul, barricadé dans sa propre chambre ! En marchant vers la porte d'entrée, j'ai redouté qu'il y soit encore enfermé. Dans ce cas, je devrais rentrer de force dans sa tanière. Et ensuite ? Fallait-il que je lui crie dessus ? Que je fonde en larmes avec lui ? Que je lui soutienne que Maman ne le méritait pas ? Comment savoir ?

Au lieu de cela, j'ai trouvé mon père sur le canapé. Il avait un saladier de pop-corn sur les genoux. J'ai marqué une pause dans le vestibule, le temps de prendre la température. Il avait l'air... normal et non pas d'avoir pleuré ou bu. Il ressemblait au papa que je connaissais, avec ses lunettes à grosses montures et ses cheveux châtain mal coiffés.

— Salut, ma puce. (Il a levé les yeux vers moi.) Tu veux du pop-corn ? Il y a un film avec Clint Eastwood.

— Euh... non merci.

J'ai balayé du regard la pièce. Pas de bris de verre. Ni de bouteilles de bière. Visiblement, il n'avait pas touché à l'alcool de la journée. Je me suis demandé si c'était terminé. Si sa rechute s'arrêta là. Comment ça marchait, ce genre de truc ? Aucune idée. Mais je n'étais pas convaincue.

— Ça... va, Papa ?

— Absolument. Je me suis levé en retard ce matin alors j'ai juste appelé au boulot pour dire que j'étais malade. Je n'ai pas encore entamé mes journées de congé donc ce n'est pas grave. J'ai lancé un coup d'œil en direction de la cuisine. L'enveloppe kraft, sur la table, n'avait pas bougé.

Il a dû suivre mon regard ou deviner, car il a repris, après un haussement d'épaules :

— Oh, ces fichus papiers ! Ils m'ont mis dans un 'de ces états. Et puis j'ai réfléchi et j'ai conclu que c'était une erreur. L'avocate de ta mère a appris qu'elle s'était absentée un peu plus longtemps que d'habitude et elle a sorti les armes sans raison.

— Tu lui as parlé ?

— Non, a avoué mon père. Mais je suis certain que c'est le problème. Je ne vois pas d'autre explication. Ne t'inquiète pas, ma chérie. Et ta journée, ça a été ?

— Oui.

On mentait, tous les deux, mais moi, je savais que je ne disais pas la vérité. Tandis que lui... avait l'air sincèrement persuadé de son histoire. Comment faire pour le ramener à la réalité ? En lui rappelant que la signature de Maman figurait sur les documents ? Ça

risquait de le renvoyer à la case départ, dans son lit ou au goulot d'une bouteille d'alcool, et de gâcher cet instant de fragile paix.

En plus, je refusais d'être celle qui ficherait en l'air sa sobriété.

Il était en état de choc. C'est la conclusion à laquelle j'arrivai en montant l'escalier. Seulement, son déni ne pourrait durer indéfiniment. Il allait finir par se réveiller. Je croisais les doigts pour qu'il le fasse dans la dignité.

Étendue sur mon lit, j'ai ouvert mon bouquin de maths pour essayer de faire mes devoirs même si je n'y pigeais rien. Je ne pouvais m'empêcher d'examiner fébrilement le réveil, sur ma table de chevet. 15 h 28... 15 h 31... 15 h 37... Les minutes passaient trop lentement tandis que les symboles de mes problèmes de maths se fondaient devant mes yeux telles des runes incompréhensibles. Pour finir, j'ai refermé mon livre et admis ma défaite.

Qu'est-ce qui me prenait ? Je n'aurais pas dû penser autant à Wesley. Ni l'embrasser. Et encore moins coucher avec lui. Moins d'une semaine plus tôt, l'idée d'une simple conversation avec lui m'aurait répugné. Pourtant, plus mon monde s'écroulait, plus j'étais attirée par lui. Soyons claire, je continuais à le détester. Son arrogance me filait la gerbe mais j'étais accro à cette capacité qu'il avait à me libérer – même temporairement – de mes soucis. Il était devenu ma drogue.

Encore plus nul que ça, j'avais menti à Casey lorsqu'elle m'avait téléphoné à 17 h 30.

— Hé, ça va ? Je n'en reviens pas que Jake soit là. Tas... les boules ? Tu veux que je passe ?

— Non. (Je continuais à scruter l'heure avec nervosité.) Ça va.

— Ce n'est pas bon de garder ça pour toi, B.

— Tout va bien, je te dis, ai-je insisté.

— J'arrive.

— Non, me suis-je empressée de refuser. C'est pas la peine. Un ange est passé. Quand Casey a repris la parole, elle avait l'air blessée :

— D'accord... On n'est pas obligées de parler de Jake, tu sais. C'est juste histoire d'être ensemble.

— Je ne peux pas. J'ai... (Il était 17 h 33 : encore une heure à attendre avant de partir chez Wesley. Seulement je ne pouvais pas l'avouer à Casey. Jamais de la vie.) Je crois que je vais me coucher tôt.

— Quoi ?

— J'ai... regardé un film jusqu'tard hier. Je suis crevée.

Elle voyait bien que je mentais. C'était plutôt évident.

Pourtant, elle n'a posé aucune question.

— OK, a-t-elle simplement répondu. Alors demain ? Ou ce week-end, peut-être ? Il faut que tu en parles, B. Même si tu crois que tu n'en as pas besoin. Ce n'est pas parce que c'est le frère de Jessica...

Au moins, elle pensait que je mentais au sujet de Jake. C'était mieux que si elle avait

deviné la vérité.

Quand s'afficha enfin 18 h 45, j'ai descendu les marches deux par deux, mon manteau sur le dos et mes clés en main. Dans la cuisine, Papa se réchauffait des petites pizzas au micro-ondes.

Il m'a souri quand j'ai enfilé mes gants.

— À tout à l'heure, P'pa.

— Où tu vas, ma puce ?

Hum, bonne question. Je ne l'avais pas vue venir. En cas d'urgence, la vérité peut toujours servir. Un peu, en tout cas.

— Je vais chez Wesley Rush. On a des devoirs à faire en anglais. Je ne rentrerai pas tard, ai-je raconté en priant pour que mes joues ne virent pas au rouge pompier.

— D'accord. Amuse-toi bien avec Wesley, m'a souhaité mon père.

J'ai tourné les talons avant que mon teint ne me trahisse.

— Salut, P'pa !

Ensuite, j'ai sprinté jusqu'à ma voiture ou presque. Il m'a fallu redoubler de sang-froid pour ne pas démarrer et partir dans un crissement de pneus. Hors de question d'avoir ma première contravention sur le trajet pour me rendre chez Wesley Rush. Il y avait des limites, quand même !

Bien que j'en aie déjà dépassé un grand nombre.

Quelle mouche m'avait piquée ? Je m'étais toujours moquée des nanas qui couchaient avec Wesley alors que j'en faisais désormais partie. Sauf que pour moi, c'était différent. Ces filles pensaient avoir leurs chances avec lui. Elles le trouvaient sexy et super beau (bon, soit, ce n'était pas complètement faux). Elles se disaient qu'elles pourraient lui passer la corde au cou et qu'elles auraient tiré le bon numéro. Personnellement, je savais que ce n'était qu'un connard. Moi, ce que je voulais, c'était son corps. Sans engagement. Ni prise de tête. Juste les bons côtés.

Étais-je une salope pour autant ?

À l'arrêt devant la gigantesque demeure, j'ai décrété que mes actions étaient excusables. Les cancéreux fumaient de l'herbe pour raisons médicales. Ma situation s'en rapprochait beaucoup. Si je ne me servais pas de Wesley pour me changer les idées, j'allais devenir dingue. En résumé, c'était de l'autodéfense contre des pulsions de destruction, et des centaines de dollars que je ne dépensais pas chez un psy.

J'ai remonté l'allée et sonné. Une seconde et un clic de serrure plus tard, la porte s'est ouverte sur le sourire jusqu'aux oreilles de Wesley. Et si écoeurante que cette situation ait pu me paraître, elle était aussi terriblement excitante.

J'avais un méchant coup de peigne d'après l'amour. Face au long miroir, j'ai tenté de lisser mes boucles pendant que Wesley, derrière moi, se rhabillait.

— Ça me pose aucun problème qu'on m'utilise, a-t-il déclaré en renfilant son tee-shirt noir moulant. (Ses cheveux à lui aussi le trahissaient.) J'aimerais juste savoir pourquoi.

— Simple distraction.

— J'avais compris. (Dans un grincement de lit, il s'est laissé tomber sur le dos et a noué ses mains dans sa nuque.) Mais je suis censé te distraire de quoi, exactement ? Si je le savais, peut-être que je ferais du meilleur boulot.

— Tu fais déjà du bon boulot.

J'ai essayé une nouvelle fois de remettre de l'ordre dans ma chevelure mais cela n'a pas changé grand-chose. Avec un soupir, j'ai renoncé pour me tourner vers Wesley.

À ma grande surprise, il m'étudiait avec soin.

— Ça t'intéresse vraiment ?

— Absolument. (Il s'est redressé et m'a invitée près de lui d'une tape sur le matelas.) J'ai des talents cachés aussi incroyables que mes tablettes de chocolat. Mes oreilles, notamment, fonctionnent à merveille.

Après une grimace d'exaspération, j'ai pris place à ses côtés, ramenant mes jambes contre moi.

— Bon... (J'ai enroulé mes bras autour de mes genoux.) Ce n'est pas très important... je viens d'apprendre que mon ex est en ville pour une semaine. C'est débile mais j'ai paniqué. La dernière fois qu'on s'est vus... ça ne s'est pas très bien terminé. Raison pour laquelle je nous ai enfermés dans le placard, toi et moi, à l'école.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Fais pas l'innocent ! T'étais là.

— Je parlais de ton ex, a précisé Wesley. Je suis curieux. Quelle sorte de drame a pu jeter une fille aussi vache que toi entre mes bras musclés ? À moins que ce ne soit lui qui t'ait enrobé le cœur d'une couche de glace ?

En dépit de son ton moqueur, il arborait un sourire sincère, différent de celui, en coin, qu'il affichait quand il faisait son intéressant.

— On est sortis ensemble en secret quand j'étais au collège, ai-je commencé à contrecœur. Il a quatre ans de plus que moi, alors je savais que mes parents seraient contre. Il ne m'a jamais présentée à ses amis, invitée au resto ou même parlé en public. Pour moi, c'était une manière de me protéger. Évidemment, je me suis complètement plantée.

Les yeux que Wesley posaient sur moi provoquaient une sensation de picotement qui m'énervait. Il devait se dire que je faisais pitié. Moi, la pauvre Duffy. Je me suis crispée au niveau des épaules et me suis perdue dans la contemplation de mes chaussettes afin d'éviter de voir sa réaction. Hormis Casey, personne ne connaissait cette histoire.

— J'ai appris qu'il passait beaucoup de temps avec une nana au lycée, ai-je repris. Chaque fois que je lui posais la question, il répondait que c'était juste une amie. Du coup, je n'y ai plus pensé. Il m'avait dit qu'il m'aimait et j'avais toutes les raisons de le croire. Pas vrai ?

Wesley n'a pas répondu.

— Finalement, c'est elle qui a découvert le pot aux roses. La fille avec laquelle il sortait au lycée est venue me trouver à l'école et m'a ordonné d'arrêter de coucher avec son copain. J'ai cru que c'était une erreur, mais je lui ai demandé ...

— Et c'était la vérité, a deviné Wesley.

— Ouais. Elle s'appelait Tiffany et ils sortaient ensemble depuis le collège tandis que moi, j'étais la... maîtresse. Lentement, j'ai levé la tête pour jeter un regard à Wesley.

— Pauvre type, a-t-il commenté en grimaçant.

— Tu peux parler. T'es le plus grand tombeur du lycée.

— C'est vrai mais, perso, je ne promets rien. Il t'a dit « je t'aime ». Il s'est engagé. Moi, je ne ferais jamais ça. Une fille peut croire ce qu'elle veut mais je ne raconte rien d'autre que ce que je pense. Ton mec, là, il se range dans la catégorie des salauds.

— Bref, il est ici pour une semaine. Avec Tiffany... sa fiancée.

Wesley a sifflé tout bas.

— Space...

— Tu trouves ?

Un silence s'est installé entre nous, finalement rompu par Wesley :

— C'est qui ? Je le connais ?

— Je n'en sais rien. Ça se peut. Il s'appelle Jake Gaither.

— Jake Gaither ? (Le visage de Wesley s'est tordu dans une moue.) Jake Gaither, le type bizarre avec de l'acné et un nez crochu ? (Il a écarquillé les yeux d'horreur.) Comment il a fait pour se taper deux filles ? Qu'est-ce qu'il a pour lui ? Qu'est-ce que tu lui as trouvé ? C'est un bourrin.

Mes sourcils se sont arqués.

— Merci, ai-je lâché entre mes mâchoires. Tu ne t'es jamais dit que peut-être que la DUFF ne pouvait pas espérer mieux ?

L'expression de Wesley a changé. Il a détourné les yeux pour examiner notre reflet dans le miroir de la chambre. Après un silence pesant, il a fini par poursuivre :

— Tu sais, Bianca, tu n'es pas si moche que ça. Tu as du potentiel. Peut-être que si tu changeais de copines...

— Arrête, l'ai-je interrompu. On a déjà couché ensemble deux fois. Ce n'est pas la peine de jouer les flatteurs. En plus, j'adore mes amies et je ne les échangerais pour rien au monde. Même pas pour avoir l'air plus sexy.

— Sérieusement ?

— Ouais. Casey est ma meilleure amie depuis toujours et c'est la personne la plus loyale que je connaisse. Quant à Jessica, eh bien... elle ne se doute pas un instant de

l'histoire entre son frère et moi. On n'était pas potes à l'époque. D'ailleurs, quand Jake et moi on a cassé, je ne voulais surtout pas me rapprocher d'elle, mais Casey m'a convaincue que c'était une bonne idée. Et elle avait raison... Comme d'habitude. Jess est à côté de la plaque parfois mais elle est adorable. Et elle ne ferait pas de mal à une mouche. Jamais je ne pourrais sacrifier l'une ou l'autre pour avoir tel ou tel look. Sinon, je serais la reine des connes.

— Alors elles ont de la chance de t'avoir.

— Je viens de te le dire : inutile de me flatter.

— Je ne mens pas. (Wesley a froncé les sourcils.) Je n'ai qu'un pote. Un vrai. Il n'y a qu'Harrison qui ose se montrer avec moi et c'est uniquement parce qu'on ne court pas les mêmes lièvres, si tu vois ce que je veux dire. (Un sourire est passé sur ses lèvres quand il m'a regardée.) La plupart des filles sont prêtes à tout pour éviter d'être la DUFF.

— Je ne suis pas la plupart des filles.

Il m'a considérée avec sérieux.

— Ça t'embête, ce surnom ?

— Non.

Mensonge. Jamais je ne l'aurais admis. Surtout pas devant lui. Mon corps tout entier a réagi de plus belle à son attention. Avant qu'il rouvre la bouche, je me suis levée pour me diriger vers la porte.

— Hé, l'ai-je interpellé, une main sur la poignée. Faut que j'y aille, mais je me disais qu'on pourrait peut-être remettre ça. Pas de sentiments. Rien qu'un truc physique.

— Tu ne peux plus te passer de moi, hein ? (Il s'est étendu à nouveau sur le dos.) Ça me va, mais si je suis aussi génial, pourquoi tu n'en parles pas à tes copines ? Si tu les aimes autant, tu devrais leur faire partager l'extase d'être avec moi.

Je l'ai menacé du regard.

— Je commençais à croire qu'il y avait quelqu'un là-dessous et toi, tu gâches tout en sortant ce genre de conneries.

Le mur a tremblé lorsque j'ai claqué la porte.

— Pas la peine de me raccompagner, ai-je crié après avoir dévalé les marches.

— À bientôt, Duffy.

Quel beau salaud.

Mon père n'y a vu que du feu. Le canal de suspicion devait être bouché chez lui car il m'a à peine interrogée alors que je quittais la maison de plus en plus fréquemment pour aller chez Wesley, cette semaine-là. Tout père normalement constitué aurait eu la puce à l'oreille si sa fille avait utilisé l'excuse d'une dissertation d'anglais deux fois d'affilée, mais quatre fois en cinq jours... Il pensait franchement que ça me prenait autant de temps de rédiger un stupide commentaire de texte ? Ne s'inquiétait-il pas que je sois sortie faire... exactement ce que je faisais dans la chambre de Wesley ?

Visiblement non. Chaque fois que je m'en allais, il disait simplement :

— Amuse-toi bien, ma puce.

Le virus de l'ignorance avait aussi frappé Casey qui, bien qu'elle me couvrait du regard depuis l'arrivée de Jake, n'avait rien remarqué d'anormal entre Wesley et moi. Elle s'en tenait à ses blagues habituelles sur mon amour secret pour lui. Naturellement, je m'efforçais de ne rien laisser paraître, mais à plus d'une reprise, j'aurais juré qu'elle m'avait coincée.

Le vendredi soir, par exemple, quand on se préparait dans ma chambre pour sortir au Nest. En réalité, seule Casey se pomponnait tandis qu'assise sur mon lit je la regardais poser devant le miroir. Ce rituel avait été répété un bon milliard de fois mais en compagnie de Jessica ; celle-ci étant collée aux basques de son frère du matin jusqu'au soir, la pièce semblait étrangement vide. Voire glauque.

Jessica était tellement différente. Casey et moi avions certes des personnalités opposées, mais Jess, elle, vivait sur une autre planète. Toujours de super bonne humeur, elle voyait le verre à moitié plein. Jamais le contraire. Elle nous équilibrait, avec son sourire généreux et sa naïveté déroutante. Si, parfois, Casey et moi avions l'impression d'avoir grandi trop vite, de bien des façons, Jessica était encore une enfant, à l'innocence virginale. Elle continuait à s'émerveiller de tout. C'était notre rayon de soleil.

J'essayais de compter le nombre de jours qu'il restait avant le départ de Jake quand Casey s'est tournée vers moi avec un air satisfait.

— Tu sais, B., tu gères vachement mieux la situation avec Jake que je le pensais, a-t-elle constaté.

— Merci.

— J'étais persuadée qu'en apprenant qu'il était à Hamilton avec sa fiancée, tu péterais un câble. Je m'attendais à des torrents de larmes, des appels en pleine nuit et des cris. Alors que t'es... complètement normale. En tout cas, aussi normale que Bianca Piper peut l'être.

— Je retire mon « merci ».

— Sérieusement... (Elle a traversé la pièce pour venir s'asseoir près de moi.) Tu le prends bien ? Je t'ai à peine entendue te plaindre. Ce n'est tellement pas toi. Je m'inquiète.

— C'est bon, maintenant !

— OK.

— Si tu veux tout savoir, j'ai trouvé un moyen de ne pas y penser, ai-je expliqué après un soupir. Sauf que si tu passes ton temps à ramener le sujet sur le tapis, ça ne m'aide pas, Casey. (Je l'ai poussée gentiment du coude.) Je vais finir par croire que tu veux me voir chialer.

— Au moins, ça prouverait que tu ne gardes pas tout à l'intérieur.

— Casey... ai-je grogné.

— Je ne plaisante pas, B. Ce mec t'a vraiment foutue en l'air. Après, t'étais à ramasser à la petite cuillère. Et t'as pleuré comme une madeleine pendant une éternité.

Je sais que c'est pas facile car on ne peut rien dire à Jess, mais il faut que ça sorte quand même. Je n'ai aucune envie que tu repasses par cet enfer.

— Casey, je t'assure que ça va. J'ai trouvé un exutoire pour mon stress, OK ?

— Comment ça ?

Et merde.

— Pardon ?

Casey a levé les yeux au plafond.

— Ben, comment tu fais pour déstresser ? C'est quoi, ton truc ?

— Euh... rien... d'extraordinaire.

— Le sport ? a-t-elle essayé. Il n'y a pas de honte. Ma mère fait du cardio quand elle est furax. Soi-disant que ça lui permet de canaliser son énergie négative. Ne me demande pas ce que ça veut dire. Toi aussi, tu fais du sport ?

— Hmm, si on veut.

Merde de merde. J'avais les joues en feu. J'ai détourné le regard et examiné les poils sur mes avant-bras.

— Du cardio ?

— Hmmm-mmmm.

Miracle, elle ne s'est pas aperçue que j'étais rouge tomate.

— Cool. J'ai grossi : ce pantalon est une taille au-dessus de ce que j'achète normalement. Je devrais peut-être t'accompagner. Ce serait sympa de faire ça ensemble.

— Je ne crois pas, non.

Avant qu'elle ait le temps de protester ou de commenter la couleur de mes joues, j'ai bondi sur mes jambes en disant :

— Je vais me relaver les dents et, après, on y va, OK ?

Sur ce, j'ai quitté ma chambre en quatrième vitesse.

À mon retour, quelques minutes plus tard, j'ai été forcée de mentir encore.

— Tu veux dormir à la maison ce soir ? m'a proposé Casey alors qu'elle soulevait sa chevelure pour la rendre bouffante. Ma mère va à l'enterrement de jeune fille d'une de ses collègues alors il n'y aura que nous... et quelques films avec James McAvoy si ça te dit. Jess sera déçue de...

— Je ne peux pas, Casey.

— Pourquoi ? a-t-elle lâché d'une voix blessée.

La vérité, c'était que j'avais prévu de retrouver Wesley vers 23 heures ce soir-là. Il allait de soi que je ne pouvais pas l'avouer. Seulement, je ne pouvais pas complètement mentir non plus. Mes mensonges se voyaient comme le nez au milieu de la figure. J'ai donc répété ce à quoi je commençais à exceller : la vérité sélective.

— J'ai un truc.

— Après le Nest ?

— Ouais. Désolée.

Casey a pivoté pour être face à moi. Elle m'a dévisagée pendant un bon moment avant de lancer :

- Tu as beaucoup de trucs ces jours-ci. Tu n'as même plus de temps pour moi.
- Je sors avec toi ce soir, non ? ai-je souligné.
- Soit... Mais... Je ne sais pas. (Elle s'est retournée pour étudier son reflet une dernière fois.) Laisse tomber. Allons-y.

Je détestais ne pas être honnête envers Casey. Surtout quand elle se doutait qu'il se passait quelque chose. Néanmoins, je continuerais à faire mon possible pour que les choses avec Wesley restent secrètes.

Bien sûr, celui-ci se comportait pour sa part de façon totalement cool. En public, on se traitait avec l'indifférence sarcastique habituelle. Je l'insultais, le fusillais des yeux et le maudissais tout bas quand il agissait comme un porc. Personne n'aurait pu deviner que, derrière les portes closes, c'était une autre histoire entre nous. Et que je comptais les minutes jusqu'au moment où je le retrouverais chez lui.

Personne sauf Joe.

— Il te plaît, m'a taquinée le barman alors que Wesley, après s'être fait rembarrer par mes bons soins, retournait danser avec une bimbo. Et j'ai comme l'impression qu'il t'aime bien aussi. Il se passe un truc ici. Je le sens.

— Tu es malade, ai-je répliqué entre deux gorgées de Coca à la cerise.

— Je te l'ai dit un bon millier de fois et je vais me répéter encore : tu mens très mal, Bianca.

— Je ne toucherais pas ce connard. Même pas avec la pointe d'un poteau de trois mètres ! ai-je lancé avec un maximum de dégoût. Tu me prends pour une conne ou quoi, Joe ? Sa fierté l'étouffe et il saute tout ce qui bouge et tombe entre ses sales pattes. En général, il me donne envie de lui arracher les yeux avec mes ongles. Je ne vois pas comment un enfoiré pareil pourrait me plaire !

— Les filles adorent les mauvais garçons. C'est pour ça que je suis célibataire. Trop gentil pour ces dames !

— Ou trop poilu ! (J'ai fini ma boisson et poussé mon verre vers lui sur le comptoir.) T'as qu'à raser ta barbe de Moïse. Ça te portera peut-être chance. Les femmes n'aiment pas emballer de la moquette, tu sais.

— Bel effort pour changer de sujet, a soulevé Joe. C'est bien la preuve qu'il se trame quelque chose entre toi et monsieur Connard.

— La ferme ! C'est bon, Joe.

— Donc... j'ai raison ?

— Nan. Tu me tapes sur les nerfs, c'est tout.

En conclusion, il faudrait que je trouve un moyen d'éviter le Nest pendant quelques semaines. Voire, mieux encore, pour toujours.

— Le tout pour le tout, Duffy.

Wesley s'est appuyé sur sa queue de billard avec une tête de vainqueur.

— T'as pas encore gagné, je te signale, l'ai-je corrigé en faisant les gros yeux.

— C'est une question de secondes maintenant.

J'ai ignoré sa réflexion pour me concentrer sur l'une des deux billes rayées qui restaient sur la table. J'en arrivais à regretter que Wesley et moi, on ne s'en tienne pas à nos habitudes : filer droit dans sa chambre sans passer par la case départ. Seulement, ce soir-là, en montant les marches, Wesley avait proposé une partie de billard et ajouté qu'il était imbattable. Aussitôt, son commentaire avait réveillé mon esprit de compétition. J'étais impatiente de lui mettre la pâtée et de lui faire bouffer son sourire de branleur.

Malheureusement, sa prétention à ce jeu s'était avérée justifiée : j'avais beau me défendre au billard, Wesley était sur le point de me battre haut la main.

— Ne bouge pas, a-t-il susurré à mon oreille, derrière moi.

Il a posé ses mains sur mes hanches puis il s'est mis à tripoter le bas de mon tee-shirt.

— Concentration, Duffy. OK ?

S'il essayait au contraire de me déconcentrer... ben merde, ça marchait !

Je me suis dégagée et j'ai tenté de lui décocher un coup de queue dans le ventre. Évidemment, il a esquivé tandis que j'envoyais la bille de tir à l'opposé de ce que je souhaitais, en plein dans un des trous.

— Dommage, s'est moqué Wesley.

— La vache ! (J'ai fait volte-face pour le fixer.) C'est pas juste !

— Et si ! (Il a ressorti la bille blanche pour la placer délicatement à l'extrémité de la table.) En amour comme au billard, tout est juste.

— À la guerre, l'ai-je corrigé.

— C'est la même chose.

Il a reculé la queue, le regard droit devant lui, puis a frappé la bille qui est repartie dans une trajectoire rectiligne pour entrer directement dans le trou visé. Un vrai coup gagnant.

— Enfoiré, ai-je sifflé.

— Ne sois pas mauvaise perdante, a-t-il dit en allant poser sa queue contre le mur. T'espérais quoi ? Je suis imbattable partout, que veux-tu ? (Il a fait un sourire jusqu'aux oreilles.) Inutile de m'en vouloir pour autant. On est comme on est.

— T'es un tricheur et un crâneur ! (J'ai lancé ma queue sur le côté et elle est tombée par terre bruyamment.) Les mauvais gagnants sont dix fois pires que les mauvais perdants. Et si t'as gagné, c'est juste parce que tu me déconcentrais ! T'as pas été fichu de garder tes sales pattes de cochon dans tes poches le temps que je fasse un tir digne de ce nom ! Plutôt bas comme coup. Et puis...

Sans transition, Wesley m'a soulevée et déposée sur la table de billard. Ses mains sur mes épaules, il m'a allongée sur le dos alors que je levais les yeux sur son sourire de contentement. Il m'a rejointe sur la table, son visage à quelques centimètres au-dessus du mien.

— Sur la table de billard ? (Je l'ai considéré en fronçant les sourcils.) Carrément ?

— Je ne peux pas résister. Tu sais que t'es sexy quand t'es fâchée contre moi, Duffy ?

J'ai d'abord cru que j'avais mal entendu. Sexy et Duffy dans une seule et même phrase ? Ça sonnait comme une antithèse. Pour un peu, j'en aurais éclaté de rire.

Mais ma plus grande surprise, c'était que personne, même pas Jake Gaither, ne m'avait encore qualifiée de sexy. Wesley était le premier. La vérité : quand j'étais avec lui, je me sentais attirante, oui. Cette façon qu'il avait de me toucher. De m'embrasser. Je savais qu'il me désirait de tout son corps. Bon d'accord, on parlait de Wesley, le mec attiré par tout ce qui portait un soutif. N'empêche, je n'avais pas éprouvé ça depuis... Je ne l'avais jamais éprouvé en fait. Et j'adorais la puissance que j'en retirais.

Néanmoins, rien ne pouvait effacer le coup de poignard que je reçus en entendant la fin de sa phrase. Car si Wesley était le premier à me dire que j'étais sexy, c'était aussi le premier à me traiter de DUFF. Depuis des semaines, ce surnom me hantait. Comment pouvait-il me trouver à la fois sexy et dodue et fade ?

Me coupant dans ma réflexion, Wesley s'est mis à m'embrasser et, de ses doigts agiles, il a localisé les boutons et la fermeture éclair de mes vêtements. On a fusionné nos lèvres, nos mains, nos genoux. Alors, je n'ai plus pensé du tout à la réponse à ma question.

— Allez, les Panthères ! a crié Casey juste avant qu'elle et sa bande d'allumettes accomplissent une roue sur la ligne de touche.

À mes côtés, Jessica, surexcitée, agitait un pompon orange et bleu. Jake et Tiffany dînaient avec les parents de Tiffany ce soir-là et je l'avais donc pour moi toute seule pendant environ deux heures. Même si les deux heures en question étaient consacrées à un événement sportif débile, c'était mieux que rien.

En résumé, je détestais tout ce qui tournait autour de l'esprit d'équipe au lycée pour la bonne et simple raison que je ne l'avais pas. Et que je détestais le lycée d'Hamilton. Les affreuses couleurs criardes, la mascotte pas originale pour deux balles et quatre-vingt-dix pour cent des élèves me sortaient par les yeux. Je mourais d'impatience de partir à l'université.

— Tu n'aimes jamais rien, m'avait lancé Casey plus tôt dans la journée quand je lui avais expliqué que je n'avais aucune envie d'aller voir le match de basket.

— C'est pas vrai.

— Si, c'est vrai. Mais je t'aime quand même. Et Jess aussi. Raison pour laquelle je te demande, en tant que meilleure amie, de l'emmener au match ce soir.

Quand Jessica avait proposé une soirée filles, j'avais tout de suite pensé à l'inviter

chez moi pour regarder des films. Seulement, les obligations de Casey avaient perturbé les plans. Ce n'était pas la fin du monde : Jessica et moi, on aurait pu se voir en tête à tête. Mais Casey avait dû mettre son grain de sel et tout compliquer en insistant pour voir Jessica elle aussi. En plus, elle voulait qu'on soit dans le public pendant qu'elle supportait les joueurs.

— Allez, B. (Sa voix trahissait son énervement.) C'est juste un match.

Elle se fâchait beaucoup ces temps-ci. Surtout contre moi. Et je n'avais pas la tête à me disputer avec elle.

C'était donc l'explication de ma présence à ce match, assise sur des gradins pas confortables du tout, morte d'ennui et assommée par un mal de crâne carabiné à cause des hurlements des gens autour de moi. Le rêve, quoi !

Je venais de décider de passer chez Wesley aussitôt après lorsque Jessica m'a donné un coup de coude dans les côtes.

Sur l'instant, j'ai cru que c'était involontaire – elle se serait un peu trop emballée en remuant son pompon –, mais ensuite, elle m'a tirée par le poignet.

— Bianca.

— Hein ?

J'ai tourné la tête vers elle. Son regard était porté vers un groupe de personnes, assises quelques rangs plus bas.

L'une à côté de l'autre, trois nanas grandes et jolies, jambes croisées, s'appuyaient sur leurs paumes, le dos incliné vers l'arrière. Leurs queues-de-cheval rivalisaient de perfection et elles portaient toutes un pantalon taille basse. La quatrième de la bande, plus jeune, plus petite et plus pâle, avec un carré noir, remontait vers elles, chargée de bouteilles d'eau et de hot-dogs. J'ai suivi des yeux la fille qui souriait en distribuant les boissons alors que les autres la remerciaient à peine. Elle a pris place au bout de leur petite rangée et aucune des trois filles ne lui a adressé la parole. La quatrième avait beau essayer de s'immiscer dans leur conversation – sa bouche s'ouvrant pour se refermer aussitôt parce qu'on l'interrompait –, le trio continuait à l'ignorer. À un moment pourtant, l'une d'elles a fini par pivoter dans sa direction pour lui dire deux ou trois mots avant de se concentrer à nouveau sur ses copines. Aussitôt, la plus jeune s'est relevée et elle a descendu les gradins sans cesser de sourire pour se diriger vers la buvette et y faire leurs emplettes. Jessica avait le regard noir et... triste. Elle ne montrait pas facilement ce genre d'émotions.

Mais je comprenais.

Jessica avait été semblable à cette fille autrefois, à l'époque où Casey et moi l'avions rencontrée. Deux minettes plus âgées qui appartenaient à l'équipe de pom-pom girls de Casey et répondaient à tous les stéréotypes du genre (en deux mots, des pétasses blondes) s'étaient vantées d'avoir une abrutie qui leur servait de bonniche. À plusieurs reprises, Casey les avait surprises à parler à Jessica comme à un chien.

— Il faut qu'on fasse quelque chose, B., avait-elle insisté. Elles la traitent comme une

moins que rien.

Casey pensait qu'elle devait sauver le monde entier de la même manière qu'elle m'avait secourue à la récré, des années plus tôt. Sauf que, cette fois, elle voulait que je l'aide. En règle générale, j'acceptais ce que me demandait Casey. Seulement, je n'avais ni envie d'apprendre à connaître Jessica Gaither, et encore moins envie de la sauver.

Je n'étais pas sans cœur. Je ne voulais simplement rien avoir à faire avec la sœur de Jake Gaither. Pas après toutes les histoires que je venais de vivre l'année précédente.

J'avais réussi à résister fermement... jusqu'à ce fameux jour, à la cafétéria.

— Sérieux, Jessica, t'es conne ou quoi ?

Avec Casey, on avait pivoté sur nos sièges en direction de la majorette anorexique qui foudroyait des yeux Jessica, qui avait bien une tête de moins qu'elle.

— Je t'ai demandé un truc. Un ! (La nana a pointé d'un doigt nerveux l'assiette que tenait Jessica.) C'est pas compliqué ! Pas de vinaigrette sur ma salade, putain !

— La salade était déjà assaisonnée, Mia, a marmonné Jessica, deux ronds roses sur les joues. Ce n'est pas ma...

— Pauvre tache !

Là-dessus, la peste avait fait volte-face pour s'en aller, martelant le sol, sa queue-de-cheval se balançant en rythme.

Jessica, immobile, considérait l'assiette de salade avec une mine dépitée. Elle semblait alors si frêle. Et faible. À l'époque, je ne la trouvais pas aussi belle. Pas même mignonne. Elle me rappelait une petite souris, c'est tout.

— Dépêche, Jessica ! s'est écriée, énervée, une des pom-pom girls depuis la table. On ne va pas te garder ta place toute la journée !

Je sentais le regard de Casey peser sur moi et je savais ce qu'il signifiait. En observant Jessica, je ne pouvais pas prétexter mon indifférence. Si quelqu'un avait besoin d'une Casey-à-la-rescousse, c'était cette fille. En outre, elle ne ressemblait en rien à son frère, ce qui a facilité ma décision.

J'ai poussé un soupir et l'ai interpellée d'une voix forte :

— Hé, Jessica.

Elle a sursauté et l'expression de peur sur son visage, quand elle a répondu à mon appel, m'a pincé le cœur.

— Viens t'asseoir avec nous.

Ce n'était ni une question ni une proposition. Plus proche d'un ordre, en réalité. Je ne voulais pas qu'elle ait le choix même si elle aurait été folle de ne pas nous préférer à ces tyrans.

Sur-le-champ, elle s'était précipitée dans notre direction, laissant les majorettes furibondes, tandis que Casey me renvoyait un regard plein de reconnaissance joyeuse. Fin de l'histoire. Ou plutôt commencement de celle de notre amitié à trois.

La scène, à cet instant, avait cependant un air de déjà-vu. Alors que la brunette partait chercher à boire pour les trois autres, j'ai remarqué que son jean taille basse ne

la mettait pas en valeur, à cause de sa morphologie, et qu'avec ses épaules, bizarrement rentrées, elle paraissait déséquilibrée. Tous ces petits détails la distinguaient de ses pseudo-amies. Et ravivaient le souvenir de Jessica, deux années plus tôt. Sauf que maintenant, j'avais un nouveau nom pour cette fille.

DUFF.

Aucun doute là-dessus. C'était clairement la DUFF, comparée à ces pouffiasses qui la commandaient. Elle n'était ni moche ni grosse – plutôt l'inverse –, mais parmi elles quatre, c'était elle qu'on aurait remarquée en dernier. Je n'ai pas pu m'empêcher de me demander si c'était à cela qu'elle servait, en plus d'être leur bonne à tout faire : sa présence rendait-elle les trois autres plus belles ?

J'ai reporté mon attention sur Jessica. Elle ne paraissait pas seulement fragile et fade à cette époque. Elle inspirait pitié aussi. La DUFF. Entre-temps elle était devenue sublime, voluptueuse, adorable et... sexy. N'importe quel mec, hormis Harrison, hélas, aurait été attiré par elle. Tout bien considéré pourtant, elle n'avait pas changé tant que ça. Pas en surface, quoi qu'il en soit. Plus jeune, elle était déjà blonde et pulpeuse. Alors qu'y avait-il de différent ?

Comment une des plus belles filles que je connaisse avait-elle pu être un jour la DUFF ? Ça n'avait pas de sens. De même que lorsque Wesley m'avait appelée Duffy et qualifiée de sexy.

Se pouvait-il qu'il ne faille pas obligatoirement être un boudin ou un laideron pour être la DUFF ? Le soir, au Nest, Wesley avait expliqué que c'était une comparaison avec d'autres filles. Cela signifiait-il qu'on pouvait être jolie et DUFF ?

— On va l'aider ?

La question m'a étonnée et plongée dans le doute, un instant. Ensuite, je me suis rendu compte que Jessica suivait du regard la fille le long du terrain.

Alors, il m'est venu une affreuse pensée. Une pensée digne d'une vraie salope : cette gamine allait devenir partie intégrante de notre groupe pour que... je cesse, moi, d'être la DUFF.

Les paroles de Wesley résonnaient dans mon esprit. La plupart des filles sont prêtes à tout pour éviter d'être la DUFF. Je ne me considérais pas comme elles. Et si je me trompais ? Étais-je pareille à ces pom-pom girls, parties du lycée depuis longtemps, qui avaient maltraité Jessica, ou à ces blondasses aux cheveux longs et parfaits, sur les gradins ?

Avant que je réponde à ces questions et qu'on vienne en aide à cette Cendrillon – pour les bonnes ou les mauvaises raisons –, le gong a sonné la fin du match. Autour de nous, les spectateurs, debout, ont sifflé et poussé des acclamations, me bouchant la vue sur la petite brune. Elle avait disparu. Et avec elle, l'occasion pour moi de la sauver ou de l'utiliser.

C'était terminé.

Les Panthères avaient gagné.

Et moi, j'étais toujours la DUFF.

La Saint-Valentin aurait tout aussi bien pu être rebaptisée « Journée Anti-DUFF ». Il n'y a pas pire pour blesser l'amour-propre d'une fille. Bref, je détestais cette fête avant même de me rendre compte que j'étais une DUFF. D'ailleurs, je ne voyais vraiment pas pourquoi ça devait être une fête. À mes yeux, il s'agissait, côté filles, d'une simple excuse pour chialer comme une madeleine sur sa situation de célibataire ou, côté mecs, pour tirer facilement un coup. Je jugeais cette journée matérialiste, surfaite et, à cause de tout ce chocolat, bien trop calorique.

— C'est mon jour préféré de l'année ! s'est écriée un matin Jessica alors qu'elle dansait dans le couloir jusqu'en cours d'espagnol.

C'était la première fois que je lui retrouvais son peps habituel depuis le départ de Jake, deux jours plus tôt.

— Tout ce rouge et ce rose ! Les fleurs, les bonbons ! C'est sympa, tu ne trouves pas, Bianca ?

— Si, si.

Le match de basket-ball remontait à presque une semaine et ni elle ni moi n'avions depuis parlé de la fille que nous avions vue ce soir-là. Jessica avait-elle déjà oublié ? Veinarde.

Moi, je n'y arrivais pas. Cette minette et le truc qu'on avait en commun – notre statut de DUFF – me trottaient sans cesse dans la tête.

— J'aurais bien aimé qu'Harrison me demande d'être sa Valentine, a-t-elle poursuivi. Ça aurait été parfait. Seulement, on ne peut pas toujours avoir ce qu'on veut, pas vrai ?

— Nan.

— C'est la première année qu'on est célibataires toutes les trois, a constaté Jessica. L'année dernière, je sortais avec Terrence et, celle d'avant, Casey était avec Zack. On n'a qu'à être les Valentine les unes des autres ! L'an prochain, on sera à la fac. C'est l'occasion de passer du temps ensemble. T'en penses quoi ? On pourrait aller fêter ça chez moi.

— Cool.

Jessica a passé un bras autour de mes épaules.

— Bonne Saint-Valentin, Bianca !

— À toi aussi, Jessica.

J'ai souri malgré moi. Le sourire de Jess était tellement contagieux que c'était impossible d'être négative quand elle était aussi pêchue.

Dans la salle d'espagnol, la prof nous attendait.

— Bianca, a-t-elle commencé alors que j'entrais, je viens de recevoir un e-mail d'une des secrétaires à l'administration. Elle a besoin d'aide pour distribuer les bouquets que certaines personnes ont reçus. Puisque vous êtes à jour dans votre travail, ça ne vous ennuerait pas de rendre ce service ?

— Euh... d'accord.

— La chance ! (Jessica a relâché son étreinte sur mes épaules.) Tu vas livrer des fleurs. Un peu comme Cupidon.

La chance. Mais ouais.

— À tout', l'ai-je saluée en quittant la salle.

Je me suis faufilée parmi la foule des élèves qui avançaient en sens inverse dans le couloir. Dans tous les coins, des couples se tenaient la main ou s'échangeaient des cadeaux, d'autres se regardaient avec des yeux de merlans frits, quand ils n'étaient pas en train de s'emballer. Une gigantesque manif d'affection dans tout le lycée.

— Dégueulasse, ai-je maugréé.

À mi-parcours, on m'empoigna le coude.

— Salut, Duffy.

En me retournant, j'ai découvert un Wesley tout sourire.

— Qu'est-ce que tu m'veux ?

— Je voulais simplement t'avertir que, si tu comptais passer ce soir, je ne serais pas libre. Vu que c'est la journée de l'amour, j'ai un planning super chargé.

À l'entendre, on aurait dit un... professionnel.

— Enfin, si je te manque trop, je devrais pouvoir me libérer après 23 heures.

— Je pense pouvoir survivre à une soirée sans toi, Wesley. D'ailleurs, je peux vivre sans toi pour le restant de mes jours.

— Évidemment. (Il m'a lâché le bras et m'a lancé un clin d'œil.) À ce soir, Duffy.

Aussitôt, il a disparu, englouti par la vague des élèves qui se pressaient pour ne pas être en retard.

— Connard, ai-je grommelé. Ce que je le déteste, ce type ! Quelques instants plus tard, à l'administration, la secrétaire, visiblement sur les nerfs, m'accueillait avec un sourire soulagé.

— C'est Mme Romali qui vous envoie ? Par ici. La table est là. (Elle a ouvert la voie en se déplaçant vers le fond de la pièce où elle m'a indiqué une table pliante à la surface vert vomé.) Voilà ! Bon courage.

— Il va m'en falloir.

Chaque centimètre carré de la table était couvert de bouquets, de vases, de boîtes en forme de cœur et de cartes de vœux. Au moins une cinquantaine de compositions dans les rouges et les roses attendaient d'être joyeusement livrées. Et qui aurait le plaisir de s'en charger ? Moi.

Je réfléchissais à la façon dont j'allais procéder quand j'ai entendu des pas dans mon dos. Persuadée qu'il s'agissait de la secrétaire, j'ai demandé, sans me retourner :

— Vous auriez une liste d'élèves pour que je sache dans quelle classe les trouver ?

— Bien sûr.

Ce n'était pas la voix de la secrétaire.

Je la connaissais bien même si elle ne s'était jamais adressée directement à moi

auparavant. Pas une fois.

— Salut, a dit Toby en souriant.

— Oh ! Je t'avais pris pour quelqu'un d'autre.

— Je ne voulais pas te faire peur. Alors tu t'es fait embarquer dans ce truc, toi aussi ?

— Ben ouais.

Quel soulagement que mes cordes vocales ne soient pas paralysées.

Comme d'habitude, Toby portait une veste un peu trop habillée pour le lycée tandis que ses longs cheveux blonds tombaient autour de son visage. Adorable, original, plus intelligent que la normale : il combinait tout ce que je recherchais chez un garçon. Si j'avais bêtement cru au destin, j'aurais pensé que distribuer ces fleurs avec lui un jour de Saint-Valentin ne devait rien au hasard.

— Voici les listes d'élèves de chaque classe. (Il m'a tendu un classeur vert.) On s'y met ? Ça va prendre du temps.

Derrière ses lunettes ovales, il a scruté la masse de cadeaux.

— Je n'ai jamais vu autant de couleur rose d'un coup.

— Moi si. Dans la chambre de ma meilleure amie, ai-je raconté.

Toby a ricané et pris un bouquet rose et blanc en main, dont il a examiné l'étiquette en vitesse.

— Le mieux, c'est qu'on répartisse d'abord chaque chose en fonction de la classe où elle doit aller, a-t-il proposé. Ça facilitera la distribution.

— OK.

J'avais beau être consciente du degré de débilité profonde de mes réponses, je n'y pouvais rien. Cela faisait près de trois ans que j'avais flashé sur Toby alors, en sa présence, je perdais tous mes moyens et j'avais l'air d'une nouille.

Heureusement, il n'a pas semblé s'en apercevoir. Pendant qu'on triait les cadeaux, il s'est même lancé dans une conversation légère avec moi. Peu à peu, je me suis détendue suffisamment pour bavarder avec Toby Tucker. Un vrai miracle de Saint-Valentin ! Bon, le mot était un peu fort. Le miracle, ça aurait été qu'il me prenne dans ses bras pour me planter un bisou sur la bouche, juste là. Disons plutôt que ce serait un bonus de Saint-Valentin.

— Waouh ! Vikki McPhee en a reçu, des trucs ! a-t-il commenté en posant une boîte de bonbons sur une pile de plus en plus haute. Elle sort avec six mecs différents ?

— À ce que je sais, il y en a trois, mais je ne fais pas partie de ses confidentes.

Toby a désapprouvé d'un mouvement de tête.

— Hallucinant ! (Il a pris une carte pour lire le nom du destinataire.) Et toi ? Tu as des plans pour la Saint-Valentin ?

— Pas du tout.

Il a ajouté la carte à un des petits tas.

— Même pas une sortie avec ton copain ?

— Pour ça, il faudrait que j'en aie un. Et même dans ce cas, je n'organiserais rien de spécial, me suis-je empressée d'ajouter pour qu'il n'ait pas pitié. La Saint-Valentin, c'est nul.

— Tu es sérieuse ?

— Absolument. Cette fête, c'est juste une excuse pour peloter les filles. Le saint des seins, c'est à lui qu'on devrait la dédier, cette journée.

Toby et moi avons ri ensemble et, pendant une minute, tout a paru normal.

— Et toi ? Tu as planifié quelque chose avec ta copine ?

— Ben... ouais. (Il a poussé un soupir.) Mais on a cassé samedi alors c'est tombé à l'eau.

— Je suis désolée.

Mensonge. Au fond de moi, j'étais trop heureuse. Quelle ordure j'étais !

— Moi aussi... (Un ange est passé et, juste comme l'atmosphère allait devenir pesante, Toby a repris la parole :) Je crois qu'on a fini notre tri. Tu es prête à livrer maintenant ?

— Il faut bien. (J'ai pointé du doigt un gros vase plein de fleurs assorties.) Regarde ça. Je parierais que la fille se les est envoyées à elle-même pour épater ses copines. Pathétique !

— Tu veux dire que jamais tu n'en arriverais là, toi ?

Il m'a considérée, un sourire plein de suffisance naissant en travers de sa bouille de gamin.

— Jamais, ai-je répondu le plus sérieusement du monde. Je me fiche de l'opinion des autres. Et de ne pas recevoir de cadeau le 14 février. Je n'ai rien à prouver.

— Selon moi, la Saint-Valentin, c'est l'occasion pour une fille de sentir qu'on l'aime, elle. (Il a cueilli une fleur d'un bouquet dans un vase.) Je pense que toute fille mérite de sentir ça de temps à autre. Même toi, Bianca.

Le bras tendu, il a glissé la tige de la fleur derrière mon oreille.

J'ai tenté de me convaincre que c'était totalement lourd et plouc. Que si n'importe quel autre mec – Wesley par exemple – m'avait sorti une réplique pareille, je lui aurais filé une gifle ou ri au nez. Néanmoins, j'ai senti mes joues rougir alors qu'il en frôlait une de la main. Ce n'était pas n'importe quel type, après tout. C'était Toby Tucker. Mon idéal masculin.

La Saint-Valentin pouvait peut-être inclure les DUFF, en fin de compte.

— Allez, a-t-il lancé. Prends cette pile. On va faire la distribution.

— Euh... d'accord.

On aurait pu boucler tout ça avant la sonnerie de la fin du cours si la secrétaire n'avait pas continué à apporter cadeau après cadeau sur la table couleur vomit. Avec Toby, on en a conclu que ça nous mènerait au moins jusqu'à l'heure du déjeuner.

Naturellement, ça ne me dérangeait pas le moins du monde de passer la matinée avec lui.

— Je ne veux pas nous porter la poisse, a-t-il déclaré, cinq minutes après la sonnerie de midi, mais j'ai l'impression qu'on a terminé.

On a observé la table vide avant d'échanger des sourires, même si le mien manquait d'enthousiasme.

— Tas raison. C'est la fin, ai-je confirmé.

Toby a pris appui contre la table.

— Tu sais, je suis content qu'ils t'aient convaincue de donner un coup de main. Sans toi, je me serais ennuyé à mourir. C'était sympa de discuter.

— Ça m'a plu à moi aussi, ai-je acquiescé en cachant un peu ma jubilation.

— Hé, tu ne devrais pas t'asseoir au dernier rang en cours d'histoire politique. Pourquoi tu ne te mets pas juste derrière Jeanine et moi ? Ce n'est pas cool pour toi d'être toute seule au fond. Ta place est avec nous : les intellos de devant !

— Pourquoi pas.

Je ne pouvais rien refuser à Toby Tucker.

— Bianca Piper ? m'a interpellée une des secrétaires en s'approchant de nous.

Elle n'avait ni fleurs ni boîtes de chocolats dans les mains.

— Il y a quelqu'un ici pour vous.

— Oh? OK.

Bizarre. J'avais ma voiture. Personne ne venait jamais me chercher au lycée.

— À plus, Bianca, a dit Toby alors que j'emboîtais le pas à la secrétaire. Bonne Saint-Valentin.

Je lui ai adressé un signe de la main tout en essayant de me souvenir si j'avais un rendez-vous de dentiste ce jour-là. Qui pouvait venir à l'école pour moi ? Avant que mon esprit s'invente une tragédie familiale, la réponse m'a heurtée de plein fouet et je me suis arrêtée net.

Nom. De. Zeus.

Elle se tenait debout à l'accueil avec l'allure d'une actrice de ciné tout droit débarquée d'Hollywood. Le soleil avait éclairci sa chevelure blonde qui tombait sur ses épaules en ondulant à la perfection. Elle portait une robe bleu turquoise qui lui arrivait aux genoux (sans collants, évidemment) et de très hauts talons aiguilles. Des verres teintés masquaient ses pupilles. Vertes, ça je le savais. Elle a soulevé ses lunettes pour me regarder dans les yeux.

Bonjour, Bianca, a dit la beauté fatale.

— Salut, M'man.

À la manière dont elle s'est avancée vers moi, j'ai vu qu'elle était nerveuse. On aurait dit qu'elle tremblait et elle ouvrait de grands yeux – effrayés, ai-je imaginé. Il y avait de bonnes raisons pour ça. Contrairement à mon père, je savais qu'elle avait envoyé ces papiers de divorce intentionnellement. Je lui en voulais à mort de ne pas nous avoir prévenus ni l'un ni l'autre. Je l'ai donc menacée du regard et je me suis écartée à son approche. Ma réaction a dû confirmer ses soupçons car elle a baissé la tête pour se concentrer sur la pointe de ses chaussures.

— Tu m'as manqué, Bianca.

— Ben voyons.

— Vous avez signé pour la sortie, madame Piper ? l'a interrogée la secrétaire qui reprenait sa place derrière le comptoir.

— Oui, a-t-elle répondu d'une voix ayant retrouvé son naturel doux et tendre. On peut y aller, madame la gardienne ?

— Vous êtes libres, oui, a répondu la femme en pouffant. (Elle a fait bouffer ses cheveux.) Je voulais vous dire... j'ai acheté votre livre. Il m'a sauvé la vie ! Je le relis tous les mois.

Maman a souri.

— Oh merci ! Je suis ravie de rencontrer une de mes dix lectrices.

J'ai levé les yeux au ciel.

Tout le monde adorait ma mère. Elle était drôle, brillante et super belle. Elle ressemblait à Uma Thurman. Difficile de faire plus éloigné d'une DUFF ! Tous ses défauts étaient dissimulés derrière ces jolis traits et son sourire pouvait facilement la faire passer pour parfaite auprès de ses interlocuteurs. La secrétaire, gloussant et saluant ma mère de la main alors qu'elle marchait près de moi pour sortir du bâtiment, en était un exemple.

— On va où, comme ça ? ai-je lancé, amère.

— Euh... je n'en sais rien, a-t-elle avoué.

Ses talons claquaient sur la chaussée jusqu'à ce qu'on arrive devant sa voiture, une Mustang rouge qui donnait l'impression qu'elle y avait passé les derniers jours et nuits. C'était clair qu'elle avait conduit d'une traite depuis le comté d'Orange.

— Quelque part où il y a du chauffage ? a-t-elle proposé sur un ton guilleret. Je me gèle les fesses, moi.

— Si tu t'habillais comme il faut... (J'ai ouvert la portière côté passager et poussé les trucs qui encombraient le siège, avant de m'y glisser.) Désolée, on n'est pas en Californie : il fait froid ici en hiver.

— La Californie n'est pas aussi formidable qu'on le prétend, a-t-elle précisé avec un rire nerveux. Dans les films, ils en rajoutent.

— Ah bon ? Pourtant, t'as l'air de t'y plaire plus qu'à Hamilton. Enfin, tout plutôt que

d'être ici, pas vrai ?

Personne ne riait plus et le silence est brusquement tombé sur la voiture. Ma mère a mis le contact pour sortir du parking, alors, elle a murmuré :

— Bianca, il faut qu'on se parle. Je n'ai pas l'impression que tu mesures ce par quoi je passe en ce moment.

— Ça a l'air vraiment dur, Maman, ai-je rétorqué. Sympa, ton bronzage, par contre. J'imagine quel enfer c'est dans le comté d'Orange. Comment t'as survécu, sérieusement ?

— Bianca Lynn Piper, je te défends de me parler sur ce ton ! a-t-elle crié. Peu importe ce que tu penses de moi, je suis toujours ta mère et tu me dois le respect !

— Le respect ? ai-je grogné. Comme le respect que tu as eu pour Papa en lui envoyant ces foutus formulaires de divorce sans l'avertir ? Ni moi !

Un nouvel ange est passé.

Je savais que cette réaction ne nous mènerait nulle part. Et que je devrais l'écouter, me mettre à sa place et lui faire part de mes sentiments raisonnablement. J'avais regardé assez d'émissions du Dr. Phil pour comprendre qu'il fallait trouver un compromis, seulement je n'en avais aucune envie.

Si égoïste et immature que je puisse être, le souvenir de la tête de mon père, des bouteilles de bière que j'avais ramassées et des papiers de divorce ne cessait de se matérialiser dans mon esprit. Comment faire pour prêter à ma mère une oreille quand elle était aussi égoïste et immature que moi ? La seule différence entre nous deux, c'était qu'elle cachait mieux son jeu.

Elle a expiré tout l'air de ses poumons et s'est garée sur le bas-côté. Sans un mot, elle a coupé le moteur tandis que je regardais par la vitre en direction d'un champ vide qui serait plein d'épis de maïs, une fois l'été venu. Le ciel de février résumait parfaitement la situation : froide, morne, gâchée. Comme mon effort pour lui parler. Ce n'était pas moi qui entamerais la conversation, de toute façon. Elle n'avait qu'à jouer le rôle de l'adulte, pour changer.

Les secondes s'écoulaient aussi longuement que des minutes. Dans l'habitacle, on n'entendait que le souffle de nos respirations. Maman poussait de petits halètements hésitants ici et là, comme si elle s'apprêtait à prendre la parole puis changeait d'avis avant que le premier mot ait passé la barrière de ses lèvres. J'attendais sans ciller.

— Bianca, a-t-elle fini par dire au bout de cinq bonnes minutes. Je suis désolée... tellement désolée.

Je n'ai rien trouvé à répondre.

— Je ne voulais pas que ça se termine comme ça.

À la façon dont sa voix s'est brisée, j'ai cru qu'elle allait pleurer. Je n'ai pas bougé pour autant.

— Cela fait longtemps que je ne suis plus heureuse. Après le décès de ta grand-mère, ton père a suggéré que je voyage un peu. J'ai pensé que c'était une bonne idée, que je pourrais m'évader quelque temps, donner des conférences dans différentes villes et

revenir ensuite à la maison où tout rentrerait dans l'ordre. Comme au début de notre mariage. Mais...

Ses doigts effilés ont tremblé alors qu'ils se fermaient autour de ma main. À contrecœur, je me suis tournée vers elle. Ses joues étaient dépourvues de larmes mais elle avait les yeux humides.

— Mais je me suis trompée, a-t-elle poursuivi. Je croyais que je pourrais échapper à mes problèmes. C'était une grossière erreur de ma part, Bianca. Où qu'on aille et quoi qu'on fasse pour s'occuper l'esprit, la réalité finit toujours par nous rattraper un jour ou l'autre. J'avais beau être de retour chez nous, après quelques jours, le sentiment revenait. Alors je repartais pour un séjour un peu plus long. Je programmais de nouvelles conférences, un peu plus loin de la maison... jusqu'à ce qu'il n'y ait nulle part où aller. À l'autre bout du pays, j'ai enfin regardé la vérité en face.

— Quelle vérité ?

— Je ne souhaite plus être avec ton père. (Elle a considéré un instant nos mains, toujours entrelacées.) J'aime beaucoup Papa mais je ne suis plus amoureuse de lui. Contrairement à lui. C'est cliché pourtant c'est vrai. Je ne peux plus mentir et prétendre que tout va bien. Je suis désolée.

— Donc tu demandes le divorce ?

— Oui.

Dans un soupir, mon regard s'est reperdu dehors. Toujours aussi gris. Et froid.

— Il faut que tu t'expliques avec Papa. Il croit que c'est une erreur. Il n' imagine pas... que tu puisses nous faire ça.

— Tu me détestes ?

— Non.

Sans me surprendre, la réponse est sortie automatiquement. J'aurais voulu la détester. Pas tant à cause du divorce car, après toutes ses absences au cours des dernières années, l'idée d'une famille monoparentale ne m'était ni étrangère ni bouleversante et, franchement, je m'étais attendue à ce qu'ils se séparent plus tôt. Si je voulais la haïr, c'était pour Papa. Pour la peine qu'elle lui infligeait. Pour cette nuit d'enfer où il avait rechuté.

Là, pourtant, j'ai compris. Ce n'était pas la faute de ma mère. Cela ne servirait à rien de lui en vouloir à mort. Elle était responsable de ses décisions et Papa devait l'être aussi. En restant mariés et en vivant ainsi depuis plusieurs années, mes deux parents avaient entretenu leur déni.

Si ma mère regardait enfin la vérité en face, il allait falloir que mon père en fasse autant.

— Je ne te déteste pas, Maman.

Le ciel était noir depuis plusieurs heures quand ma mère m'a déposée sur le parking du lycée où j'avais laissé ma voiture. On avait passé l'après-midi à conduire dans

Hamilton en parlant de tout ce qu'elle avait raté. C'était notre rituel à nous, chaque fois qu'elle revenait d'une tournée de conférences. Sauf que là, elle ne rentrerait pas à la maison.

— Je ferais mieux d'aller voir ton père maintenant, a déclaré Maman. Et si tu passais la nuit chez Casey, ma chérie ? Je ne sais pas comment il va réagir... Ce n'est pas vrai : je vois d'ici sa réaction et elle ne sera pas bonne.

J'ai hoché la tête en espérant qu'elle se trompait, même si « pas bonne » ne signifiait pas la même chose pour elle que pour moi. Je n'avais pas mentionné à ma mère la rechute de mon père, principalement parce qu'il ne s'était pas ensuivi de drame majeur. Ce qu'elle redoutait, c'étaient les cris et les larmes qui risquaient de survenir lors d'une confrontation pareille. Je ne voulais pas en rajouter une couche en lui racontant la cuite de Papa.

— Je me sens tellement affreuse, a-t-elle murmuré. J'annonce à mon mari que je veux divorcer un jour de Saint-Valentin ! Je devrais peut-être attendre demain...

— Non, l'ai-je coupée. Tu dois lui parler, Maman. Si tu attends encore, tu ne passeras jamais à l'acte. (J'ai détaché ma ceinture.) Je vais téléphoner à Casey pour voir si je peux dormir chez elle. Toi, vas-y. Il est déjà tard.

— Entendu. (Elle a pris une grande inspiration et expiré lentement.) Je file là-bas.

J'ai ouvert la portière de la Mustang et bondi sur mes jambes.

— T'en fais pas pour moi.

Maman a secoué la tête en jouant avec son porte-clés de voiture.

— Ce n'est pas à toi d'être l'adulte. Je suis ta maman. Je dois te consoler... te promettre que tout va s'arranger. Tu parles d'un modèle de famille...

— Cela ne veut plus rien dire de nos jours. (Je lui ai adressé un sourire rassurant.) Je t'appelle demain. Bonne chance, M'man.

— Merci, a-t-elle répondu dans un soupir. Je t'aime, Bianca.

— Moi aussi.

— Au revoir, trésor.

J'ai fermé la portière et je me suis éloignée. Sans cesser de sourire, j'ai agité la main et suivi des yeux la petite voiture rouge qui quittait le parking pour monter sur l'autoroute avec l'air d'hésiter un peu.

Dès que ses feux arrière ont été hors de vue, j'ai laissé le sourire quitter mes lèvres. Oui, je savais que tout s'arrangerait.

Et que Maman s'en sortirait. Et aussi que c'était la meilleure solution pour mes parents. Pourtant, Papa ne verrait pas les choses de cette façon. Pas au début, en tout cas. J'avais souri pour rassurer ma mère. Face à mon père, j'aurais plutôt baissé la tête de honte.

J'ai sorti les clés de ma poche de pantalon puis j'ai déverrouillé la voiture. Après avoir jeté mes affaires sur le siège passager, j'ai sauté à l'intérieur et claqué la portière – un mur entre mon corps frissonnant et le froid glacial de cette soirée d'hiver. Je suis restée

assise quelques minutes, essayant de ne pas penser ou m'inquiéter pour mes parents.

Mission impossible, évidemment.

J'ai plongé une main dans mon sac et fureté parmi les emballages de chewing-gum et les stylos. Enfin, j'ai trouvé mon portable et l'ai sorti pour appeler Casey. Le pouce sur une touche, j'ai marqué une pause.

J'ai changé d'avis et n'ai pas composé le numéro de ma meilleure amie.

J'ai attendu trois sonneries avant qu'on décroche.

— Hé, c'est Bianca. Euh, t'es toujours pas libre ?

— Tu te fous de moi ?

Bouche bée, j'ai fixé l'écran géant, les joues en feu. Encore ? C'était la dixième fois d'affilée que Wesley me battait depuis mon arrivée, une heure plus tôt. Lorsque j'avais gravi les marches du perron, je m'étais attendue à tomber sur une blondasse aux jambes remontant jusqu'au cou sortant en cachette de sa chambre. Pourtant, c'était une tout autre scène que j'avais découverte. Wesley jouait à Soulcalibur IV. Et parce que je suis visiblement accro aux racles, je l'avais mis au défi.

Putain, j'allais bien finir par le battre à un truc, un jour !

La vérité, c'est que tabasser un personnage animé m'a soulagée. Sans m'en apercevoir, je n'étais déjà plus inquiète au sujet des parents. Tout irait bien. Il fallait juste que je sois patiente. Entre-temps, je devais trouver un moyen de mettre la pâtée à Wesley.

— Je t'ai dit que j'étais imbattable partout. (Il a posé la manette de la PS3 entre nous, par terre.) Y compris aux jeux vidéo.

J'ai suivi du regard le personnage que contrôlait Wesley alors qu'il traversait l'écran en accomplissant une espèce de danse victorieuse.

— C'est pas juste ! me suis-je plainte. Ton épée était plus longue que la mienne.

— Personne n'en a de plus longue que moi.

Je lui ai lancé ma manette de jeu à la tête. Une fois de plus, il a esquivé.

— Sale pervers !

— Allez, Duffy, a-t-il rigolé. C'est toi qui m'as tendu une perche.

Je l'ai dévisagé, sourcils froncés, pendant un moment, mais déjà je sentais la colère retomber. Pour finir, j'ai simplement secoué la tête et souri.

— OK, t'as raison. Je t'ai tendu une perche, mais tu sais ce qu'on dit à propos de ceux qui en parlent le plus ?

Wesley a plissé le front.

— On sait toi et moi que ce n'est pas vrai. Je te l'ai démontré à de nombreuses occasions. (Son petit rictus malin aux lèvres, il s'est penché vers moi et a effleuré de sa bouche mon lobe d'oreille.) Je peux te le prouver une fois de plus si tu veux... et ne dis pas que tu n'en as pas envie.

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire, ai-je réussi à articuler.

Il descendait à présent dans mon cou où chacun de ses baisers m'envoyait des décharges électriques partout.

— Ooooh, a-t-il grogné pour rire. Mais moi, si.

J'ai pouffé alors qu'il me poussait au sol, une main posée au-dessus de ma hanche gauche, à l'endroit exact où j'étais chatouilleuse. Il avait trouvé ma faille une quinzaine de jours plus tôt et je m'en voulais de le laisser s'en servir contre moi. À présent, il pouvait me forcer à me tortiller et m'esclaffer à sa guise. Et ça lui plaisait méchamment, cette enflure.

Ses doigts ont exploré mon point sensible près de ma taille tandis que sa bouche remontait de ma clavicule à mon oreille. Je riais tellement que j'avais du mal à respirer. J'ai vaguement tenté de le repousser d'un coup de pied, mais il m'a coincé la jambe entre les siennes et a repris ses chatouilles de plus belle.

Juste comme je pensais m'évanouir par manque d'oxygène, j'ai senti un truc vibrer dans ma poche arrière.

— Arrête ! Arrête ! ai-je hurlé.

J'ai repoussé Wesley qui a roulé sur le côté tandis que je me relevais péniblement. En luttant pour reprendre ma respiration, j'ai saisi mon portable. Je pensais que c'était ma mère qui m'appelait pour me raconter comment cela s'était passé avec mon père et me rassurer, mais quand j'ai vu le nom sur l'écran, mon estomac s'est noué.

— Merde, Casey.

J'ai considéré un instant Wesley, étendu par terre, les mains derrière la tête. Son tee-shirt vert était un peu remonté, révélant les os de ses hanches.

— Pas un mot ! lui ai-je ordonné. Il ne faut surtout pas qu'elle sache que je suis ici.

Alors, j'ai décroché et dit le plus naturellement possible :

— Allô ?

— Hé. (Elle avait l'air énervée.) Qu'est-ce qui t'est arrivé ce soir ? Jess m'a dit qu'on passait la soirée ensemble pour la Saint-Valentin et tu ne t'es jamais pointée.

— Désolée. Un imprévu.

Bianca, tu me sors tout le temps des excuses en ce moment. Et quand ce n'est pas un imprévu, c'est que tu as déjà un truc de prévu...

Soudain, le souffle de Wesley a commencé à me caresser la nuque. Je ne m'étais pas aperçue qu'il avait bougé pour se faufiler dans mon dos. Il a enroulé ses bras autour de ma taille et a défait les boutons de mon jean avant que je puisse l'arrêter.

— ...et Jess se réjouissait qu'on passe une soirée sympa...

J'étais incapable de me concentrer sur les paroles de Casey alors que la main de Wesley glissait sous la taille de mon pantalon pour s'enfoncer toujours plus bas.

Néanmoins, j'étais forcée de me taire, ne pouvant ni lui commander d'arrêter ni réagir d'une quelconque façon. Sinon Casey découvrirait le pot aux roses. Pourtant, je sentais en moi le volcan entrer en éruption. Wesley riait dans mon cou, sachant pertinemment qu'il me rendait folle.

— ...je ne te reconnais plus, B.

Je me suis mordu la lèvre au moment où les doigts de Wesley atteignaient les endroits qui me coupaient les jambes. J'ai deviné son sourire alors qu'il portait ses lèvres à mon oreille. Le salaud ! Il m'infligeait une véritable séance de torture. Bientôt, j'allais craquer.

Wesley a mordu mon lobe et baissé mon pantalon plus bas encore de sa main libre pendant que, de l'autre, il continuait à me faire frissonner.

— Bianca, t'es là ?

— Casey, il faut que j'y aille.

— Quoi ? B., je...

Je lui ai raccroché au nez et j'ai lâché le téléphone qui est tombé par terre. J'ai écarté les bras de Wesley afin de pouvoir me tourner face à lui. Naturellement, il souriait de toutes ses dents.

— Espèce de sa...

— Hé ! (Il a levé les mains en signe de capitulation.) Tu m'as dit de la fermer. Pas que je ne pouvais pas...

J'ai plongé pour récupérer la manette de jeu vidéo et cliquer sur le bouton qui rallumerait la partie, déterminée à lui donner une leçon qui me serve de revanche.

— Et c'est moi que tu traites de tricheur ? a-t-il lancé en contrant le poing avec lequel ma gladiatrice le visait.

— C'est mérité.

Mes doigts pressaient furieusement les boutons.

Peu importait. Malgré mon avance, il me battait déjà.

— Bonne Saint-Valentin, Duffy.

Tout sourire, il m'a regardée dans les yeux, des étincelles triomphantes dans les siens.

Pourquoi faut-il qu'il sorte un truc pareil ? me suis-je demandé alors que mes pensées divaguaient vers mes parents. Maman avait-elle annoncé la nouvelle à Papa ? Étaient-ils en train de se disputer ? De pleurer ?

— Bianca.

Je me suis rendu compte que je m'étais mordu la lèvre trop fort alors que le goût métallique du sang emplissait soudain ma bouche. J'ai battu des paupières face à Wesley qui m'observait de près. Il m'a étudiée pendant encore quelques instants puis, au lieu d'essayer de savoir ce qui n'allait pas, il a repris sa manette en disant :

— Allez, je vais la jouer plus cool, cette fois. Spécialement pour toi.

J'ai fait un sourire forcé.

— Ne dis pas de conneries. Je vais te botter les fesses. Jusqu'ici, je me suis retenue.

Il a ri aux éclats.

— C'est ce qu'on verra.

Et on a entamé une nouvelle manche.

Jamais je n'avais entendu un tel vacarme à faire péter les tympanes. On aurait dit qu'une bombe avait éclaté juste à côté de mon oreille... une bombe qui battait au rythme de Thriller de Michael Jackson. À moitié endormie, j'ai roulé sur le flanc pour prendre mon portable qui vibrait sur la table de chevet. J'y ai lu l'heure avant de décrocher. 5 heures du matin.

— Allô ? ai-je grommelé.

— Désolée de te réveiller, trésor, s'est excusée Maman au bout du fil. J'espère que je n'ai pas réveillé Casey aussi.

— Mmm, t'inquiète. Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai quitté la maison il y a deux heures environ. Ton père et moi avons eu une longue discussion mais... comme je m'y attendais, il n'a pas bien réagi. Bref, je suis en voiture et j'essaie de réfléchir à ce que je devrais faire ensuite. J'ai décidé de prendre une chambre dans un hôtel d'Oak Hill pendant quelques jours afin de passer plus de temps avec toi. Et ce week-end, je vais organiser mon déménagement dans le Tennessee. Ton grand-père a besoin qu'on s'occupe de lui. Ce serait un bon port d'attache, qu'en penses-tu ?

— Ouais, ai-je murmuré.

— Pardon, j'aurais dû te raconter tout ça plus tard. Rendors-toi. Appelle-moi quand tu sors de l'école : je te donnerai le nom de mon hôtel. On pourrait aller au ciné ce soir.

— Bonne idée. Au revoir, M'man.

— À plus tard, ma chérie.

J'ai reposé mon téléphone sur la table puis je me suis étirée, les bras tendus au-dessus de ma tête, en réprimant un bâillement. Ce lit, avec son matelas moelleux et ses draps doux comme la soie, était beaucoup trop confortable. Je ne me souvenais pas avoir eu autant de mal à me lever le matin. Pourtant, j'ai fini par réussir à poser mes orteils sur la moquette.

— Tu vas où ? a demandé Wesley d'une voix endormie.

— Chez moi. Je dois prendre une douche et préparer mes affaires pour le lycée.

Il a pris appui sur un coude pour me regarder. Ses cheveux, en pétard, lui tombaient sur les yeux ou remontaient en épis à l'arrière de son crâne.

— Tu peux te doucher ici, a-t-il proposé. Si t'as de la chance, je viendrai même peut-être te rejoindre.

— Non merci. (J'ai ramassé ma veste par terre pour la poser sur mes épaules.) Je vais réveiller tes parents si je sors par-devant ?

— Ça serait difficile : ils ne sont pas là.

— Ils ne sont pas rentrés hier soir ?

— Ils sont partis pour une semaine. Et quand ils reviendront, ce ne sera probablement pas pour longtemps. Une journée. Peut-être deux.

Maintenant que j'y pensais, je n'avais jamais vu d'autre voiture dans l'allée de la maison-château. Wesley semblait toujours y être seul quand je venais. À savoir vachement souvent, ces temps-ci.

— Ils sont où ?

— Je ne sais plus. (Après un haussement d'épaules, il s'est rallongé sur le dos.) Voyage d'affaires. Croisière dans les Caraïbes. C'est dur de suivre avec eux.

— Et ta sœur ?

— Amy loge chez notre grand-mère quand mes parents ne sont pas à la maison. Autrement dit, elle vit là-bas quasi à plein temps.

Lentement, je me suis rapprochée du lit.

— Mais alors... (Je me suis assise au bord du matelas.) Pourquoi tu ne vas pas chez ta grand-mère, toi aussi ? Je parie que ta sœur aimerait ta compagnie.

— Elle, peut-être oui. Ma grand-mère, par contre, c'est une autre histoire. Elle me déteste. Elle n'approuve pas mon style de vie, a-t-il expliqué en mimant des guillemets. Visiblement, je ternis la réputation de la famille Rush et mon père devrait avoir honte de moi. (Il a laissé échapper un rire froid et caverneux.) Vu que lui et ma mère sont des modèles de perfection et tout.

— Comment ta grand-mère est-elle au courant de ton... hum hum... style de vie ?

— Elle a droit aux ragots de ses copines. Les vieilles entendent dire que leurs petites-filles se pâment devant moi – je les comprends, tu me diras –, et ensuite, elles répètent tout à ma grand-mère. Je crois qu'elle m'aimerait si j'avais une relation sérieuse mais, quelque part, je n'ai pas envie de lui donner cette satisfaction. Je ne vois pas pourquoi je devrais changer de vie. Pour elle ou qui que ce soit.

— Je te comprends.

C'était vrai. Parce que j'avais pensé la même chose un bon milliard de fois ces dernières années. Récemment, ça le concernait même. Ce serait facile de changer l'opinion que Wesley avait de moi, de fréquenter des personnes différentes ou d'intégrer une nouvelle fille à mon cercle d'amies – comme cette petit, brune au match de basket – afin de ne plus être la DUFF. Mais pourquoi devrais-je faire tout ça pour modifier ce que lui ou quelqu'un d'autre pensait de moi ?

Et il en allait de même pour lui.

Néanmoins, sa situation n'était pas semblable à la mienne. Il suffisait de balayer sa chambre du regard pour le comprendre.

Cependant, de but en blanc, je me suis surprise à demander à Wesley :

— Tu ne t'ennuies pas de temps en temps, tout seul, dans cette grande maison ?

Incroyable. Voilà que j'avais pitié de Wesley. Wesley, le tombeur de service. Le mec bourré de fric. Le Connard. De toutes les émotions qu'il m'avait inspirées, jamais la compassion n'y avait figuré. Qu'est-ce qui me prenait, tout à coup ?

Pourtant, s'il y avait un truc que je comprenais, c'étaient bien les problèmes de famille. Wesley et moi avions donc des choses en commun. Han !

— Tu oublies que je suis rarement seul. (Il s'est redressé en position assise avec une petite moue arrogante mais ses yeux sont restés sérieux.) Il n'y a pas que toi à me trouver irrésistible, Duffy. En général, c'est le défilé d'admiratrices canon non-stop, ici.

Je me suis mordu la lèvre, incertaine de devoir dire ce qui me passait par la tête. Finalement, j'ai voté pour l'honnêteté. Cela ne pourrait pas faire de mal.

— Wesley, ça va peut-être avoir l'air bizarre vu que je te déteste, mais tu peux te confier à moi si tu veux.

On aurait dit une réplique à deux balles dans un film tire-larmes.

— Je t'ai raconté toute mon histoire avec Jake, ai-je poursuivi, alors te gêne pas... Ça... ne me dérange pas.

Son rictus s'est effacé une seconde.

— Je m'en souviendrai. (Il s'est éclairci la voix pour reprendre sur un ton plus dur :) Tu ne devais pas rentrer chez toi ? Faudrait pas que tu sois en retard en cours.

— Exact.

Je me suis levée, sa paume chaude s'enroulant soudain autour de mon poignet. Après une volte-face, j'ai constaté qu'il me regardait. Il s'est redressé pour s'approcher de moi et a pressé ses lèvres contre les miennes. Avant que j'aie capté ce qui se produisait, il s'est écarté et m'a dit tout bas :

— Merci, Bianca.

— Hmm, pas de souci.

Je ne savais pas comment l'interpréter. Chaque fois que Wesley et moi, on s'était embrassés, c'était avec force. Dans une lutte sauvage, avant de coucher ensemble. C'était son premier baiser tendre, posé, et je trouvais ça flippant.

Le sentiment s'est évanoui dès que j'ai dévalé l'escalier et traversé le vestibule à toutes jambes. Une fois dans ma voiture, j'ai dû me presser aussi – ce que je haïssais – jusque chez moi et, malgré ça, je ne suis pas arrivée avant 6 heures. Ça me laissait une heure seulement pour me doucher, m'habiller et m'assurer que Papa tenait le choc. Super façon de commencer la journée !

Pour couronner le tout, j'ai trouvé les lumières du salon allumées en me garant devant la maison. C'était mauvais signe. Normalement, mon père éteignait toujours jusqu'à la dernière ampoule avant d'aller se coucher. C'était son rituel à lui.

Je l'ai entendu ronfler dès que j'ai posé un pied à l'intérieur et j'ai su aussitôt qu'il avait racheté de la bière. Même avant d'apercevoir les bouteilles sur la table basse et sa silhouette sur le canapé, je savais.

Il s'était soûlé au point de perdre connaissance.

Je me suis d'abord approchée puis je me suis brusquement figée. Pas le temps, hélas, de nettoyer le désordre de mon père ce matin. Je devais monter me préparer et filer à l'école. En montant les marches sur la pointe des pieds, je me suis convaincue qu'il s'en remettrait. Il devait juste avaler la pilule. Alors, cet incident passerait. Comme celui d'avant. Après la bombe atomique que Maman lui avait lancée au visage, je ne pouvais

pas lui en vouloir pour quelques bières.

J'ai sauté dans la douche. Ensuite, je me suis séché les cheveux. Quelle perte de temps ! Je devrais prendre exemple sur Casey et les faire couper court. Au moins, ce serait réglé. Après avoir enfilé des vêtements propres, je me suis brossé les dents et je suis redescendue me chercher une barre de céréales dans la cuisine pour la route.

Quand je suis enfin arrivée au lycée, le parking était quasiment plein. J'ai dû me garer dans la rangée tout au fond et piquer un sprint, mon sac pesant une tonne sur le dos, jusqu'aux portes d'entrée. Évidemment, je suis arrivée dans le couloir principal à bout de souffle. Pas étonnant que tu sois la DUFF, me suis-je dit alors que je traînais mon gros cul jusqu'en cours d'espagnol, tu ne sais même pas ce que c'est qu'une salle de sport, pauvre nase.

Au moins, je n'ai croisé presque aucun témoin de mon pathétisme.

— T'étais où, hier ? a voulu savoir Jessica quand je me suis glissée à ma place, une poignée de secondes avant la sonnerie. On ne t'a vue ni à la cafétéria ni en cours d'anglais. Casey et moi, on s'est fait du souci.

— Je suis partie tôt, ai-je simplement répondu.

— Je croyais qu'on allait célébrer notre célibat du 14 février, toutes les trois.

— Tu ne trouves pas ça ironique ? ai-je soulevé avec un soupir en essayant d'éviter son regard blessé.

Elle était experte quand il s'agissait de me faire culpabiliser. Et je savais que j'allais devoir payer pour la veille où j'avais aussi raccroché au nez de Casey.

— Je suis désolée, Jessica. Il s'est passé un truc. Je te raconterai après la fin des cours, OK ?

Elle n'a pas eu le temps de répondre. Mme Romali s'est raclé la gorge avant de hurler :

— Silencio ! Buenos dias, amigos. Aujourd'hui, on va parler du présent progressif et je vous préviens tout de suite : c'est bien compliqué, tout ça !

C'était vrai. Mme Romali nous a distribué une feuille d'exercices qui nous a occupés jusqu'à la fin des deux heures. Quand la sonnerie a retenti, je commençais à remettre sérieusement en question mon affection pour l'espagnol. Et je n'étais pas la seule.

— Il est trop tard pour changer d'option ? nous a demandé Angela, à Jessica et moi, quand on est sorties de la classe.

— Un mois trop tard environ, l'ai-je informée.

— Zut !

— Salut, Bianca, m'a lancé Jessica alors qu'elle et Angela partaient en cours de chimie. Je te vois ce midi !

Après un signe de la main, je me suis engagée dans l'autre couloir. Aujourd'hui, pour changer, j'avais hâte d'aller en histoire politique. Toby Tucker m'avait proposé de m'asseoir près de lui et je cesserais donc d'être la fille toute seule, au fond. Jamais je n'aurais cru que cela changerait un jour ou que cela me ferait autant plaisir. Je

l'avouais : l'isolement que je m'imposais me pesait de plus en plus.

Toby, malheureusement, n'était pas là. Quand je suis entrée en salle de cours, son siège était cent pour cent vide (pour une fois, j'étais très en avance, ce que M. Chaucer adorait). Une chape de plomb m'est tombée dessus.

Au moins, je ne devais pas rester seule pour autant. Jeanine m'a presque traînée de force jusqu'au premier rang. Apparemment, sans Toby pour la distraire, elle était perdue. Mon absence de sarcasme politique à la Toby a dû la décevoir quand même. Le mieux que j'ai pu faire s'est résumé à quelques commentaires railleurs sur la nécessité du système judiciaire. Toby me manquait atrocement.

Et au prof aussi, visiblement. Il semblait s'ennuyer lui-même de son cours magistral ininterrompu et, quand la cloche a sonné, il nous a libérés sans regret.

Après, il ne faudra pas venir nous dire que les chouchous n'existent pas !

J'étais soulagée de sortir de cours jusqu'à ce que j'arrive à la cafétéria.

Les ondes de ma table n'étaient pas particulièrement bonnes, ce jour-là. Casey m'a jeté des regards noirs tout au long du repas, encore fâchée que je lui aie raccroché au nez, la veille au soir. Néanmoins, elle n'était pas furieuse au point de ne pas souhaiter participer à la conversation prévue avec Jessica où je devais m'expliquer, à la fin des cours.

Naturellement, Casey et elle m'ont sauté dessus à la sonnerie pour me traîner jusqu'aux toilettes où elles ont lancé en chœur :

— Accouche !

Dans un grognement, je me suis laissée glisser contre le béton froid jusqu'au sol. J'ai enroulé mes bras autour de mes genoux et j'ai pris la parole :

D'accord, c'est bon. Ma mère est venue au lycée, hier.

— Elle est rentrée de voyage ? a voulu savoir Jessica.

— Pas exactement. Elle est juste venue me parler. Elle et mon père vont divorcer.

Jessica s'est plaqué une paume sur la bouche tandis que Casey s'agenouillait près de moi pour me prendre la main.

— Ça va, B. ? a-t-elle demandé d'une voix sans plus aucune trace de colère.

— Oui.

J'avais deviné que les filles le prendraient plus mal que moi. Casey parce qu'elle était passée par là à cause du long et douloureux divorce de ses parents. Jessica car elle ne pouvait imaginer un truc plus bouleversant et triste.

— C'est pour ça que tu n'es pas venue à notre soirée de Saint-Valentin, hier ? m'a interrogée Jessica.

— Ouais. Désolée... je n'avais pas trop la tête à faire la fête.

— Tu aurais dû appeler, est intervenue Casey. Ou me parler quand je t'ai téléphoné. Je suis toujours là pour toi.

— Je sais. Mais je vous jure que ça va. Ça devait arriver. Je m'y attendais depuis quelque temps déjà. Et honnêtement, ai-je poursuivi avec un haussement d'épaules, cela

ne change pas grand-chose pour moi. Vous savez bien que ma mère a rarement été à la maison, ces dernières années. Par contre, elle passe les prochains jours dans le coin. D'ailleurs, je dois partir la retrouver.

Je me suis levée.

— Tu vas où ? s'est inquiétée Casey.

— Au ciné, avec ma mère. (J'ai pris mon sac et jeté un coup d'œil à mon reflet dans le miroir.) Je m'excuse. Je sais que vous préféreriez continuer à discuter de ça mais Maman s'en va à la fin de la semaine alors...

— Tu es sûre que ça va ? a insisté Casey, sceptique.

J'ai hésité un instant, dégageant de la main les mèches qui me tombaient sur le visage. J'aurais pu tout leur avouer. Mon père. Les bouteilles de bière. Mes doutes. Casey et Jessica étaient mes meilleures amies, après tout. Elles ne voulaient que mon bien. Mais si je balançais mon père, que risquait-il d'arriver ? Et si la rumeur se propageait ? Que penseraient les gens ? La simple possibilité que les filles jugent Papa m'effrayait. C'était mon père. Et ce n'était pas la fin du monde. Il traversait des moments difficiles mais ça passerait. Inutile de s'inquiéter.

— Certaine, ai-je affirmé en détournant les yeux du miroir, un sourire plaqué aux lèvres. Il faut vraiment que j'y aille. Je ne veux pas faire poireauter ma mère.

— Amuse-toi bien, m'a souhaité Jessica dans un murmure, avec la même expression de choc.

J'aurais peut-être pu leur annoncer la nouvelle en mettant davantage les formes.

J'allais franchir la porte des toilettes quand Casey m'a retenue.

— B., attends une seconde.

— Ouais ?

— Si on sortait ce week-end, histoire de se rattraper pour notre Saint-Valentin ? On pourrait aller au Nest toutes les trois. Et je te promets un cornet de glace.

— Cool. Je t'appelle tout à l'heure. Je dois vraiment filer. En lui faisant un geste de la main, j'ai rejoint le couloir. Je voulais effectivement aller au ciné avec ma mère mais là n'était la raison de mon empressement. J'avais autre chose à faire avant.

Aussitôt dans ma voiture, j'ai pris mon portable et composé le numéro que je connaissais bien. À l'autre bout, la voix du professionnel masculin a répondu :

— Tech Plus, bonjour. Ricky à l'appareil. Que puis-je faire pour vous ?

Je voulais mon père. Je voulais vérifier qu'il allait bien et lui assurer qu'on s'en sortirait. Le soutenir car je savais qu'il en avait besoin. Sa journée, au travail, devait lui sembler atroce. En outre, comme je gérais tellement bien la situation de mon côté, le moins que je puisse pour lui était de l'épauler.

— Bonjour, Ricky. Mike Piper est là ?

— Non, désolé. Il n'est pas ici aujourd'hui.

Je me suis figée en me rendant compte de ce que sa réponse signifiait. J'ai chassé les nœuds qui se formaient dans mon ventre. Il a juste la gueule de bois. Il s'en remettra. Et ça

lui rappellera pourquoi il a arrêté de boire. Demain, tout sera comme avant.

Je l'espérais de tout mon cœur.

— Oh. Merci. Bonne journée, ai-je conclu avant de raccrocher.

J'ai appelé un autre numéro et une voix féminine, claire et enjouée, m'a accueillie cette fois.

— Allô ?

— Salut, M'man. (Je me suis forcée à paraître au moins à moitié enthousiaste de peur qu'elle ne devine quelque chose.) Tu veux toujours aller au ciné ce soir ?

— Bonjour, Bianca ! s'est-elle exclamée. Absolument, oui. Au fait, tu as parlé à ton père aujourd'hui, ma chérie ? Comment va-t-il ? Il était tellement chamboulé quand je suis partie. Il pleurait.

À l'entendre, je savais qu'elle n'avait aucune idée que Papa avait rechuté. Sinon, sa voix aurait été beaucoup plus tendue. Voire paniquée. Elle s'exprimait au contraire avec calme. Un calme un peu inquiet, c'est tout. Qu'elle soit à ce point aveugle m'énervait. Mon père n'avait pas touché à une bouteille d'alcool depuis dix-huit ans. Le risque aurait dû lui traverser l'esprit.

Seulement, je refusais de lui apprendre la nouvelle.

— Il va bien. Je lui ai parlé juste avant. Il va rentrer tard du boulot alors c'est super qu'on sorte au ciné.

— Ah, tant mieux. Je suis rassurée. Quel film veux-tu aller voir ? Je ne sais même pas ce qui passe en ce moment.

— Moi non plus. Mais je préférerais une comédie.

Le lendemain, Papa n'allait pas mieux.

Et le jour d'après non plus.

Il est retourné travailler à la fin de la semaine et j'étais persuadée de ne pas être la seule à voir qu'il avait une mine de cuité. Désormais, la bière ou le whisky faisaient partie du décor à la maison. Mon père passait également son temps à comater sur le divan ou barricadé dans sa chambre. En outre, il n'abordait jamais la question avec moi. Comme si je n'avais rien remarqué. Étais-je censée rentrer dans son jeu et me comporter comme si tout était normal ?

J'aurais voulu lui dire quelque chose. Qu'il devait arrêter ou qu'il commettait une grave erreur, par exemple. Mais comment ? Par quel moyen une fille de dix-sept ans peut-elle convaincre son père qu'elle sait ce qui vaut mieux pour lui ? En me plaçant en travers de son chemin, je risquais de le mettre sur la défensive ou de lui donner des raisons de penser que je l'abandonnais à mon tour. Voire de se fâcher contre moi.

Étant donné que Papa avait arrêté de boire avant ma naissance, je n'y connaissais pas grand-chose en matière de cure de désintoxication. Je savais seulement qu'il avait eu un tuteur autrefois : un grand type d'Oak Hill au crâne dégarni à qui ma mère envoyait des cartes de vœux quand j'étais gamine. Papa n'en parlait plus jamais et j'étais convaincue que, même en essayant, je n'aurais pu retrouver son numéro. Dans le cas contraire, qu'aurais-je dit de toute façon ? J'ignorais comment fonctionnait ce système de tutorat.

Je me sentais inutile, impuissante et surtout honteuse. Maman partie, j'étais responsable. Si seulement j'avais su quoi faire pour aider Papa.

Les semaines qui ont suivi le départ de ma mère au Tennessee, j'ai donc passé la plupart de mon temps chez nous à éviter Papa. Ne l'ayant jamais vu ivre de ma vie, je me demandais à quoi m'attendre. Je me raccrochais aux bribes de conversations que j'avais surprises, enfant. Une fois, il s'était mis en colère. C'était difficile à imaginer de sa part. Pour ne pas le provoquer, je restais dans ma chambre. Et lui, dans la sienne.

Je continuais aussi à garder ce secret pour moi. Heureusement, ma mère était assez naïve pour me croire, lorsque je lui disais au téléphone que tout allait bien, en dépit des talents d'actrice dont j'étais dépourvue.

J'avais cru que Casey serait la plus difficile à berner. Elle arrivait toujours à découvrir la vérité quand je la cachais. Au début, j'avais tenté de l'éviter en ne décrochant pas quand elle appelait ou en trouvant des excuses chaque fois qu'elle me proposait qu'on se voie. Je ne l'avais jamais appelée au sujet de la soirée filles qu'elle avait suggérée dans les toilettes. Je m'attendais à ce qu'elle saisisse la première occasion où elle se retrouverait seule avec moi pour me bombarder de questions et je me servais donc au maximum de la pauvre Jessica en guise de tampon. Au bout d'une semaine, pourtant, j'ai eu cette étrange sensation que Casey prenait ses distances.

Elle téléphonait de moins en moins. Elle ne me proposait plus d'aller au Nest en fin de semaine. Elle avait même changé de place avec Jeanine à la cafétéria pour se retrouver à l'autre bout de la table... à l'opposé de moi. Une fois ou deux, je l'avais même surprise à me jeter un regard noir.

J'aurais voulu la mettre en face de la réalité mais je redoutais sa réaction. Et je savais que si on parlait, elle et moi, je ne pourrais plus mentir au sujet de Papa. Pas à Casey. Même si c'était son secret honteux à lui.

J'étais donc forcée de la laisser être space pour l'instant.

Toutes ces semaines, c'est vraiment Wesley qui m'a permis de tenir. Au fond de moi, je me dégoûtais mais, d'un autre côté, c'était vite fait de me rendre chez lui, en voiture... Et je m'évadais si loin avec lui. Plus que jamais, j'en avais besoin. Trois ou quatre fois par semaine, c'était le rythme pour que je reste saine d'esprit.

À moins que je n'aie plus de cerveau du tout. Je me comportais comme une junkie.

— Qu'est-ce que tu ferais sans moi ? a-t-il justement lancé, un soir.

On était emmêlés dans les draps soyeux de son gigantesque lit. Mon cœur continuait à marteler ma poitrine suite à nos récentes prouesses et sa bouche, si proche de mon oreille, n'arrangeait rien.

— Je vivrais une existence très, très heureuse, ai-je chuchoté. Sans toi dans les parages, qui sait ? Je serais peut-être même optimiste.

— Menteuse. (Il m'a mordu le lobe pour rigoler.) Tu serais malheureuse comme les pierres. Avoue, Duffy. C'est moi qui te donne des ailes !

Je n'ai pu réprimer mon rire.

— T'as de drôles de formules, Wesley, ai-je dit après avoir repris mon souffle. Je commence à me poser des questions sur toi.

— Vraiment ? (Il m'a considérée avec défi puis, après un grand sourire, s'est rapproché de mon oreille.) Tu ne t'en poses pas trop pour ce qui est de coucher avec moi. N'essaie pas de changer de sujet parce que tu sais que j'ai raison : je suis le soleil de ta vie.

— Tu...

J'ai cherché mes mots alors que les lèvres de Wesley descendaient dans le creux de mon cou. Du bout de sa langue, il a effleuré mon épaule, m'électrisant jusque dans les doigts. Comment étais-je censée argumenter dans des conditions pareilles ?

— Dans tes rêves. Je me sers juste de toi, tu te rappelles ?

Son ricanement a été étouffé contre ma peau.

— C'est drôle... je suis pourtant certain que ton ex n'est plus en ville maintenant. (Il a glissé une main entre mes genoux) Tandis que toi... tu es toujours là.

Ses doigts ont caressé l'intérieur de ma cuisse, me privant de tout esprit de contradiction. Amusé, il a ri de plus belle.

— Je ne crois pas que tu me détestes, Duffy. Je pense au contraire que tu m'aimes beaucoup.

Je me suis tortillée alors que la main de Wesley se baladait de bas en haut à l'intérieur de ma jambe. Cela me démangeait de lui balancer une pique, seulement il ne cessait d'envoyer des décharges dans tout mon corps.

Pour finir, alors que j'étais sur le point d'exploser, il a glissé sa main jusqu'à ma hanche et a éloigné sa bouche de mon épaule.

— Pfiou ! ai-je soufflé tandis qu'il prenait un préservatif dans le tiroir de sa table de chevet.

— Heureusement pour toi, ta présence ici ne me dérange pas, a-t-il lâché avec un nouveau sourire prétentieux. À présent, laisse-moi répondre activement à toutes ces questions que tu te posais à mon sujet.

Mon esprit s'est à nouveau embrumé.

Je reconnaissais que les choses dérappaient entre nous. Un vendredi après-midi, en classe d'anglais, j'ai eu la preuve, douloureuse, que quelque chose clochait.

Mme Perkins rendait les copies corrigées sur La Lettre écarlate en jacassant au sujet d'un bouquin de Nora Roberts qu'elle venait de lire – sans s'offusquer, apparemment, que tout le monde s'en fiche –, quand elle s'est arrêtée en face de mon bureau. Elle m'a décoché un sourire fier. On aurait dit une grand-mère au spectacle de danse de sa petite-fille.

— Votre dissertation était magnifique ! Quelle analyse fascinante d'Hester. Monsieur Rush et vous formez une équipe du tonnerre.

Alors, elle m'a tendu notre rédac puis m'a donné une tape sur l'épaule.

J'ai ouvert la copie pendant qu'elle s'éloignait, encore étonnée par son commentaire.

En haut, à gauche, Mme Perkins avait gribouillé en rouge : 98/100. A.

J'ai affiché un immense sourire. S'était-il vraiment écoulé un mois et demi seulement depuis le jour où Wesley et moi avions rédigé cette dissertation dans sa chambre ? Et depuis la première fois où nous avons couché ensemble ? J'avais l'impression que ça faisait des années. Des siècles, même. En regardant dans sa direction, à l'autre bout de la salle, j'ai retrouvé ma mine sombre.

Wesley était en grande conversation avec Louisa Farr. Rectification : discuter implique seulement l'utilisation des cordes vocales alors qu'il se passait bien plus de choses par là. La main de Wesley était sur le genou de Louisa dont les joues avaient viré au cramoisi. Il lui servait son sourire coquin-crâneur irrésistible.

Non ! Immonde. Depuis quand je trouvais ses sourires à la con irrésistibles ? Et c'était quoi, ce pincement bizarre dans mon ventre ?

J'ai lancé un nouveau coup d'œil vers eux. Louisa jouait avec son collier dans une tentative évidente de l'aguicher.

Salope.

Je me suis ressaisie, surprise et un peu inquiète aussi. Ça va pas la tête, Bianca ? Louisa Farr n'est pas une salope.

Certes, c'était une pom-pom girl pétillante – vice-capitaine de l'équipe des allumettes

aux côtés de Casey –, mais ma meilleure amie n'avait jamais rien eu à redire sur elle. Cette nana discutait juste avec un beau mec. N'importe qui en aurait fait autant. En plus, Wesley étant célibataire, Louisa ne draguait pas un type déjà pris.

Oh la vache ! Je venais de comprendre cette pointe qui me transperçait l'estomac. J'étais jalouse ! Et merde !

Pourtant il était carrément, absolument impossible que je sois jalouse d'une fille à laquelle un beau parleur comme Wesley faisait un plan drague. Il était né comme ça. La Terre risquait d'ailleurs de s'arrêter de tourner s'il ne flirtait plus avec toutes les pauvres filles naïves qui passaient. Ma jalousie était ridicule.

— Ça va, Bianca ? (Jessica s'était contorsionnée à son bureau pour être face à moi.) T'as l'air furax.

— Nan. Ça va, ai-je répliqué, entre mes dents serrées.

— OK. (Aussi crétule que ma mère, cette Jessica !) Au fait, je pense que tu devrais parler à Casey. Elle a les boules en ce moment. Il est temps que vous ayez une mise au point toutes les deux, non ? Après les cours, tout à l'heure ?

— Ouais... d'accord.

Je n'écoutais que d'une oreille, perdue dans mes pensées tandis que je cherchais un moyen de mutiler le visage parfait de Louisa.

Je me suis tirée de la salle à la seconde où la cloche a sonné. Je ne répondais de rien si j'entendais un gloussement de plus de la part de Louisa. Elle était tellement sous le charme de Wesley que, sur son front, on pouvait lire : Prends-moi ! Soit, elle était épaisse comme mon petit doigt, avec des seins gros comme des ballons de basket. Et alors ? Je lui donnais un QI de 27.

Arrête, me suis-je ordonné. Louisa ne t'a jamais rien fait. T'as pas le droit de penser des trucs pareils sur elle... même si c'est peut-être une conne.

J'ai jeté mes affaires dans mon casier pour me précipiter vers la cafétéria. J'étais tellement focalisée sur cette histoire de jalousie que je n'ai pas vu Toby et ai manqué de le percuter.

— T'es pressée ? m'a-t-il demandé.

— Si on veut. Désolée d'avoir failli te foncer dedans.

— Pas de souci. (Il tripotait nerveusement ses montures de lunettes.) Tas deux minutes ? J'aimerais te parler.

Sa requête ne me surprenait pas vraiment. Au cours des deux dernières semaines, Toby et moi, on s'était rapprochés. Nos discussions s'en tenaient pour la plupart à l'histoire politique, mais c'était un signe de progrès évident, malgré tout. Et puis, j'étais moins gênée en sa présence. Si les battements de mon cœur accéléraient toujours un peu quand il entraait en classe, je ne m'inquiétais plus de perdre ma voix.

— Bien sûr.

Au moins, ça me changerait les idées le temps de la conversation. Il a souri puis s'est mis à marcher près de moi.

— Tu peux garder un secret ? m'a-t-il lancé alors qu'on arrivait à la cafèt' où le plus gros des élèves s'était réuni avant la sortie.

— En général, oui. Pourquoi ?

— Tu te souviens du jour où j'ai raté l'école, le lendemain de la Saint-Valentin ?

— Han-han. Je pense que c'était le pire jour dans l'histoire de la vie de M. Chaucer. J'ai bien cru qu'il allait pleurer en s'apercevant qu'il n'y avait personne en classe pour faire son boulot à sa place, ai-je raconté.

Toby a laissé échapper un ricanement bref.

— Je séchais. Enfin, je passais un entretien. (Il a sorti une grande enveloppe d'une poche de sa veste et poursuivi, dans un murmure :) J'ai envoyé un dossier d'admission à Harvard. J'ai reçu leur réponse ce matin.

— En quoi est-ce un secret ?

Une adorable tache rosée est apparue sur chacune de ses joues.

— Je ne veux pas être humilié si je ne suis pas pris, a-t-il avoué.

— Tu seras admis.

— Je n'en sais rien.

— Moi, si.

— Je voudrais avoir autant confiance en moi que toi.

— Allez, Toby, ai-je repris avec sérieux. Tous les grands politiciens – sénateurs, présidents – vont dans des super universités. Tu seras un excellent homme politique. Ils n'ont pas d'autre choix que de t'accepter. En plus, t'es un des élèves les plus brillants du lycée. T'as la moyenne la plus élevée des terminale, non ?

— Oui. (Il a plissé le front en examinant son enveloppe.) Mais c'est... Harvard.

— Et toi, tu es Toby, ai-je répliqué avec un haussement d'épaules. Même si tu n'as pas été admis, il y a un bon million d'autres facs qui tueraient pour t'avoir. Peu importe, de toute manière. Je sais que tu vas à Harvard. Rends-toi service : ouvre cette lettre.

Toby s'est interrompu en pleine cafétéria pour m'adresser un sourire.

— Tu vois ? C'est pour ça que je voulais découvrir la réponse avec toi. Je savais que tu...

— Je suis certaine que tu allais dire un truc hyper gentil, l'ai-je coupé, mais tu traînes... encore ! Vas-y, Toby. Ouvre ! Même une lettre de refus sera un soulagement comparé à ce suspense insoutenable. Je te promets que ça ira mieux ensuite.

— Je sais. Je...

— Allez !

Il a décacheté l'enveloppe et j'ai mesuré l'étrangeté de la situation. Il m'avait choisie, moi, pour un truc aussi personnel. Pour avoir mon soutien, mes encouragements. En janvier, je ne me serais pas doutée un instant que j'ordonnerais un jour à Toby Tucker d'ouvrir une lettre de réponse à un dossier d'admission. Je n'aurais jamais imaginé lui adresser la parole. Point.

C'était fou comme les choses pouvaient changer.

Pour le meilleur, évidemment.

De ses doigts tremblants, il a extrait une feuille de l'enveloppe et s'est mis à lire. Je l'ai observé alors qu'il parcourait la lettre, les yeux écarquillés. De joie ou de douleur ? De choc, peut-être ?

— Alors ?

— J'ai... j'ai été accepté. (Il a lâché le papier qui a volé avec grâce jusqu'au sol.) Bianca, je suis admis !

Me saisissant les bras, il m'a attirée contre lui pour m'enlacer. Ça non plus, en janvier, je n'aurais pu le voir venir.

— Je te l'avais dit, ai-je répondu en lui rendant son étreinte.

Par-dessus son épaule, j'ai aperçu Casey et Jessica qui traversaient la cafétéria. Dans la foule d'élèves, elles m'ont repérée, entre les bras de Toby. Étrangement, l'expression sur leurs visages était à des années-lumière de la joie que j'éprouvais. Jessica semblait plutôt triste tandis que Casey... avait l'air furieuse.

Qu'est-ce qui leur prenait, à toutes les deux ?

Toby m'a serrée une dernière fois avant de me relâcher pour s'accroupir et ramasser sa lettre.

— Je n'en reviens pas. Mes parents ne vont pas le croire !

J'ai détaché mon regard des filles qui ont disparu derrière un groupe de seconde et je me suis reconcentrée sur le garçon qui irradiait de bonheur devant moi.

— S'ils te connaissent, Toby, ils te croiront sans hésitation. Ça fait longtemps qu'on sait que tu te destines à une brillante carrière. Moi, en tout cas, je le sais depuis des années.

— Des années, a-t-il relevé avec surprise. Vraiment ? Mais on ne se parle que depuis quelques semaines.

— On est en classe ensemble depuis le collège, lui ai-je rappelé. C'était inutile qu'on s'adresse la parole pour que je me rende compte que tu es génial. (J'ai souri de toutes mes dents en lui tapotant le dos.) Et tu m'as prouvé que j'avais raison.

La dernière sonnerie a retenti et j'ai pivoté vers les portes qui menaient au parking.

— À plus, Toby. Félicitations !

— Ouais. Merci, Bianca.

En marchant en direction de la sortie, je me suis demandé si j'en avais trop dit. Me prendrait-il pour une nana manifestement obsédée par lui ? Espérons que non. Loin de moi l'envie d'effrayer le pauvre garçon au bout d'un mois, même pas, de contact humain.

Je m'apprêtais à pousser la porte quand j'ai entendu un « hum » dans mon dos. Après un demi-tour, j'ai découvert Casey, bras croisés, appuyée contre la vitrine de trophées du lycée quasi vide. Sa manière de plisser les yeux m'a agacée tout de suite.

— Quoi ?

Les sourcils en accents circonflexes, elle a décroisé les bras pour les laisser retomber lourdement.

— Rien, a-t-elle grogné. Oublie-moi.

— Casey, à quoi tu... ?

— Pas maintenant, B. (Elle a fait volte-face pour s'éloigner en martelant le sol de ses pas.) J'ai entraîné avec mon équipe.

— C'est quoi ton putain de problème ? lui ai-je lancé, mains sur les hanches. Arrête de jouer les connasses.

Elle s'est figée net pour me flinguer du regard par-dessus son épaule.

— Connasse ? Tu m'ignores et c'est moi la connasse ?

Merde, Bianca. (Elle a secoué la tête.) De toute manière, ce n'est pas le moment. On était censées avoir cette conversation il y a dix minutes, comme tu l'as promis à Jess. Mais visiblement, tu étais trop occupée à te pendre au cou de ce crétin d'intello...

— T'insultes Toby, maintenant ? Là, tu vois, tu sonnes comme une connasse, ai-je rétorqué.

De quel droit ? Elle savait que je le trouvais craquant. Et que son attention avait beaucoup d'importance pour moi. En dépit de tout ça, elle me faisait une crise.

— Tu parles comme une pétasse de majorette, ai-je ajouté.

Elle m'a foudroyée du regard et, pendant un instant, j'ai cru qu'elle allait me sauter dessus. En un flash, je nous ai vues en train de nous battre et de nous tirer les cheveux, ma meilleure amie et moi, juste devant les portes du parking.

Mais finalement, elle a tourné les talons. Sans un mot. Ni un bruit. Elle est partie d'un pas nonchalant en direction du gymnase, me plantant là, furieuse et perdue.

Je m'étais déjà disputée avec Casey avant. Normal, quand on est amies depuis aussi longtemps que nous. Cette prise de tête, cependant, me troublait parce que je ne comprenais pas quel était son problème. J'ai fondu sur ma voiture en réfléchissant à la raison qui pouvait bien me valoir cette réaction.

Naturellement, comme un malheur n'arrive jamais seul... Ma voiture ne voulait pas démarrer. J'ai essayé une fois, deux fois, dix fois mais la batterie semblait à plat.

— Merde de merde ! ai-je crié, donnant un coup de poing dans le volant.

Je n'avais vraiment pas besoin de ça. Ma journée n'avait-elle pas été assez pénible ? Ma vie, même ! Tout allait toujours de travers.

— Merde ! Connerie ! Putain, démarre, toi, saloperie de...

— Un problème avec ta voiture, Duffy ?

J'ai cessé de jurer pour fusiller l'arrogante silhouette des yeux.

Ensuite, j'ai ouvert la portière et je suis sortie.

— Ma putain de voiture ne veut pas démarrer !

Alors, j'ai vu la nana, debout près de lui.

Mince. Avec une grosse poitrine. Ce n'était pas Louisa Farr. Cette fille était plus jolie. Son doux visage était tout en rondeurs, encadré par des boucles châtaines qui lui tombaient aux épaules. Elle avait de grands yeux gris. Mille fois plus belle que moi, évidemment. Une minette, plus jeune probablement décidée à coucher avec Wesley à son

premier clin d'œil sexy. Mon pincement de jalousie est revenu.

— Tu veux que je te ramène ? a-t-il proposé.

— Nan, me suis-je empressée de refuser. Je vais appeler... À qui pouvais-je bien téléphoner ?

Ma mère était dans le Tennessee. Mon père, au travail. Casey s'entraînait avec les autres pom-pom girls et, de toute manière, elle me faisait la gueule. En outre, elle comme Jessica se reposaient sur leurs parents – et moi – pour les conduire ici et là. Qui allait venir à ma rescousse ?

— Allez, Duffy, a repris Wesley avec un sourire jusqu'aux oreilles. Tu veux venir en voiture avec moi, c'est évident.

Il s'est plié en deux pour être à la hauteur de mes yeux.

— Je vais me débrouiller.

En aucun cas je ne voulais me farcir un trajet avec lui et sa dernière conquête. Hors de question.

— Ne sois pas bête. À quoi ça sert de rester ici toute seule jusqu'à la nuit ? Je dois juste déposer Amy. Ensuite, je pourrai te ramener chez toi.

Amy, ai-je songé. C'est donc le nom de la bimbo.

Alors, ça a fait tilt dans mon esprit.

Évidemment ! Amy, c'est sa sœur ! J'ai considéré à nouveau la fille. Comment avais-je pu passer à côté ? Boucles châtaines, yeux gris, super jolie. La ressemblance était flagrante. Quelle pauvre tache !

Wesley m'est passé devant pour prendre les clés sur le contact.

— C'est bon, ai-je dit, la pointe dans mon ventre ayant disparu.

Je lui ai arraché mes clés des mains pour les jeter dans mon sac.

— Je dois juste récupérer mes affaires.

Après avoir rassemblé tout ce dont j'avais besoin, j'ai verrouillé la voiture et rejoint Wesley à la sienne. Ce n'était pas difficile de la repérer : il n'y avait qu'une Porsche sur le parking.

— Maintenant, Duffy, a commencé Wesley tandis que je m'asseyais à l'arrière pour laisser Amy-sans-parole prendre place aux côtés de son frère, tu es forcée de reconnaître que je suis gentil avec les gens et que je les aide, de temps en temps.

— Je n'ai jamais dit que tu ne faisais rien de gentil, ai-je répondu en luttant pour me déplier à l'arrière.

Les Porsche étaient peut-être des voitures de luxe, elles étaient nulles, question place pour les jambes. Finalement, je me suis assise de biais avec les genoux ramenés contre ma poitrine. Bonjour le confort !

— Ça t'arrive mais seulement quand c'est à ton avantage, ai-je précisé. En nature. Wesley s'est moqué.

— T'entends ça, Amy ? Tu as vu l'opinion qu'elle a de moi ?

— Je suis certaine qu'Amy te connaît.

Wesley n'a pas réagi.

Sa sœur a ricané mais sans paraître se détendre pour autant.

Elle n'a quasiment pas pipé mot en chemin en dépit des efforts de Wesley pour l'intégrer à notre conversation. Au début, j'ai pensé que c'était peut-être à cause de moi, mais je me suis vite rendu compte qu'elle était juste timide. Lorsqu'on s'est engagés dans l'allée de la vaste demeure rétro qui devait appartenir à la grand-mère de Wesley, Amy s'est tournée vers la banquette arrière pour dire tout bas :

— Enchantée de t'avoir rencontrée. Au revoir. Aussitôt, elle a bondi hors de l'habitacle.

— Elle est adorable, ai-je commenté.

— Elle doit sortir de sa coquille, a répliqué Wesley en soupirant alors qu'il la regardait courir vers le perron.

Quand elle s'est engouffrée dans la grande maison (qui n'avait rien d'un manoir, mais la grand-mère était elle aussi aisée, de toute évidence), son frère a pivoté vers moi.

— Tu peux passer à l'avant si tu veux.

J'ai approuvé et, après avoir ouvert la portière, je me suis glissée sur le siège passager qu'Amy venait d'abandonner. Comme je bouclais ma ceinture, j'ai entendu Wesley grogner dans sa barbe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? l'ai-je interrogé en levant les yeux.

Avant qu'il ait pu répondre, j'avais néanmoins compris.

Une femme, la soixantaine, venait de sortir de la maison pour se diriger vers la voiture. La grand-mère de Wesley, sans aucun doute. Celle qui le détestait. Pas étonnant qu'il ait l'air d'avoir envie de creuser un trou dans le sol pour s'y enterrer. Je me suis sentie moi aussi un peu nerveuse alors que je suivais des yeux la femme, vêtue avec chic d'un pull-over saumon et d'un pantalon au pli impeccable, marcher à grandes enjambées vers nous.

Wesley a baissé sa vitre quand elle est arrivée à la voiture.

— Bonjour, Grand-Mère Rush, comment allez-vous ?

— Ne commence pas tes petits jeux, Wesley Benjamin. Ils ne marchent pas avec moi et je suis furieuse contre toi.

Sa voix, cependant, était dépourvue de colère. Haut perchée, elle était posée et douce, comme celle d'une mamie gâteau délicieuse. Sauf que ses paroles tranchaient avec le son.

— Qu'est-ce que j'ai encore fait ? a soupiré Wesley. Mes chaussures ne vous conviennent pas ? À moins que la voiture ne soit pas assez propre ? Qu'allez-vous retenir contre moi aujourd'hui ?

— Je te suggère de ne pas user de ce ton avec moi, a-t-elle rétorqué de la voix la moins intimidante qui soit.

J'en aurais presque ri si Wesley n'avait pas eu une mine aussi piteuse.

— Tu peux vivre ta vie comme tu l'entends mais laisse Amy en dehors de ça.

— Amy ? Qu'est-ce que j'ai fait à Amy ?

— Sérieusement, Wesley... Mieux vaudrait qu'Amy prenne le bus. Je n'approuve pas que tu la conduises quand tu as une de tes... amies sur la banquette arrière.

Elle a détourné le regard afin de me considérer un instant puis elle a reporté son attention sur son petit-fils.

— Je ne voudrais surtout pas qu'elle ait une mauvaise influence sur ta sœur.

J'étais perdue tout à coup. Au lycée, j'étais en tête de classe. Je n'avais jamais eu d'ennuis de ma vie et, pourtant, cette femme pensait pour une mystérieuse raison que je risquais d'avoir un effet néfaste sur sa précieuse petite-fille.

Quand soudain, j'ai compris.

Elle me prenait pour une des pouffes de Wesley. Pour elle, j'étais une simple bimbo que son petit-fils sautait. Il avait évoqué les jugements désapprobateurs de sa grand-mère au sujet de son style de vie. Elle détestait sa manière de coucher à droite, à gauche. En m'apercevant à l'arrière de la voiture, elle en avait conclu que j'étais une traînée qu'il avait ramassée.

J'ai regardé au loin pour ne pas voir l'expression de dégoût sur le visage de la femme. J'étais blessée. Et fâchée.

Principalement parce qu'elle n'avait pas tort.

— Ce ne sont pas vos affaires, a rugi Wesley.

Je ne lui connaissais pas ce ton de rage contrôlée.

— Vous n'avez pas le droit de manquer de respect à mon amie. Quant à ma relation avec ma sœur, c'est ma vie. Vous n'avez rien à en dire. Et vous devriez savoir que jamais je ne lui ferais de mal, malgré ce que vous avez pu lui mettre dans le crâne. Je ne suis pas le monstre dont vous lui dressez le portrait.

— Je pense qu'à compter d'aujourd'hui, je ramènerai Amy à la maison moi-même.

— Allez-y, mais vous ne détruirez pas ma relation avec elle. C'est ma sœur, et Papa et Maman seront outrés quand je leur dirai que vous essayez de briser notre famille, Grand-Mère.

— J'ai bien peur que ta famille ne soit déjà brisée, mon cher.

Un bruit a retenti, indiquant que Wesley remontait sa vitre.

Il a appuyé sur la pédale d'accélérateur pendant que la vieille dame remontait vers chez elle. Dans un crissement de pneus, Wesley a quitté son allée pour foncer dans la rue. Je lui ai lancé un coup d'œil inquiet. Je cherchais mes mots. Par chance, il a parlé en premier :

— Désolé. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle sorte. Elle n'avait pas à te traiter comme ça.

— Ce n'est pas grave.

— Si. C'est une mégère.

— J'avais deviné.

— Et le pire, c'est qu'elle a raison.

— À quel propos ? ai-je demandé.

— Notre famille. Elle n'a pas tort quand elle dit qu'elle est brisée. Cela ne date pas d'hier. Mes parents sont toujours partis et ma grand-mère a réussi à se mettre entre Amy et moi.

— Amy t'aime toujours.

— Peut-être, a-t-il murmuré. Mais elle a une moins bonne opinion de moi car ma grand-mère l'a convaincue que j'étais un enfoiré de première. Un bon à rien. Je le vois dans la façon dont Amy me regarde maintenant. Elle a changé. On dirait que je lui fais pitié. Ou qu'elle est déçue. Elle doit penser que je suis affreux.

— Je suis vraiment désolée, ai-je répondu tout bas. Si j'avais su, je n'aurais jamais plaisanté au sujet des services que tu rends aux autres en échange de... d'avantages en nature.

— Laisse tomber. (Il a décéléré un peu.) En toute honnêteté, tu as raison. Et ma grand-mère aussi. Seulement, je ne voulais pas qu'Amy me voie ainsi. Jamais.

Je n'ai pu résister à la tentation de tendre la main vers le levier de vitesses pour toucher celle de Wesley. Sa peau était douce et chaude. Dans ma paume, je sentais battre son pouls régulier. Ma stupide voiture et ma dispute avec Casey me sont sorties de l'esprit. Je voulais juste que Wesley sourie à nouveau. Même à sa manière de branleur. Je ne pouvais supporter qu'il ait de la peine à l'idée de perdre le respect de sa sœur. J'avais envie de lui remonter le moral. Je tenais à lui.

Oups. C'était dit...

Dix minutes plus tard, la Porsche se garait devant ma maison. J'ai rassemblé mes affaires et posé une main sur la poignée de la portière.

— Merci de m'avoir ramenée.

En jetant un œil par-dessus mon épaule, j'ai constaté que Wesley était encore préoccupé.

— Tu peux rentrer si ça te dit, lui ai-je proposé. Mon père n'est pas là.

Wesley a souri et coupé le contact.

— Tu es une petite cochonne, Duffy. Tu essaies de me corrompre, c'est ça ?

— Tu as largement passé le stade de la corruption.

On est sortis de la voiture pour se diriger ensemble vers le perron. Dans mon sac, j'ai fouillé pour trouver ma clé. Après avoir ouvert la porte d'entrée, je me suis écartée pour laisser passer Wesley en premier. Quand il a balayé le salon des yeux, ça m'a gênée. Il devait être en train de comparer les lieux à son château alors qu'il n'y avait clairement aucune comparaison possible. En plus, chez moi, on n'était pas obsédé par l'ordre comme chez Jessica.

— Sympa, ta maison. (Wesley s'est tourné vers moi.) On s'y sent tout de suite bien.

— Pas mal pour un mouchoir de poche, hein ? ai-je plaisanté.

— Je suis sérieux. C'est chaleureux ici. Chez moi, c'est beaucoup trop grand, même pour quatre personnes. Surtout que, la plupart du temps, il n'y a que moi. Je préfère de loin ta maison.

— Merci.

Je me sentais flattée, même si son opinion m'importait peu.

— Où est ta chambre ? a-t-il voulu savoir avec un clin d'œil.

— Je m'y attendais... Qui corrompt qui, maintenant ?

Je l'ai pris par le coude pour le mener vers le premier étage.

— Ici. (J'ai indiqué la première porte juste sur le palier.) Je te préviens : on peut à peine bouger tellement c'est petit.

Il a lancé un regard à l'intérieur avant de se retourner vers moi avec son sourire en coin habituel.

— On aura assez de place.

— Assez de place pour quoi ?

Je n'ai pas eu ma réponse : déjà Wesley me prenait par la taille pour me faire entrer dans ma chambre. D'un coup de pied, il a claqué la porte derrière nous avant de me plaquer contre le mur pour se mettre à m'embrasser si fort que j'ai cru que ma tête allait exploser. Sur le coup, j'ai été surprise mais, rapidement, j'en ai fait autant à mon tour. Il a serré mes hanches et baissé mon pantalon avec force, aussi bas que possible sans le déboutonner. Ensuite, il a glissé ses doigts sous l'élastique de ma culotte pour les frotter sur ma peau bouillante et envahie de picotements.

Passé quelques minutes, il a décollé sa bouche de la mienne.

— Bianca, je peux te poser une question ?

— Non, je ne te ferai pas de pipe, ai-je aussitôt refusé. Rien que d'y penser, j'ai envie de vomir. Je trouve ça dégradant. Compte pas sur moi. Jamais.

— Han. Plutôt décevant. Mais ce n'était pas ma question.

— Oh. (La honte !) C'était quoi ?

Il a sorti ses paumes de mon pantalon pour les poser sur mes épaules.

— De quoi tu t'évades avec moi, maintenant ?

— Pardon ?

— Je sais que ton ex est parti depuis des jours. Mais je sens qu'il y a encore un truc qui te dérange. Je veux bien croire que tu ne peux plus te passer de moi... mais il y a autre chose, à mon avis. Qu'est-ce que tu fuis comme ça, Bianca ?

— Rien.

— Ne mens pas.

— Occupe-toi de tes oignons.

Je l'ai repoussé et j'ai relevé en vitesse mon pantalon. Par réflexe, je me suis accroupie au pied de mon lit pour plier le linge propre.

— Changeons de sujet.

Wesley s'est assis près de moi par terre.

— OK.

À sa voix, je devinais ce qu'il pensait : Je serai patient et j'attendrai que tu me répondes. Dommage pour lui, ça ne risquait pas d'arriver. Wesley était mon objet sexuel, après tout. Pas mon psy.

Pendant que je rangeais mes vêtements, on a parlé du lycée. À la fin, je me suis relevée pour aller sur mon lit

— Tu ne mets pas tes affaires dans ton placard ? m'a demandé Wesley.

— Non.

— Quel intérêt de les plier, alors ?

En soupirant, je me suis allongée sur le dos et j'ai envoyé mes Converse valser dans la chambre.

— Je n'en sais rien. (La tête sur l'oreiller, je fixais le plafond.) C'est une habitude chez moi. Tous les soirs, je plie mes vêtements. Ça me détend. Le lendemain matin, je cherche quoi mettre dans les piles et, du coup, elles sont en désordre, alors le soir, je replie mes affaires. C'est cyclique comme tic.

Mon lit a grincé alors que Wesley m'y rejoignait pour venir s'installer au-dessus de moi, entre mes jambes.

— Bizarre, ton truc, a-t-il commenté. Un truc de névrosée, même.

— C'est moi, la névrosée ? ai-je rétorqué en éclatant de rire. Il y a dix secondes, je ne voulais pas répondre à ta question et toi, tu remets ça : tu essaies de baisser ma culotte une fois de plus. Perso, je pense qu'on est tous les deux des cas sociaux.

— Vrai.

On a recommencé à s'embrasser. Il a relevé mon tee-shirt et dégrafé mon soutien-gorge. En dépit du manque de place sur mon petit matelas, Wesley est parvenu à m'enlever mon haut et à déboutonner mon pantalon en un temps record. Quand j'ai baissé la fermeture éclair de son jean, pourtant, il m'a arrêtée.

— Non. (Il a écarté ma main.) Tu n'aimes peut-être pas les pipes mais je pense que ça, ça peut te plaire.

J'ai ouvert la bouche pour rétorquer quelque chose mais l'ai aussitôt refermée alors qu'il couvrait mon bas-ventre de baisers. Il a fait glisser mon pantalon et ma culotte jusqu'à mes genoux, l'une de ses mains s'arrêtant en chemin pour presser cette région sensible au-dessus de ma hanche. J'ai sursauté et rigolé sous l'effet des chatouilles. Sa bouche descendait toujours plus bas et, étonnamment, j'attendais avec plaisir qu'elle arrive à destination.

Jessica et Casey m'avaient raconté que lorsque leurs copains leur avaient fait ça, elles avaient adoré. J'avais beau l'avoir entendu d'elles deux, je n'y croyais pas encore complètement. Jake et moi, on n'avait jamais essayé et, pour ma part, je trouvais ça space. Limite dégoûtant.

Au début, j'ai trouvé ça bizarre. Mais après, plus du tout. Je trouvais ça sale et génial en même temps. J'ai agrippé les draps dans mes paumes et serré fort tandis que mes genoux tremblaient. Jamais je n'avais ressenti un truc pareil.

— Aaah... Han ! ai-je gémi de plaisir.

— Merde !

Wesley a bondi hors du lit. Il avait entendu une portière de voiture claquer. Mon père rentrait.

J'ai remonté ma culotte et boutonné mon pantalon, mais il m'a fallu quelques instants avant de localiser mon soutif. Une fois rhabillée, j'ai lissé mes cheveux et essayé d'effacer l'expression sur mon visage digne d'une gamine prise en flagrant délit de manger du chocolat en cachette.

— Qu'est-ce que je fais ? Je m'en vais ? s'est inquiété Wesley.

— Non, ai-je répondu, encore essoufflée. (Je sentais qu'il ne voulait pas retourner dans sa maison-manoir vide.) Reste un peu. Il n'y a pas de souci. Mon père ne dira rien. On ne peut juste pas continuer... ça !

— Tu as une autre activité à proposer ?

Alors, comme deux idiots, on a joué au Scrabble pendant les quatre heures et demie qui ont suivi. Il y avait à peine assez de place dans ma chambre pour qu'un mec de la taille de Wesley puisse s'étendre par terre sur le ventre, mais il a réussi, et moi, j'ai pris place face à lui, en tailleur, de l'autre côté du plateau où on étalait des mots tels que chimérique et hégémonie. On avait vu plus excitant comme vendredi soir, seulement je me suis beaucoup plus amusée que si j'étais allée au Nest ou à une soirée débile à Oak Hill.

Vers 9 heures, après trois victoires de suite pour moi – enfin un truc auquel je le

battais ! —, Wesley s'est levé.

— Je ferais mieux de rentrer, a-t-il déclaré.

— OK, ai-je dit, debout à mon tour. Je te raccompagne en bas.

J'étais de si bonne humeur que j'en avais oublié Papa... jusqu'à ce qu'on tombe sur lui en bas. J'ai senti l'odeur de whisky avant de repérer la bouteille sur la table basse. Mes joues se sont empourprées de honte.

Pitié, ne remarque rien, ai-je songé alors que je menais Wesley à la porte d'entrée. J'aurais dû commencer à me faire du souci depuis longtemps, mon père n'étant pas venu en haut demander à qui appartenait la Porsche dans l'allée, par exemple. Wesley n'avait pas tilté non plus. Après tout, c'était vendredi soir. Un père pouvait très bien prendre l'apéro le week-end. Pas un ancien alcoolique certes, mais Wesley ne connaissait pas cette partie de l'histoire. Tant que Papa se comportait normalement, cela pourrait sembler ordinaire.

Naturellement, cela ne valait pas pour les filles comme moi nées sous une mauvaise étoile.

— Ma cocotte ! s'est exclamé mon père.

À ces deux mots, je savais déjà qu'il était blindé. Super. Il s'est mis debout, titubant, et a jeté un œil en direction du vestibule où Wesley et moi nous tenions.

— Je ne savais pas que tu étais rentrée, ma chérie. Qui est-ce ? (Il a plissé les yeux vers Wesley.) Un garçon ?

— Euh, Papa... je te présente mon ami Wesley Rush, ai-je répondu en m'efforçant de rester calme.

— Un ami... bien sûr... a-t-il rétorqué.

Sa bouteille de whisky en main, il a avancé de quelques pas malhabiles vers nous sans cesser de toiser avec défi Wesley.

— Tu as passé un bon moment dans la chambre de ma petite fille, gamin ?

— Tout à fait. (Wesley tentait clairement la carte du bon garçon innocent.) On a fait trois parties de Scrabble. Votre fille est particulièrement douée avec les mots, monsieur.

— Le Scrabble ? Tu me prends pour un imbécile ? C'est un code pour pipe ou quoi ? a rugi Papa.

J'ai viré au rouge. Comment avait-il deviné ? Il devait lire dans mes pensées. Mais non, il était ivre mort et se contentait de lancer des accusations. Si j'avais l'air coupable, la situation allait empirer. J'ai donc éclaté de rire comme s'il s'agissait d'une blague, imitée par Wesley.

— Absolument, P'pa. Et pour baise, on utilise yahtzee.

— Je ne plaisante pas ! a-t-il grondé en agitant sa bouteille.

Des gouttes de whisky ont éclaboussé la moquette. Génial. Et qui nettoierait après ? Bobonne. Alias moi.

— Je vois très clair dans votre petit jeu. J'ai remarqué la façon dont s'habillent tes traînées de copines, Bianca. Et ça déteint sur toi !

Je n'arrivais plus à forcer le moindre rire.

— Mes amies ne sont pas des traînées, ai-je répliqué à voix basse. Tu es soûl comme une barrique et tu ne sais pas ce que tu racontes.

Dans un élan de bravoure, je lui ai arraché la bouteille des mains.

— Je pense que tu as assez bu, Papa.

Pendant une seconde, je me suis sentie bien. Soulagée. J'aurais dû faire ça depuis longtemps. Prendre les choses en main en lui confisquant cette bouteille me conférait un pouvoir nouveau.

Celui de pouvoir arranger la situation.

— Je ferais mieux d'y aller, a soufflé Wesley dans mon dos.

Je me suis retournée pour lui dire au revoir, mais avant que la phrase passe ma bouche, j'ai senti la bouteille me glisser des doigts. Je l'ai entendue éclater en mille morceaux près de moi.

Je me suis rendu compte que j'étais par terre, moi aussi, mais sans comprendre pourquoi. Ensuite, la douleur s'est déclenchée au niveau de ma tempe. J'avais la sensation d'avoir été frappée. Par un truc dur. Franc. La main de mon père. Sonnée, j'ai porté mes doigts à ma tête endolorie pour la frotter.

— Tu vois ! a hurlé mon père. Les hommes n'aiment pas les putes, Bianca. Ils finissent toujours par les quitter et moi, je ne te laisserai pas en devenir une. Pas sous mon propre toit. C'est pour ton bien que je dis ça.

J'ai levé les yeux sur lui et les ai refermés avec appréhension alors qu'il tendait le bras pour m'agripper.

Avant d'en arriver là, j'ai entendu un bruit sourd puis mon père pousser un grognement douloureux. En rouvrant les paupières, j'ai vu Wesley s'écarter de Papa qui se massait la mâchoire, une expression choquée sur le visage.

— Petit saligaud !

— Ça va ? a voulu savoir Wesley, accroupi près de moi.

— Tu viens de cogner mon père ?

J'avais l'impression de délirer. Était-ce un rêve ? Ou l'étrange réalité ?

— Ouais, a admis Wesley.

— De quel droit oses-tu ? a crié Papa même s'il chancelait trop pour s'approcher de nous. Comment oses-tu sauter ma fille et ensuite me frapper, petit enfoiré ?

C'était la première fois que mon père était aussi grossier devant moi.

— Viens. (Wesley m'a aidée à me relever.) Restons pas là. Je t'emmène.

D'un bras, il m'a enlacée pour me presser contre son corps chaud et me conduire dehors.

— Bianca ! a tempêté mon père derrière nous. Tu n'as pas intérêt à monter dans cette foutue caisse ! Je t'interdis de partir ! Tu m'entends, petite traînée ?

Le trajet jusque chez Wesley s'est déroulé en silence. À plusieurs reprises, j'ai

remarqué qu'il ouvrait la bouche pour parler mais il se ravisait toujours. J'étais trop secouée pour dire quoi que ce soit. La douleur, à ma tête, était supportable. C'était plutôt le comportement de mon père qui me plongeait dans la stupéfaction. Et la honte. Pourquoi fallait-il que Wesley ait été témoin de cette scène ? Que pensait-il de mon père à présent ?

— Ça n'était encore jamais arrivé.

J'ai retrouvé la parole juste au moment où Wesley se garait devant la maison grandiose. Il a coupé le moteur et s'est tourné vers moi.

— Mon père ne m'a jamais frappée... ou crié dessus comme aujourd'hui.

— OK.

— Je tiens à ce que tu saches que ce n'est pas habituel chez nous, ai-je poursuivi. Je ne suis pas une enfant battue ni quoi que ce soit. Je ne voudrais pas que tu croies que mon père est un monstre. Ou un psychopathe.

— Je croyais que tu t'en fichais de l'opinion des autres.

— Ça m'est égal ce qu'on pense de moi. (Je n'ai su que je mentais qu'au moment où les mots sont sortis.) Pour ce qu'on pense de ma famille et de mes amies, c'est différent. Mon père n'est pas un sale type. Il traverse juste une crise pour l'instant. Ma gorge s'est serrée et j'ai dégluti pour y remédier. Je voulais lui expliquer pour qu'il comprenne.

— Ma mère demande le divorce. Il... il n'arrive pas à l'accepter.

La boule dans mon ventre grossissait. Toutes les peurs et les inquiétudes que j'avais refoulées jusqu'ici avaient besoin de sortir et je ne pouvais les en empêcher. J'ai fondu en larmes au point de sangloter.

Comment pouvait-on en arriver là ? Je vivais un cauchemar éveillé. Mon père était adorable. C'était un homme naïf, fragile. Le plus gentil possible. Là, il était méconnaissable. J'avais beau avoir toujours entendu parler des raisons de sa sobriété forcée et savoir, quelque part au fond de moi, que lorsqu'il était ivre il était dangereux, je ne pouvais toujours pas y croire.

Tout semblait s'écrouler autour de moi. Et cette fois, je ne pouvais ni nier la réalité ni faire semblant de ne pas la voir. Et encore moins y échapper.

Wesley a gardé le silence, assis près de moi. Lorsque j'ai arrêté de pleurer, je me suis aperçue qu'il me tenait la main. Une fois ma respiration calmée et les dernières larmes autour de mes yeux séchées, il a ouvert sa portière et fait le tour de la voiture pour ouvrir la mienne. Il m'a aidée à sortir – une attention inutile mais gentille – et à gravir les marches jusqu'à son entrée en me tenant serrée contre lui comme plus tôt, chez moi. Comme s'il craignait que je tombe dans l'obscurité, quelque part entre sa voiture et sa maison.

À l'intérieur, il m'a proposé quelque chose à boire. Quand j'ai refusé, on est allés dans sa chambre, fidèles à notre habitude. Je me suis assise sur son lit et il a pris place à mes côtés. Il ne me regardait pas mais je sentais qu'il réfléchissait et je redoutais de lire dans ses pensées. Pour cette raison, je n'ai pas posé de question.

— Ça va aller ? (Il s'est finalement tourné vers moi.) Tu veux que j'aille te chercher des glaçons ?

— Non, ai-je dit d'une voix râpeuse à cause des pleurs. Ça ne fait plus mal.

Il a approché sa main pour écarter les cheveux de mon visage, le bout de ses doigts effleurant ma tempe.

— Au moins, maintenant je sais, a-t-il conclu tout bas.

— Tu sais quoi ?

— Ce que tu fais.

Je n'ai rien répondu.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que ton père était alcoolique ?

— Parce que ce n'est pas à moi d'en parler. Et que ça va passer. C'est juste la situation. C'est difficile pour lui. Mais il n'a pas touché à une goutte d'alcool depuis dix-huit ans. Jusqu'aux papiers du divorce... Il va s'en sortir.

— Il faut que tu lui parles. Quand il est sobre. Que tu lui expliques qu'il dérape.

— Ben ouais, ai-je raillé. Pour qu'il ait l'impression que je suis contre lui moi aussi ? Alors que ma mère vient de lui imposer le divorce ?

— Tu n'es pas contre lui, Bianca.

— Et toi alors, Wesley ? Pourquoi tu ne parles pas à tes parents ? (Je le trouvais soudain drôlement hypocrite.) Pourquoi tu ne leur avoues pas que tu te sens seul ? Que tu voudrais qu'ils rentrent à la maison ? Tu n'as pas envie de les blesser, pas vrai ? Ou qu'ils t'accusent de leur mal-être ? Si je dis à mon père qu'il a un problème, il va penser que je le hais. Je ne veux pas le blesser plus encore. Il vient de tout perdre.

Wesley a nié de la tête.

— Il n'a pas tout perdu. Il t'a, toi. Pour l'instant, en tout cas. Si tu ne lui parles pas, il finira par te forcer à t'éloigner et alors ce sera trop tard. Et trop douloureux pour lui.

— Peut-être.

Les doigts de Wesley s'étaient mis à me masser la tempe.

— Tu n'as pas mal, si ? a-t-il vérifié.

— Non.

J'aimais bien sa façon de frotter mon crâne. J'ai penché la tête contre sa main en soupirant.

— C'est ce qu'il a dit qui fait mal, ai-je avoué dans un murmure.

J'ai mordu ma lèvre avant de reprendre :

— Tu sais... Jamais on ne m'avait traitée de pute auparavant et aujourd'hui deux personnes différentes ont insinué que j'en étais une. Le plus drôle, c'est que je suis quasi persuadée qu'elles ont raison.

— Ce n'est pas drôle. Et tu n'es pas une pute, Bianca.

— Alors je suis quoi ? ai-je répliqué, brusquement énervée. J'ai repoussé sa main pour me lever.

— Je suis quoi ? Je baise un mec qui n'est même pas mon copain et je le cache à mes

amies... à supposer qu'elles le soient encore. C'est un fait : je suis une pute ! Même ta grand-mère et mon père s'en sont aperçus.

Wesley, le visage grave, s'est mis debout. Il m'a saisie par les épaules puis m'a forcée à le regarder.

— Écoute-moi. Tu n'es pas une pute, Bianca. Tu m'entends ? Tu es une fille intelligente, bornée, sarcastique, névrosée, loyale, cynique et pleine de compassion. Voilà ce que tu es, OK ? Tu n'as rien à voir avec une traînée, une pute ou quoi que ce soit du genre. Tu as juste des secrets et des bobos dans la tête... comme on en a tous.

Je l'ai fixé avec incrédulité. Avait-il raison ? Le reste du monde était-il aussi paumé que moi ? Avait-il aussi plein de choses à cacher ? Sûrement. Si Wesley avait ses problèmes à lui, les autres devaient en avoir comme nous.

— Bianca, les gens se traitent de putes pour se rabaisser, a-t-il repris sur un ton plus doux. Ça leur donne bonne conscience par rapport à leurs propres erreurs. C'est plus facile d'employer le mot que d'examiner la situation. Je te promets que tu n'es pas une pute.

Je me suis perdue dans ses yeux gris et tendres et j'ai soudain compris où il voulait en venir.

Tu n'es pas seule. Tel était son message caché.

Il savait exactement ce que je ressentais. Cette impression d'être abandonné. La blessure d'être insulté. Il me comprenait, moi.

Sur la pointe des pieds, je l'ai embrassé. Un vrai baiser qui n'avait rien à voir avec notre jeu de préliminaires. Nos bouches ne se livraient pas à une épreuve de force. Violente et sauvage. Mes hanches ne se pressaient pas contre les siennes, elles les touchaient légèrement. Nos lèvres bougeaient en parfaite harmonie. Cette fois, elles parlaient un langage qui signifiait quelque chose. De quoi s'agissait-il ? Impossible encore à dire. Mais un lien réel s'était établi. Il a caressé délicatement mes cheveux puis, de son pouce, ma joue, encore humide de larmes. Et rien de tout cela ne m'a paru débile ou bizarre. Au contraire, je trouvais que c'était naturel.

J'ai retiré son pull en le passant par-dessus sa tête et il a fait de même avec le mien. Ensuite, il m'a étendue sur le dos sans se presser. La scène se déroulait au ralenti cette fois. Je n'essayais pas de m'échapper. Le moment était profond. Et il était question de Wesley, d'honnêteté et de compassion. Toutes ces choses que jamais je n'aurais un jour pensé voir en Wesley Rush.

Alors, quand nos corps se sont trouvés ce soir-là, la sensation de faire un truc sale ou interdit n'est pas réapparue.

Et c'était atroce... mais j'étais au paradis.

J'ai su que quelque chose clochait à la seconde où j'ai rouvert les yeux, le lendemain matin.

Dehors, le ciel était gris et froid. À l'inverse du corps de Wesley, lové contre le mien sous les draps. Son bras autour de moi me retenait près de son torse tandis que son souffle régulier réchauffait ma nuque. Un moment parfait, tendre et rassurant.

Bien trop beau pour durer.

J'ai aperçu un pull rose qui traînait dans un coin de la pièce. Il gisait sur le sol depuis des semaines, oublié par une conquête sans nom de Wesley, l'une des nombreuses qu'il avait emmenées dans sa chambre. En le voyant, je me suis souvenue du lit dans lequel j'étais. Et du bras qui me tenait.

Je ne pouvais me sentir rassurée ou en sécurité. Surtout pas ici. En compagnie de Wesley. Je me trompais. J'aurais dû éprouver du dégoût et le repousser violemment. J'étais devenue folle. Alors que je me triturais le cerveau, la réalité est revenue me frapper en pleine figure telle une vague d'eau glaciale.

J'étais jalouse des autres filles auxquelles Wesley adressait la parole.

J'aurais fait n'importe quoi pour qu'il sourie.

J'étais rassurée et heureuse entre ses bras.

Saleté de merde ! ai-je pensé, paniquée. Je suis amoureuse de lui !

Il fallait que je me secoue. Je ne pouvais pas être amoureuse. L'amour, c'était un grand mot. Trop grand. Ça prenait des années avant de pouvoir l'employer. Je n'étais pas amoureuse de Wesley Rush.

Pourtant, j'avais des sentiments pour lui. Autres que de la haine ou du dégoût. Cela dépassait la sensation d'avoir flashé sur quelqu'un. C'était plus puissant que tout ce que j'avais ressenti pour Toby Tucker au cours des trois dernières années. Ou que ce que j'avais éprouvé pour Jake Gaither. C'était vrai. C'était fort.

Et terrifiant.

Il fallait que je déguerpisse au plus vite. Si je restais, je risquais de m'enfoncer plus encore dans ce piège. Quels que soient mes sentiments pour Wesley, ils ne pourraient jamais être réciproques.

Lui, c'était Wesley Rush.

Et moi, la DUFF.

Je ne pouvais pas me torturer avec lui. J'avais retenu la leçon après Jake. Quand on s'approchait trop près, on souffrait. Wesley avait en outre plein de munitions pour me faire mal. La veille, il m'avait vue dans une grande vulnérabilité. J'avais baissé ma garde. Je lui avais ouvert mon cœur. Et si je ne partais pas maintenant, j'allais le payer.

Où qu'on aille et quoi qu'on fasse pour s'occuper l'esprit, la réalité finit toujours par nous rattraper, avait dit Maman au sujet de sa relation avec Papa.

Un sourire amer est passé sur mes lèvres alors que je me libérais de l'étreinte de

Wesley. Ma mère avait raison. Il m'avait servi de distraction, loin de ce tourbillon émotionnel et de mes histoires de famille. Et voilà qu'ironiquement, je n'éprouvais plus... qu'un torrent d'émotions.

Sur la pointe des pieds, j'ai avancé dans la pièce, essayant de me rhabiller sans faire de bruit. Mon pull, mon jean et mon portable en main, je me suis faufilée sur le balcon.

Sans prendre le temps de m'en dissuader ou de me convaincre qu'elle pourrait ne pas décrocher, j'ai composé le numéro de Casey. Je savais qu'elle serait furieuse contre moi mais je n'avais personne d'autre à qui téléphoner. Même fâchée, Casey serait prête à me venir en aide. C'était sa personnalité.

— Allô ? a-t-elle grommelé au bout de deux sonneries.

Quelle poisse, a chuchoté une voix dans ma tête. Après tout ce temps, il fallait que Casey découvre la vérité de cette façon ! Malgré tout, je savais que c'était pour la bonne cause. Et qu'il valait mieux partir dès maintenant. Même si je n'en avais pas envie et que j'aurais voulu voir les choses différemment ou garder encore mon secret à l'abri de Casey et du reste du monde.

— Bianca ?

Hélas, mes souhaits n'étaient jamais exaucés.

— Hé, Casey, désolée de te réveiller, mais j'ai besoin que tu me rendes un grand service. S'il te plaît.

— B., tout va bien ? a-t-elle demandé, d'une voix moins endormie. Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu peux prendre la voiture de ta mère et venir me chercher ? J'ai besoin de rentrer chez moi.

— Chez toi ?

Elle était troublée. Et inquiète. J'allais lui filer un ulcère si je continuais.

— Tu n'es pas chez toi ? Mais alors, t'es où ?

— Relax, Casey. Ça va.

— Garde tes « relax » pour toi, Bianca, OK ? Ça fait des semaines que tu es bizarre et, quand j'essaie de te parler, tu me fuis. Maintenant, tu me demandes à l'aube de venir te chercher je ne sais où et je suis censée être relax ? Tu vas me dire où tu es, oui ou non ?

C'était la question que je redoutais. J'ai pris une grande inspiration et je me suis lancée :

— Chez... Wesley. Tu sais la gigantes...

— C'est bon. Je sais où habite Wesley Rush.

Elle dissimulait sa curiosité derrière sa colère et n'était pas meilleure actrice que moi.

— J'arrive dans dix minutes, a-t-elle annoncé avant de raccrocher.

J'ai mis mon téléphone dans ma poche.

Dix minutes. Dix petites minutes.

J'ai poussé un soupir, accoudée à la balustrade du balcon. Vue d'ici, Hamilton-le-trou-

du-cul-du-monde ressemblait à une ville fantôme. Pas un chat dans les rues (pour être honnête, il n'y avait jamais foule nulle part, peu importe l'heure) et tous les petits magasins aux toits gris dormaient encore. Le ciel terne, sans soleil, n'arrangeait rien à la tristesse du tableau.

— Tu n'es peut-être pas au courant, mais l'espèce humaine fait en général la grasse matinée, le samedi.

J'ai pivoté sur moi-même et découvert Wesley, debout dans le cadre de la porte vitrée. Il se frottait les yeux pour se réveiller, un petit sourire aux lèvres. Malgré le vent glacial, il n'était vêtu que de son boxer noir. Quel corps ! Pas le moment d'y penser, pourtant. Je devais mettre un terme à toute cette histoire.

— Il faut qu'on parle.

J'ai cherché autre chose à contempler que son corps d'Apollon quasi nu. Mes pieds feraient l'affaire.

— Hmm, a-t-il dit d'un air songeur en passant une main dans ses boucles emmêlées. D'après mon père, c'est la phrase la plus menaçante qui puisse sortir de la bouche d'une femme. Parce que ça ne présage jamais rien de bon, selon lui. Tu m'inquiètes, Duffy.

— On ferait mieux de rentrer.

— Encore plus inquiétant.

Je l'ai suivi à l'intérieur, tordant nerveusement mes mains moites. Il s'est affalé sur son lit, attendant que je le rejoigne, mais je suis restée sur mes jambes, de peur de me laisser aller au confort de son matelas. Casey arriverait dans huit minutes et demie selon mes calculs. Net, clair et précis étaient donc mes mots d'ordre.

Sur les nerfs, je me suis gratté le cou avant de me lancer.

— Tu es... un mec super et je te suis très reconnaissante de tout ce que tu as fait pour moi.

Pourquoi cette tirade sonnait-elle comme une rupture ? Il fallait sortir avec un type avant de pouvoir le larguer, non ?

— Vraiment ? Depuis quand ? a-t-il soulevé. Dans ta bouche, je ne suis qu'un enfoiré. Je me doutais que je finirais par monter dans ton estime... mais quelque chose me dit que je devrais me méfier.

— Seulement... ai-je poursuivi, luttant de toutes mes forces pour ne pas l'écouter, je ne peux plus continuer. Je pense... qu'il faut qu'on arrête. De coucher ensemble.

Ouais, une vraie réplique pour casser. Ne manquait plus que le traditionnel « tu n'as rien à te reprocher, c'est moi » et ce serait parfait.

— Pourquoi ?

Il ne semblait pas blessé. Juste étonné.

Et ça m'a fait mal.

— Parce que je ne suis plus dedans. Je ne crois plus que... (D'un geste, je nous ai englobés tous les deux.) Que ce soit ce qu'il y a de mieux pour nous.

Wesley a froncé les sourcils.

— Bianca, ça a un rapport avec ce qui s'est passé hier soir ? m'a-t-il interrogée, soudain sérieux. Si c'est le cas, je tiens à ce que tu saches que tu n'as pas à...

— Non, ce n'est pas ça.

— Alors c'est quoi ? Ce n'est pas clair, ton histoire.

J'ai baissé les yeux sur mes Converse. Les bords en caoutchouc étaient usés mais le tissu rouge, sur le dessus, était aussi vif qu'au premier jour. Un rouge écarlate.

— Je suis comme Hester, ai-je chuchoté à mon intention plus qu'à celle de Wesley.

— Quoi ?

J'ai relevé la tête, surprise qu'il m'ait entendue.

— Je suis... Rien. C'est fini. C'est tout.

— Bianca...

J'ai été sauvée par les deux brefs coups de klaxon en bas.

— Faut que j'y aille !

J'étais tellement concentrée sur ma fuite que je n'ai pas compris les paroles que Wesley me criait. Sa voix s'est perdue au loin, là où j'espérais qu'il resterait pour l'éternité.

Casey a appuyé sur la pédale d'accélérateur alors que je montais dans le vieux pick-up de sa mère. Mme Waller (autrefois connue sous le nom de Mme Blithe ; elle avait repris son nom de jeune fille après son divorce) aurait pu avoir une bien plus jolie voiture. À l'époque où elle était mariée avec le père de Casey, ils avaient beaucoup d'argent. M. Blithe lui avait proposé de lui acheter une Lexus mais elle avait refusé. Elle adorait la Chevrolet bringuebalante qu'elle s'était achetée au lycée. Sa fille, en revanche, la haïssait au plus haut point. Surtout que c'était le seul véhicule qu'elle avait l'occasion de conduire.

À travers le pare-brise, Casey examinait l'espèce de manoir face à elle alors que je mettais ma ceinture. Sous son manteau, elle portait un pyjama rose avec des grenouilles vertes tandis que, sur sa tête, des épis partaient dans tous les sens. Contrairement à moi, ma meilleure amie restait mignonne et sexy même au saut du lit, sans aucun effort.

— Salut, ai-je dit.

Les sourcils arqués, elle m'a scrutée, ses yeux de lynx s'attardant sur chaque centimètre carré de mon visage tandis qu'elle cherchait une pièce à conviction. Pour finir, elle a détourné le regard et passé une vitesse avec peine.

— Bon, qu'est-ce qui se passe ? m'a-t-elle interrogée en sortant de l'allée. Et ne me raconte pas que tout va bien parce que j'ai rameuté mes fesses ici à 7 heures, et si tu ne craches pas le morceau, je te tords le cou !

— Sous la menace, c'est certain que tu vas me faire parler...

— Arrête tes conneries ! Tu recommences à éviter le sujet. C'est une manie chez toi en ce moment. Ça marche peut-être avec Jess, mais tu devrais savoir que tu ne te débarrasseras pas de moi aussi facilement. Alors réponds. Magne-toi. Et commence par m'expliquer pourquoi je suis venue te chercher chez Wesley.

— J'ai dormi chez lui.

— Merci. J'avais compris.

Pourquoi persistais-je à vouloir cacher la vérité ? Qu'espérais-je encore, face à Casey ? Elle finirait par rassembler les pièces du puzzle, alors pourquoi ne pas jouer franc-jeu ? Et puis Wesley et moi, c'était fini, de toute manière. Peut-être qu'à force de mentir durant toutes ces dernières semaines, j'en avais pris l'habitude ?

Casey a soupiré et ralenti un peu.

— Dis-moi la vérité, Bianca. Je suis complètement larguée à cause de toi. Tu me gonfles ! Aux dernières nouvelles, Wesley Rush te sortait par les yeux !

— C'est vrai, ai-je confirmé. C'est toujours vrai... en un sens.

— En un sens ? Arrête de tourner autour du pot ! Ça fait déjà un bail que tu nous évites, Jess et moi. On ne te voit plus jamais. Jess n'ose pas l'avouer mais elle pense que tu ne nous aimes plus. Elle est triste et moi, je t'en veux à mort de nous avoir abandonnées comme ça. T'es plus là ! T'es space et tu nous baratines tout le temps.

Alors, elles viennent ces réponses, putain, Bianca ?

La colère, dans sa voix, s'est muée en supplication.

— Dis-moi ce qui se passe, a-t-elle ajouté.

Mon cœur s'est serré de culpabilité. J'ai vidé l'air de mes poumons, contrainte, je le savais, de dire la vérité et rien que la vérité. À ce sujet, en tout cas.

— On couche ensemble.

— Qui ? Wesley et toi ?

— Ouais.

— Depuis quand ?

— Fin janvier.

Casey est restée silencieuse quelques instants, le temps de digérer l'information.

— Si tu le détestes, pourquoi tu couches avec lui ?

— Parce que... ça me change les idées. Entre les histoires avec mes parents et le retour de Jake... j'avais besoin de me distraire. C'était mon échappatoire à moi. C'est mieux qu'une balle dans la tête, tu vois ? Sur le coup, coucher avec Wesley m'a paru une idée comme une autre.

Pour ne pas voir l'expression sur son visage, j'observais le paysage par la vitre. J'étais persuadée que je la décevais. Ou alors, pire, qu'elle était fière de moi, pour cette conquête.

— C'est chez lui que tu étais fourrée tout le mois dernier ? Tu nous as larguées pour Wesley ?

— Ouais... ai-je avoué. Quand ça devenait trop dur, il était là. Et je pouvais me décharger de mon stress sans vous faire flipper, toi et Jessica. Logique. Mais ensuite, je suis devenue accro... Bref, ça a fini par me rattraper, et maintenant, c'est pire que jamais.

— NON ! T'es enceinte ?

J'ai serré les dents et je me suis tournée vers elle.

— Mais non, Casey. Je ne suis pas en cloque ! (Sérieux, elle me prenait pour qui ?) Je ne suis pas conne au point de ne pas mettre de capote. Et je prends la pilule depuis trois ans, je te signale.

— C'est bon, OK. Mais alors, qu'est-ce qu'il y a de pire maintenant ?

— De une, t'es furax contre moi. De deux, Wesley me plaît.

— Euh... évidemment, tu baisses avec le mec.

— Non...

J'ai secoué la tête et me suis reperdue dans la contemplation du paysage dehors. Les maisons de banlieue d'Hamilton défilaient, bien alignées et propres, entourées de leurs gentilles clôtures. Si seulement ma vie pouvait être aussi bien rangée et simple. Au fond de moi, le sentiment d'être sale et compliquée ressurgissait.

— Il ne me plaît pas. Quatre-vingt-seize pour cent du temps, il m'énervé. Et parfois, je voudrais l'étrangler. Mais d'un autre côté... j'ai envie qu'il soit heureux. J'en parle

beaucoup trop...

— T'es tombée amoureuse de lui.

— Non ! (J'ai bondi sur mon siège.) Absolument pas ! T'es malade ? Je ne l'aime pas, c'est clair ? L'amour, c'est rare et dur à trouver. Ça prend des années. Les ados ne connaissent rien à l'amour. Et moi, je ne suis pas amoureuse de Wesley !

— Soit, a-t-elle admis. Mais tu as des sentiments pour lui ?

— Ouais.

Elle m'a lancé un regard complice avant de regarder la route, un petit sourire sur les lèvres.

— Je le savais. Je t'embêtais avec mes blagues et tout, mais je me doutais qu'il se passerait quelque chose quand tu m'as dit que tu l'avais embrassé.

— La ferme ! ai-je grogné. C'est pas cool.

— Qu'est-ce qu'il y a de si terrible ? Tu as des sentiments pour lui, le cœur qui fond et des palpitations quand tu es à ses côtés. C'est censé être excitant, non ?

— Non ! Ce n'est ni cool ni excitant. C'est affreux. Ça me tue.

— Je ne comprends pas.

— Il ne m'aimera jamais !

C'était évident, non ? Pourquoi ne comprenait-elle pas ?

— Il ne tiendra jamais à moi comme je tiens à lui, Casey. Je perds mon temps rien qu'à envisager cette possibilité.

— Pourquoi il ne tomberait pas amoureux de toi ?

Ça commençait à bien faire, les questions.

— Arrête.

— Non, sérieusement, B. Je ne crois pas que tu aies des dons de voyance ou que tu lises dans les pensées, alors comment peux-tu savoir qu'il ne t'aimera jamais ?

— T'es encore fâchée contre moi, hein ? lui ai-je demandé.

— Ça va passer. Un jour. Alors, dis-moi ce qui empêche Wesley de tomber amoureux de toi.

— Je suis la DUFF.

— La quoi ?

— DUFF.

— C'est dans le dictionnaire, ton truc ?

— Ça veut dire Dodue, Utile et Franchement Fade, ai-je expliqué en soupirant. C'est le cageot du groupe. Moi, autrement dit.

— C'est débile.

— Ah tu crois ? ai-je renchéri. Tu trouves ça stupide, Casey ? Regarde-toi. Regarde Jessica. Vous avez l'air d'être tout droit sorties d'un exemplaire de Elle. Je ne fais pas le poids. Donc, ouais, la DUFF, c'est moi !

— Absolument pas. Qui t'a raconté ça ?

— Wesley.

— Tu te fous de moi ?

— Nan.

— C'était avant ou après que tu couches avec lui ?

— Avant.

— C'est la preuve qu'il ne le pensait pas, a conclu Casey. S'il couche avec toi, c'est qu'il est attiré par toi.

— Ha ! Tu te souviens de qui il s'agit, Casey ? Wesley. Il n'a pas la réputation d'être exigeant en matière de sexe. Même si j'avais une tête de gorille, il me sauterait quand même. Sortir avec moi, par contre, c'est une autre histoire. Même avec une de tes allumettes, là...

— Je déteste quand tu parles des filles de mon équipe comme ça.

— ...alors moi ? Aucun risque qu'il sorte avec la DUFF !

— Sérieusement, Bianca, a dit Casey, tu n'es pas la DUFF. S'il y en a une, c'est moi.

— Très drôle.

— Je ne rigole pas. Je t'en veux encore, alors pourquoi serais-je gentille avec toi ? Je ressemble à une girafe avec mon mètre quatre-vingt-deux ! La plupart des mecs doivent lever la tête pour me regarder dans les yeux et aucun n'aime être plus petit qu'une fille. Toi, au moins, tu as une taille normale et t'es mignonne. Je tuerais pour être à ta hauteur... et avoir tes yeux. Ils sont tellement plus jolis que les miens.

Je n'ai rien trouvé à répondre, persuadée qu'elle était tombée sur la tête. Comment aurait-elle pu être la DUFF ? Même dans son pyjama à motifs de grenouilles, elle avait l'air d'un top model.

— Si Wesley ne réalise pas à quel point tu es adorable, alors il ne te mérite pas, a déclaré Casey. Il suffit de te le sortir du crâne et d'avancer.

Ben ouais. Avancer vers qui ? Qui pourrait vouloir de moi ?

Personne.

Je ne pouvais pas dire ça à Casey. Sinon, on serait reparties pour une autre conversation sans fin, sachant que celle-là n'était même pas encore finie. J'ai opté pour un hochement de tête à la place.

— Et le petit Tucker, au fait ?

Je l'ai considérée avec étonnement.

— Toby ?

— Oui. Tu as flashé sur lui il y a longtemps, et hier, je te retrouve pendue à son cou dans la cafétéria, m'a-t-elle rappelé.

— Il m'a prise dans ses bras ! Rien à voir avec me pendre à son cou.

Elle a levé les yeux au ciel. Waouh, je déteignais drôlement sur elle !

— Bref, tu commençais seulement à te rapprocher de Toby et tout à coup...

Je lui ai décoché un regard de défi.

— ...tu te mets à bien aimer Wesley, a-t-elle terminé.

— Et ?

— Je ne sais pas trop, a-t-elle soupiré. Je... j'ai juste l'impression que tu m'as caché tellement de trucs. Il y a beaucoup de nouveautés dans ta vie. Je me sens perdue.

Voilà qu'elle en remettait une couche ! Génial, pour mon sentiment de culpabilité.

— Ça n'a pas tant changé, lui ai-je assuré. Je flashe toujours sur Toby... bien que ça n'ait aucune importance. On est juste amis. S'il m'a prise dans ses bras hier, c'est parce qu'il a été accepté à l'université qu'il voulait et il est super heureux. J'aurais bien aimé que ce soit pour une autre raison, mais non, Quant à cette histoire entre Wesley et moi... c'est simplement débile. Et fini. On n'a qu'à faire comme si rien n'était arrivé. Je préférerais, d'ailleurs.

— Et tes parents ? Le divorce ? Tu n'en as plus reparlé depuis le lendemain de la Saint-Valentin.

— Ça va, ai-je menti. Les parents divorcent, c'est officiel mais ils le vivent bien.

Elle m'a lancé un regard sceptique avant de reporter les yeux sur la route. Elle savait que je racontais des conneries mais, pour une fois, elle n'a pas relevé. Après un long moment, elle a finalement repris la parole – pour changer de sujet, ouf :

— Où est ta voiture ?

— Au lycée. La batterie est morte.

— Ça craint. Il va falloir que tu demandes à ton père qu'il aille arranger ça.

— Ouais...

Si j'arrive à le choper quand il n'est pas bourré, ai-je songé.

Après un long silence, j'ai décidé de ravalier le peu de fierté qui me restait.

— Désolée de t'avoir traitée de connasse hier, me suis-je excusée.

— Tu peux l'être ! Tu m'as dit aussi que je parlais comme une pétasse de majorette.

— Pardon. Tu m'en veux encore ?

— Oui. Pas autant qu'hier mais... ça m'a fait mal, Bianca. Jess et moi, on s'est tellement inquiétées pour toi et, pendant ce temps, tu nous ignorais. Je t'ai demandé je ne sais pas combien de fois si tu voulais sortir et tu m'as carrément snobée. Ensuite, je t'ai vue collée à Toby alors que tu étais censée discuter avec moi à ce moment-là et... ça m'a rendue jalouse. Pas dans le mauvais sens... mais bon, je suis ta meilleure amie ! Et j'ai eu l'impression que tu me larguais. En plus, j'ai les boules que tu aies préféré coucher avec Wesley plutôt que de te confier à moi.

— Je suis désolée, ai-je marmonné.

— Arrête de répéter ça. Ce n'est pas ce qui va arranger les choses à l'avenir. Pense à moi la prochaine fois. Et à Jess. On a besoin de toi, B. Et n'oublie pas qu'on est toujours là pour toi. Et qu'on tient à toi... va savoir pourquoi !

J'ai esquissé un sourire.

— Je m'en souviendrai.

— Ne m'abandonne plus, OK ? a-t-elle repris dans un souffle. Même quand j'étais avec Jess, tu m'as manqué. Et puis, je n'avais plus de chauffeur attitré pour m'emmener partout. Tu n'as pas idée de l'enfer que c'est de se faire conduire par Vikki ! L'autre jour,

elle a failli renverser un pauvre papy sur son vélo. Je t'ai raconté ?

On a roulé sans but dans Hamilton, le temps de gaspiller de l'essence et de se remettre à la page de nos vies respectives. Casey avait flashé sur un joueur de l'équipe de basket. J'avais eu un A en anglais. Rien de très personnel. Casey connaissait désormais mon secret – en partie tout au moins – et elle ne m'en voulait plus. Disons, presque plus. J'avais compris qu'il faudrait que je sois à ses pieds pour un temps afin que tout redevienne comme avant.

Vers 10 heures, la mère de Casey a appelé. Elle voulait savoir où avait disparu son pick-up, alors Casey a dû me ramener à la maison.

— Tu comptes en parler à Jessica ? m'a-t-elle demandé en tournant dans ma rue. Wesley et tout ?

— Je ne sais pas.

J'ai inspiré profondément. Garder des secrets n'arrangeait rien, au contraire.

— Tu peux lui raconter si tu veux, ai-je proposé. Je n'ai pas envie d'en parler. Je préfère ne plus y penser.

— Je comprends. Mais je crois qu'elle a le droit de savoir. C'est notre meilleure amie. Je lui dirai que tu es passée à autre chose. Pas vrai ?

— Si, ai-je confirmé tout bas.

Mon estomac s'est noué quand elle s'est garée devant chez moi. J'ai examiné la porte d'entrée en chêne, les volets fermés du salon et notre clôture, simple et propre. J'ai compris à cet instant que ma famille vivait cachée derrière un masque.

Alors j'ai pensé à mon père.

— Je te vois lundi, ai-je lancé en tournant la tête pour qu'elle ne voie pas l'inquiétude sur mon visage.

Aussitôt hors de la voiture, j'ai avancé vers le perron.

J'étais devant la porte quand je me suis aperçue que je n'avais pas mes clés. Wesley m'avait sortie si vite de la maison la veille au soir que j'avais oublié de prendre mon sac. J'ai donc dû frapper à ma propre porte avec l'espoir que Papa soit déjà réveillé.

Les souvenirs sont remontés en moi. Et avec eux, la peur.

J'ai reculé d'un pas alors que la poignée tournait et que la porte s'ouvrait. Face à moi, Papa avait les yeux rouges, avec de gros cernes derrière ses lunettes. Il avait le teint extrêmement pâle – un teint de malade – et sa main tremblait sur la poignée.

— Bianca.

Je ne détectais pas d'alcool dans son haleine.

J'ai vidé l'air que j'avais gardé dans mes poumons malgré moi.

— Salut, P'pa. J'ai... euh... j'ai laissé mes clés à la maison hier soir...

D'un pas lent et mal assuré, il s'est avancé vers moi comme s'il redoutait que je m'enfuie. Alors, il m'a entourée de ses bras pour me serrer contre lui, son visage enfoui dans mes cheveux. On est restés sans bouger pendant un long moment et, quand il a fini par parler, il sanglotait.

— Je suis tellement... tellement désolé.

Maintenant, on était deux à pleurer.

Ce jour-là, mon père et moi avons discuté plus qu'au cours des dix-sept dernières années. La communication, c'est juste pas trop notre truc alors, pour ce qui est de s'ouvrir et de partage, nos émotions et nos pensées, il faudra repasser. Quand on dînait ensemble, c'était toujours devant la télé et ni lui ni moi n'avions la moindre envie d'interrompre l'émission avec des propos sans importance.

Là, cependant, c'était différent.

On a parlé de son boulot.

De mes notes.

De Maman.

— Cette fois, elle ne reviendra pas, si ?

Mon père a retiré ses lunettes et il s'est frotté le visage. On était assis sur le canapé et, pour une fois, la télé était éteinte. Seule notre conversation remplissait la pièce.

— Non, Papa. (Je lui ai serré la main.) Elle ne reviendra pas. Ce n'est plus le bon endroit ici, pour elle.

Il a acquiescé d'un signe de tête.

— Je sais... Je sais qu'elle n'est plus heureuse depuis longtemps... Je m'en suis même peut-être rendu compte avant elle. J'espérais seulement...

— Qu'elle changerait d'avis ? ai-je suggéré. Je pense qu'elle a essayé. Chaque fois qu'elle revenait. Elle ne voulait pas voir la vérité en face. Et accepter le fait qu'elle avait envie de... de divorcer.

Le verbe avait quelque chose de tellement définitif comparé à « se disputer » ou « se séparer ». Cela voulait dire que leur mariage, leur vie ensemble était bel et bien terminée.

— À notre façon... a-t-il repris en serrant à son tour ma main, on a fui la réalité chacun de son côté.

— Comment ça ?

— Ta mère a pris une Mustang, et moi, une bouteille de whisky. J'étais tellement dévasté par ce que ta mère m'infligeait que j'ai oublié que boire me rendait affreux. Et de positiver.

— P'pa, il n'y a pas grand-chose de positif quand on divorce. Ça craint, c'est tout.

— C'est vrai, a-t-il dit en hochant la tête. Mais j'ai quand même encore de quoi me réjouir. J'ai un travail que j'aime, une jolie maison dans un bon quartier et une fille extraordinaire.

— Pfff... pas les violons, s'il te plaît.

— Désolée, cocotte, mais je le pense. Je connais beaucoup de personnes qui donneraient tout pour avoir ma vie. Je n'y ai même pas songé. Je tiens ma situation pour acquise. Et toi aussi.

J'aurais voulu détourner le regard en apercevant de nouvelles larmes au coin de ses yeux. Au lieu de ça, je me suis forcée à rester face à lui. Moi aussi, je devais affronter la réalité. Il s'est excusé un nombre incommensurable de fois pour tout ce qui s'était passé au cours des dernières semaines. Il m'a promis de se joindre à nouveau à un groupe d'Alcooliques Anonymes, d'arrêter de boire et de reprendre contact avec son tuteur. Ensuite, on a vidé ensemble dans l'évier toutes les bouteilles de bière et de whisky.

— Ça va, ta joue ? m'a-t-il demandé pour la centième fois de la journée.

— Oui, ai-je répété.

Il secouait la tête et se perdait encore en excuses pour la giflette qu'il m'avait donnée. Et pour ses paroles aussi. Il concluait le tout par un autre câlin.

J'ai bien dû en recevoir un million, ce jour-là.

Vers minuit, je me suis jointe à lui pour l'aider à éteindre toutes les lumières de la maison.

— Ma puce, a-t-il dit dans la cuisine plongée dans le noir. Pourras-tu remercier ton ami pour moi quand tu le reverras ?

— Mon ami ?

— Oui. Le garçon qui était avec toi hier soir. Comment s'appelle-t-il déjà ?

— Wesley, ai-je répondu du bout des lèvres.

— Ah c'est vrai. Je l'avais bien cherché. Et il a eu du courage de réagir. Je ne sais pas ce qui se passe entre vous mais je suis content que tu aies un ami prêt à prendre ta défense. Alors remercie-le de ma part, s'il te plaît.

— D'accord.

J'ai tourné les talons en direction de l'escalier en priant pour ne pas avoir l'occasion de le remercier trop tôt.

— Bianca ? (Il a grimacé et s'est frotté la mâchoire.) La prochaine fois, dis-lui qu'il m'envoie une lettre d'insultes à la place. Il a un poing de fer, ce garçon !

J'ai souri malgré moi.

— Il n'y aura pas de prochaine fois, ai-je affirmé avant de monter les marches jusqu'à ma chambre.

Mes deux parents abandonnaient leurs distractions pour regarder la réalité en face. Mon tour était venu et ça passait par la décision de ne plus voir Wesley. Hélas, il n'y avait ni groupe de soutien hebdomadaire, ni tuteur, ni programme en douze étapes pour la dépendance dont je souffrais.

J'aurais parié que Wesley ne m'approcherait pas au lycée. Quelle raison l'y aurait poussé ? Je ne risquais pas de lui avoir manqué, même si au fond de moi j'en rêvais. Il n'avait rien perdu. Les filles pour me remplacer grouillaient autour de lui, prêtes à combler les trous que j'aurais laissés dans son emploi du temps. Inutile, donc, de songer à un plan d'attaque pour l'éviter le lundi matin.

En réalité, j'aurais carrément préféré ne plus le voir. Si je le croisais jour après jour, comment pouvais-je espérer l'oublier ? Et passer à autre chose ? Tout compte fait, j'avais besoin d'un plan. Et il était déjà tout réfléchi.

Première étape : feindre d'être occupée s'il passait près de moi dans le couloir.

Deuxième étape : ne jamais lever la tête en cours d'anglais, surtout pas pour regarder dans sa direction.

Troisième étape : quitter le parking en quatrième vitesse après les cours pour ne pas tomber sur lui.

Papa a rendu la dernière étape possible en réparant ma voiture le dimanche. D'ici quelques semaines, je pourrais sortir complètement notre relation – ou absence de relation, plutôt – de mon esprit. Sinon, l'école était finie en mai et je n'aurais alors plus jamais l'occasion de poser à nouveau les yeux sur son sourire de branleur.

En théorie, tout au moins.

À la fin de la journée du lundi, pourtant, j'ai su que mon plan était nul. Ne pas regarder Wesley et ne pas penser à lui étaient deux choses différentes. Au final, je passais la plupart de mon temps à réfléchir à une façon de ne pas le regarder. Puis je finissais par songer à toutes les raisons que j'avais de ne pas penser à lui. Ça n'arrêtait jamais ! Je ne pouvais simplement pas me débarrasser du mec.

Jusqu'au mardi midi. J'étais en chemin pour la cafétéria après un cours d'histoire politique interminable quand il s'est produit un truc : la parfaite distraction pour moi. Aussi incroyable que choquante. Et géniale à la fois.

Toby est arrivé à ma hauteur dans le couloir.

— Hé.

— Salut. (Je me suis efforcée de paraître un peu désagréable.) Quoi de neuf, monsieur Harvard ?

Toby, un grand sourire aux lèvres, a baissé les yeux sur ses pieds.

— Pas grand-chose. J'essaie de trouver une idée de dissert' pour le cours de M. Chaucer. Il n'a pas donné beaucoup de détails. Tu as choisi ton sujet ?

— Je ne suis pas sûre. Le mariage gay, peut-être ?

— Tu es pour ou contre ?

— Pour. Sans hésiter. Le gouvernement n'a pas le droit d'accorder ou de refuser aux gens la possibilité de déclarer leur amour publiquement.

— T'es drôlement romantique, dis donc.

J'ai pouffé d'un rire caustique.

— Pas franchement. Je suis juste logique. Priver les homos du droit de se marier, c'est enfreindre leur liberté et leur égalité.

— Tout à fait d'accord, a répliqué Toby. On dirait qu'on a beaucoup de choses en commun.

— Faut croire.

On a avancé de quelques pas en silence quand il a brusquement voulu savoir :

— Tu fais quoi, pour le bal de fin d'année ?

— Rien. Je n'y vais pas. Je ne vois pas l'intérêt de dépenser deux cents dollars pour une robe, trente pour le billet, quarante pour le brushing et le maquillage et encore plus pour le dîner, sachant qu'on ne peut manger qu'une salade sans vinaigrette de toute façon car on veut éviter de saloper la robe bouffante. C'est débile.

— Je vois... C'est dommage, a déclaré Toby. J'espérais que tu serais ma cavalière.

OK... Je ne l'avais pas vu venir. Jamais de la vie. Toby Tucker, sur lequel j'avais flashé des années plus tôt, voulait m'inviter au bal de fin d'année ? Waouh ! Et moi qui avais totalement démonté le concept même des soirées au lycée comme une imbécile butée. Et merde. Quelle conne ! En plus, j'avais perdu ma langue. Que faire ? M'excuser ou dire que je ne pensais pas...

— Mais si tu vois les choses comme ça, il n'y a pas de souci. J'ai toujours trouvé que le bal de fin d'année était un rite de passage inutile, donc on est encore du même avis.

— Euh, ouais, ai-je acquiescé platement.

Qu'on m'abatte sur-le-champ ! Froidement.

— Et les soirées à deux normales, tu es contre aussi ? Sans robes-meringues ni mauvaises salades ?

— Non, je n'ai rien contre.

Ma tête tournait. Toby voulait qu'on sorte ensemble ! Incroyable. Je n'avais pas eu de vrai rancard avec un mec depuis... depuis jamais, en fait ! À moins de compter les pelles que Jake et moi nous étions roulées au fond d'une salle de ciné.

Mais pourquoi ? Quelle était la motivation de Toby pour sortir avec moi ? J'étais la DUFF. Les DUFF n'avaient jamais de vrais rendez-vous. Pourtant, Toby défiait la logique. Peut-être qu'il était plus fort que les autres. Tel que je l'avais fantasmé lors de mes rêveries de groupie écervelée, en plein cours. Ni superficiel, ni vaniteux, ni arrogant. Un parfait gentleman.

— Tant mieux, a-t-il répondu sur un ton nerveux. Dans ce cas...

Ses joues ont trahi sa nervosité en rougissant tandis qu'il fixait ses pieds et jouait avec ses montures de lunettes.

— ...que penses-tu de vendredi ? Ça te dirait qu'on sorte ce soir-là ?

Alors, l'inévitable s'est produit. J'ai repensé au Connard, ce coureur qui était susceptible de gâcher cet instant de ma vie. Oui, j'avais flashé sur Toby Tucker. Impossible autrement. Il était gentil, brillant, plein de charme... mais mes sentiments pour

Wesley dépassaient de loin ce stade, à présent. J'étais passée du petit bassin des minicoups de cœur à l'océan sans fond des émotions infesté de requins. Et, pardonnez-moi la métaphore à deux balles, mais je n'étais pas bonne nageuse.

Seulement, Casey m'avait dit de passer à autre chose et Toby venait de me lancer une bouée de sauvetage pour m'empêcher de me noyer. J'aurais été stupide de ne pas la saisir. Qui sait combien de temps la prochaine équipe de secours mettrait à arriver ?

Et puis, ce n'était pas comme s'il y avait moyen de résister à Toby.

— Absolument. Oui ! me suis-je exclamée pour compenser mon silence.

— Super, a-t-il répondu, soulagé. Je passerai te prendre à 19 heures.

— Cool.

On s'est séparés dans la cafétéria et je me suis mise à sautiller – eh oui, comme une gamine ! – jusqu'à ma table du déjeuner, ma mauvaise humeur envolée.

Elle n'est pas réapparue plus tard.

Le restant de la semaine, je n'ai pas eu à me forcer pour ne pas penser à Wesley. Ça s'est fait naturellement. Mon esprit était trop plein de questions du genre : Qu'est-ce que je vais mettre ? Comment je vais me coiffer ? Autant de trucs dont je ne m'étais jamais inquiétée auparavant. Hallucinant !

Par chance, Casey et Jessica étaient expertes dans le domaine alors, le vendredi après-midi, elles sont venues chez moi et je leur ai servi de Barbie grandeur nature. Si je n'avais pas autant stressé à cause de cette soirée, j'aurais été mortifiée dans ma féminité par toutes les expériences qu'elles tentaient pour me rendre belle, criant à chaque nouvel essai.

Elles m'ont forcée à enfiler pas moins de vingt tenues différentes (que j'ai haïes sans exception) avant d'en choisir une.

Je me suis ainsi retrouvée dans une jupe noire à hauteur des genoux et un chemisier turquoise juste assez décolleté pour laisser entrevoir la base de mes seins minuscules. Ensuite, elles ont consacré le reste du temps à lisser mes cheveux rebelles avec un fer à défriser. Ça leur a pris deux heures – je n'exagère pas ! – pour parvenir à leurs fins.

Il était déjà 18 h 30 quand elles m'ont postée devant le miroir pour examiner leur travail.

— Impeccable ! a jugé Casey.

— Adorable ! a estimé Jessica.

— Tu vois, B., toute cette histoire de DUFF, c'est de la connerie. T'es canon, ce soir !

— De quoi vous parlez ? a voulu savoir Jess.

— De rien.

— B. pense qu'elle est moche, m'a vendue Casey.

— Quoi ? Bianca, tu n'es pas sérieuse, là ? a demandé Jessica.

— Ce n'est pas la fin du monde.

— Elle me l'a dit elle-même, a insisté Casey.

— Mais ce n'est pas vrai, Bianca. Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Je sais ! C'est débile, pas vrai ? a renchéri Casey. N'est-ce pas qu'elle est magnifique, Jess ?

— Superbe !

— Ah ! Tu vois, B. ? Tu es superbe.

J'ai poussé un soupir.

— Merci, les filles. (Le moment était venu de changer de sujet.) Au fait, comment vous rentrez chez vous ? Je ne peux pas vous ramener : Toby arrive dans dix minutes. Vous avez prévenu vos parents ?

— Non, non. On reste ici, m'a appris Jessica.

— Quoi ?

— On attend que tu rentres de ta soirée, a dit Casey. Ensuite on va passer la nuit à te bombarder de questions pour tout savoir de ton premier vrai grand rancard !

— Yes ! a rajouté Jess.

Je les ai regardées, stupéfaite.

— Vous me faites marcher, là ?

— On a l'air de la faire marcher ? a lancé Casey à Jessica.

— Qu'est-ce que vous allez fabriquer pendant tout ce temps ? me suis-je inquiétée. Vous allez vous ennuyer.

— T'as la télé, m'a rappelé Jessica.

— On n'a besoin de rien d'autre, a confirmé Casey. On a déjà téléphoné à ton père donc tu n'as plus le choix.

Quelqu'un a sonné à la porte avant que je puisse rétorquer quoi que ce soit. Mes copines m'ont quasi poussée jusqu'au bas de l'escalier. Dans le salon, au rez-de-chaussée, elles ont défroissé ma jupe et ajusté le col de mon chemisier avec l'espoir de rendre mon décolleté plus plongeant.

— Tu vas passer une super soirée. (Casey a coincé une boucle de mes cheveux derrière mon oreille.) Et tu verras que Wesley ne sera bientôt qu'un lointain souvenir.

Mon estomac s'est noué.

— Chhh... Casey... a murmuré Jessica.

Casey lui avait raconté toute l'histoire, mais elle n'avait pas mentionné le nom de Wesley en ma présence et je lui en étais reconnaissante. La dernière chose que je voulais, c'était recommencer à penser à lui.

Je ne lui avais pas adressé la parole depuis le matin où j'avais quitté sa maison. Une ou deux fois, néanmoins, il avait tenté de me parler après le cours d'anglais. Je l'avais évité en me lançant dans une conversation avec une des élèves avant de me précipiter hors de la classe.

— Pardon, pardon ! (Casey s'est mordu la lèvre.) Je n'ai pas réfléchi.

Elle s'est raclé bizarrement la gorge et s'est frotté l'arrière de la tête, emmêlant ses cheveux courts par la même occasion.

— Amuse-toi bien ! est intervenue Jessica pour mettre un terme à la conversation.

Mais pas trop non plus, quand même ! Tu vas baisser dans l'estime de mes parents si on doit te sortir de prison en pleine nuit.

J'ai éclaté de rire. Il n'y avait que Jessica pour nous sortir de ce genre de situation inconfortable avec autant de peps.

En jetant un regard à Casey, j'ai remarqué l'appréhension dans ses yeux. Elle voulait que j'oublie Wesley, mais ça se voyait qu'elle s'inquiétait. Elle redoutait que je l'oublie, elle aussi, au cas où Toby prendrait sa place.

Elle n'avait pourtant rien à craindre. Sortir avec Toby était aux antipodes de ce que j'avais vécu avec Wesley. Je ne fuyais plus. Ni la réalité ni mes amies. Ni rien d'autre.

J'ai tenté de la rassurer d'un sourire.

— Allez, vas-y ! a piaillé Jess, sa queue-de-cheval rebondissant alors qu'elle sautait sur place d'excitation.

— Ouais, a acquiescé Casey en me rendant mon sourire. Ne faisons pas attendre ce pauvre garçon !

Elles m'ont poussée vers la porte d'entrée puis sont montées se cacher à l'étage dans un raffut de chuchotements et de gloussements.

— Bande de folles ! ai-je maugréé en secouant la tête et réprimant un rire.

Après une grande inspiration, j'ai ouvert la porte.

— Salut, Toby.

Debout sur le perron, il était à croquer dans sa veste bleu marine sur un pantalon de treillis. On aurait dit un Kennedy. Avec une coupe au bol. Tel un enfant, il m'a souri de sa rangée de dents blanches.

— Salut. (Timidement, il s'est approché pour sortir du coin dans lequel il était tapi.) Désolé, j'ai préféré ne pas sonner une deuxième fois. J'ai entendu des rires.

— Oh. (J'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule.) Désolée.

— Waouh ! Tu es splendide, Bianca.

— Pfff, mais non, ai-je répliqué, gênée.

Aucun mec, hormis mon père, ne m'avait jamais complimentée ainsi.

— Bien sûr que si ! Pourquoi je mentirais ?

— Je n'en sais rien.

Quelle nulle ! Même pas capable d'accepter un compliment.

Et si je l'effrayais avant même que la soirée ait commencé ? Ce serait la loose. Je me suis éclairci la voix avec l'air de ne pas être en train de me mettre des baffes mentales.

— Tu es prête ? a lancé Toby.

— Ouais.

Je suis sortie et j'ai refermé la porte derrière moi. Toby a pris mon bras et m'a conduite jusqu'à sa Taurus gris métallisé, en bas de notre allée. Il m'a même ouvert la portière passager, comme dans les vieux films. La classe ! Je n'ai pas pu m'empêcher de me demander pour la énième fois ce qu'il me trouvait. Il a démarré la voiture et s'est

tourné pour me faire un sourire. C'est ce que je préférais en lui, alors j'ai répondu en souriant moi aussi tandis que je fondais un peu plus à l'intérieur.

— J'espère que tu as faim.

— C'est le cas ! ai-je menti, sachant que j'étais bien trop nerveuse pour manger.

Quand on a quitté Giovanni, un petit restaurant italien d'Oak Hill, j'étais déjà plus à l'aise. Mes muscles s'étaient détendus et j'étais même parvenue à avaler une petite assiette de spaghettis à la napolitaine. On avait tellement discuté et ri que je ne voulais pas que la soirée se termine quand Toby a payé l'addition. Heureusement pour moi, il partageait mon sentiment.

— Tu sais, a-t-il commencé quand la clochette du resto a sonné dans notre dos alors qu'on franchissait la porte, il n'est que 21 h 30. Je ne suis pas obligé de te ramener tout de suite... à moins que tu ne le veuilles, évidemment.

— Non. Je n'ai pas envie de rentrer. Qu'est-ce que tu proposes ?

— On peut se balader, a-t-il suggéré en indiquant le trottoir le long de la rue encombrée. Ce n'est pas super excitant, mais on n'a qu'à faire du lèche-vitrine, ou bavarder, ou...

— Bonne idée, l'ai-je coupé, un sourire aux lèvres.

— Super.

Il m'a tendu son coude pour que je passe mon bras sous le sien, puis on a descendu la rue très éclairée. On a dépassé plusieurs petites boutiques avant que l'un d'entre nous ouvre la bouche. Par chance, c'était lui ! J'avais beau être moins nerveuse, je n'avais aucune idée d'un bon truc à dire pour ne pas avoir l'air d'une andouille.

— Vu que tu es au courant de mon admission à la fac, j'aimerais bien savoir où tu vas l'an prochain. Tu as déjà envoyé des dossiers ?

— Ouais, quelques-uns mais je n'ai pas encore décidé où je préférais aller. J'attends le dernier moment.

— Tu as choisi ta spécialisation ?

— Journalisme, probablement. J'aimerais aussi devenir reporter pour le New York Times alors j'ai postulé à deux écoles à Manhattan.

— New York ! a-t-il approuvé d'un hochement de tête. Tu as de l'ambition !

— Ouais, ben espérons que je ne finirai pas comme cette pauvre fille dans *Le Diable s'habille en Prada* qui termine à la rédaction d'un magazine de mode débile, alors que moi, je veux écrire sur ce qui se passe dans le monde ou interviewer des membres du Congrès révolutionnaires... tels que toi.

Son visage s'est illuminé.

— Tu ne risques pas de devenir comme elle !

— Bref. (J'ai ricané.) Tu m'imagines en journaliste spécialisée dans la mode ? Là où le 38 est considéré comme une taille pour grosses ? Oublie ! Ce serait du suicide.

— Quelque chose me dit que tu excelleras où que tu ailles.

— Quelque chose me dit que tu me passes de la pommade, là, Toby.

Il a haussé les épaules.

— Peut-être. Un peu. Sincèrement, je te trouve géniale, Bianca. Tu es franche, tu n'as pas peur d'être toi-même. Et tu es de gauche. Un sans-faute d'après mes critères.

J'ai viré au rouge de la sauce tomate de mes pâtes.

— Merci, Toby.

— Il n'y a pas de quoi.

Pour lui aussi, c'était un sans-faute. Mignon, poli, drôle... En plus, Je lui plaisais (pour une mystérieuse raison). On était faits l'un pour l'autre. La pièce du puzzle qui me manquait. Je n'aurais pu être plus heureuse.

Une brise s'est mise à souffler et j'ai regretté d'avoir laissé Casey et Jessica choisir mes vêtements. Elles ne tenaient jamais compte de la saison alors qu'on était seulement en mars. Mes jambes nues (J'avais eu interdiction de porter des collants) étaient frigorifiées et le tissu léger de mon chemisier ne me protégeait pas du tout de la température glaciale. Je n'ai pu réprimer un long frisson.

— Oh, tiens. (Toby a retiré sa veste et me l'a présentée.) Tu aurais dû me dire que tu avais froid.

— Ça va.

— (Il m'a aidée à enfiler les manches.) Sérieusement, je n'ai pas envie de sortir avec un bâton de glace.

Sortir ? OK, on passait la soirée tous les deux mais... à partir de quel stade pouvait-on décréter qu'on sortait ensemble ? Je n'avais jamais eu de copain officiel avant, alors comment l'aurais-je su ? Quoi qu'il en soit, entendre le mot dans sa bouche m'a remplie d'une joie intense. Et m'a stressée, aussi, un peu.

Toby m'a tournée face à lui pour ajuster sa veste au niveau de mon cou et de mes épaules.

— Merci, ai-je chuchoté.

On se tenait devant un magasin d'antiquités. Dans la vitrine, des lampes vieillottes me rappelaient celle qui pendait au plafond du salon de mon grand-père. Dans leur halo, les traits saillants du visage de Toby ressortaient. Leur reflet, sur les montures de ses lunettes, mettaient aussi en valeur ses yeux en amande... qui me fixaient avec intensité.

Ses doigts jouaient avec le col de son blazer. Ils sont remontés jusqu'à ma joue que son pouce a caressée. Délicatement. En s'attardant. Il s'est penché lentement vers moi, me laissant tout le loisir de l'arrêter si je le souhaitais. Ben voyons !

Alors, il m'a embrassée. Ni une grosse pelle ni un petit smack non plus. Mais un véritable baiser. Long et plein de douceur. Le genre que je rêvais d'échanger avec lui depuis mes quinze ans. Fidèle en tous points à ce que j'avais imaginé. Ses lèvres étaient chaudes. Leur contact contre les miennes m'a fait vaciller de l'intérieur.

D'accord, les démonstrations d'affection en public, ça craint, mais là, j'étais un peu trop concentrée pour me prendre la tête avec les témoins éventuels. Donc, ouais, j'ai mis mes principes de côté et j'ai passé mes bras autour de son cou. Je pourrais toujours

reprendre mes revendications contre les pelles en pleine rue le lendemain matin.

Il était presque 23 heures quand je suis rentrée sur la pointe des pieds à la maison. Papa m'attendait sur le canapé. Il m'a accueillie avec un sourire et a coupé le son de la télé.

— Hé, salut, ma cocotte.

— Salut, P'pa. (J'ai refermé la porte derrière moi.) Comment s'est passée ta réunion des AA ?

— C'était bizarre, a-t-il admis. Ça me fait drôle d'être de retour... mais je vais m'habituer. Et toi ? Ta sortie ?

— Super, ai-je répondu dans un soupir de satisfaction.

Je n'arrivais pas à effacer le sourire de mes lèvres. Mon père allait finir par croire qu'on m'avait lobotomisé le cerveau.

— Excellent. Rappelle-moi avec qui tu passais la soirée. Je suis désolé, je ne me souviens plus de son nom.

— Toby Tucker.

— Tucker ? Tu veux parler du fils de Chaz Tucker ? a demandé mon père. C'est merveilleux, ma puce. Chaz est un mec bien. Il est directeur de la technologie pour une société du centre-ville. Je le vois souvent au magasin. Une bonne famille. Je suis content d'apprendre que son fils est chouette, lui aussi.

— Très chouette, ai-je confirmé.

Des bruits de pas ont brusquement retenti au-dessus de nos têtes et on a tous les deux levé les yeux vers le plafond.

— Oh ! Je les avais presque oubliées. (Il s'est tourné vers moi.) Elles ont été étrangement calmes toute la soirée.

— Ouais, je ferais mieux d'y aller avant que Casey nous fasse une syncope. À demain, Papa.

— OK, ma puce. (Il a pris la télécommande pour remettre le son.) Bonne nuit.

Je dansais de joie à mi-chemin dans l'escalier quand mon père m'a rappelée.

Appuyée contre la balustrade, j'ai répondu :

— Oui ?

— Qu'est-ce qui est arrivé avec Wesley ?

J'ai failli m'étouffer en entendant ce prénom.

— Pardon ?

— Ton ami. Celui qui... était avec toi l'autre soir. Tu ne m'en as pas reparlé.

— Oh. On ne se voit plus, ai-je expliqué d'une voix qui signifiait « fini les questions, merci ».

Toutes les ados savent de quoi je parle : elles s'en servent régulièrement avec leurs parents et, en général, le message (clair !) passe. Papa m'adorait mais il comprenait qu'il valait mieux éviter de rentrer dans les détails de mon quotidien au lycée.

Malin, le père !

— Ah d'accord. Je voulais juste savoir, a-t-il conclu.

— Bianca !

La porte de ma chambre s'est ouverte à la volée et Jessica, dans un pyjama orange fluo, a bondi dans le couloir. Elle a piqué un sprint vers l'escalier pour m'attraper par le bras.

— Arrête de nous faire poireauter ! Viens !

Avec son air surexcité, Jessica a presque chassé de mon esprit le prénom de Wesley que mon père venait de prononcer. Mais pas tout à fait.

— Bonne nuit, monsieur Piper ! a crié Jess en me tirant jusque dans ma chambre.

Alors, j'ai fini par me rappeler que je venais de passer une soirée fantastique avec le mec de mes rêves. Et j'ai succombé à la joie que mes deux meilleures amies ont exprimée dès que j'ai franchi la porte en bondissant sur place entre deux pépiements et exclamations.

C'était mon droit de me réjouir de cette soirée aussi. Même les cyniques comme nous ont besoin d'une pause, de temps à autre.

Ma bonne humeur ne m'a pas quittée jusqu'au lundi après-midi. Je n'avais aucune raison de la perdre. À la maison, les choses étaient rentrées dans l'ordre. Mes copines ne m'avaient pas traînée de force au Nest depuis des semaines. Ah, j'allais presque oublier : je venais de sortir avec le mec parfait ! Que demander de plus ?

— Je ne crois pas t'avoir déjà vue si heureuse, a commenté Casey alors qu'on sortait du parking après l'école.

Elle avait sa voix pépiante d'après l'entraînement et, en bonne majorette, elle bondissait sur son siège.

— Ça fait vraiment du bien de te voir comme ça ! a-t-elle insisté.

— Sérieux, Casey, à t'entendre, on croirait que je suis suicidaire.

— Mais non ! T'es juste moins amère que d'habitude. C'est cool !

— Je ne suis pas amère.

— Bien sûr que si. (Elle m'a tapoté le genou.) Mais je t'adore quand même, B. Toi et ta personnalité. Jess et moi, on t'aime comme tu es. Ne le prends pas mal.

— Si tu le dis, ai-je rétorqué sur un ton grave mais sans pouvoir réprimer un sourire.

— Tu vois ? Tu souris encore, a renchéri Casey. C'est plus fort que toi. J'ai raison quand je dis que je ne t'ai jamais vue aussi heureuse.

— Bon d'accord, t'as peut-être raison, ai-je reconnu. C'était vrai. J'avais retrouvé mes meilleures amies et Papa était à nouveau normal. Je ne pouvais espérer mieux.

— J'ai toujours raison. (Elle a changé de station de radio pour mettre un Top 40 à chier.) Quoi de neuf entre Toby et toi ? Tu as des potins ?

— Pas vraiment. Il vient à la maison cet après-midi.

— Oooh. (Elle s'est calée au fond de son siège et m'a adressé un clin d'œil.) Il y a matière à potins selon moi ! Tu as pensé aux capotes taille XL, n'est-ce pas ?

— La ferme. Ce n'est pas ce que tu crois. Tu le sais très bien. Il vient juste pour qu'on bosse sur nos dissertations d'histoire politique. C'est...

Mon portable m'a interrompue en se mettant à vibrer et jouer de la musique dans le vide-poche, près de mon siège. Je me suis agrippée au volant. Je savais pour quelle raison j'avais choisi cette sonnerie et à elle seule, elle suffirait à me gâcher mon après-midi.

— Britney Spears ? Tu as fait de Womanizer ta sonnerie ? Waouh, B. ! C'est démodé, ton affaire. 2008 au moins ! a rigolé Casey.

Je me suis mordu la langue pour ne pas répondre.

— Tu ne décroches pas ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas lui parler.

— À qui ?

Voyant qu'elle n'aurait pas le fin mot de l'histoire, Casey a pris mon téléphone pour consulter l'écran. Alors, je l'ai entendue soupirer. Au bout de quelques secondes, la musique s'est arrêtée mais je n'arrivais plus à me détendre. Tout mon corps était désormais crispé et le regard insistant de Casey n'a rien arrangé.

— Tu ne lui parles plus ?

— Non, ai-je admis entre des mâchoires serrées.

— Depuis le jour où je suis venue te chercher chez lui ?

— Hmm-mm.

— Oh, B., a-t-elle déploré en soufflant.

La voiture est redevenue silencieuse, à l'exception de la chanteuse pop qui chialait comme un veau à la radio à cause de son copain infidèle.

— D'après toi, qu'est-ce qu'il veut ? m'a interrogée Casey, à la fin du morceau, une pointe d'amertume dans la voix.

— Connaissant Wesley, un plan cul, probablement, ai-je grommelé.

— Alors t'as bien fait de ne pas répondre. (Elle a laissé tomber mon portable dans le vide-poche avant de croiser les bras.) Ce mec ne te mérite pas, B. En plus, tu sors avec Toby maintenant et vous êtes parfaits l'un pour l'autre. Lui, au moins, il te traite comme tu le mérites... contrairement à un connard qu'on connaît.

Une partie de moi aurait voulu la faire taire et prendre la défense de Wesley. Il ne m'avait pas maltraitée. Soit, il m'avait surnommée Duffy et appelée ainsi un nombre infini de fois. Ça m'énervait et ça me blessait mais, dans l'ensemble, Wesley avait été gentil avec moi.

Je me suis pourtant abstenue de le préciser à Casey. Elle ne savait rien de ma dernière soirée avec Wesley quand il m'avait soutenue, en véritable ami, pendant douze heures d'affilée. Elle n'était pas au courant de la rechute de mon père ni de la manière dont Wesley m'avait protégée. J'avais gardé tout ça pour moi.

Si elle lui en voulait, c'était seulement parce qu'elle avait peur. Peur que je retourne vers lui en courant et que je les oublie à nouveau, elle et Jessica. En prenant la défense de Wesley, je risquais juste de l'inquiéter encore plus.

En quelques jours seulement, Toby était passé du statut d'intello à celui de héros, dans la bouche de Casey. Tout ça parce qu'il ne prenait pas toute la place. Je ne passais pas tous mes après-midi avec Toby comme avec Wesley. Je n'en avais pas envie et, parfois, cette réalité m'effrayait. Je me convainquais que c'était normal, que c'était le signe d'une relation saine, qui n'était pas une fuite en avant comme l'avait été mon histoire avec Wesley. Et pour l'instant, j'appréciais chaque minute que je passais avec mes amies.

Je me suis engagée dans l'allée de Casey et j'ai appuyé sur le bouton de déverrouillage automatique des portières.

— Ne t'en fais pas pour moi. Tu as raison. Toby est super et, grâce à lui, je suis vraiment passée à autre chose. Tout va bien, alors pas de bile, OK ?

— OK. Je te vois demain, B.

— Salut.

Quand elle est sortie de la voiture et que je me suis éloignée, la possibilité que je vienne de lui mentir m'a effleuré l'esprit.

Pendant le trajet jusque chez moi, Wesley a encore appelé.

J'ai ignoré son appel.

Parce que la vie était belle pour moi.

Et que j'étais passée à autre chose.

Parce que le portable au volant était interdit. Et dangereux.

J'ai chassé Wesley de ma tête en apercevant la voiture de Toby qui attendait dans mon allée. Mon père n'était pas rentré, alors il patientait sur les marches du perron en lisant un bouquin. Le soleil enflammait les montures de ses lunettes. Derrière elles, Toby brillait tel un trophée.

Je me suis pressée de sortir de la voiture pour le rejoindre.

— Hé ! Désolée, je devais raccompagner Casey chez elle.

Il m'a souri. Un sourire authentique. Pas un rictus au coin des lèvres...

Je me suis reprise. Il ne fallait plus que je pense à Wesley. Il n'avait pas le droit de me manquer. Surtout pas en présence de l'adorable Toby. Normal, gentil et au sourire étincelant.

— Pas de souci. Je profitais du soleil. C'est rare, au printemps.

Il a glissé son marque-page à l'intérieur de son livre avant de le refermer.

— Brontë, ai-je remarqué en apercevant la couverture de son roman. Les Hauts de Hurle-Vent... Ce n'est pas pour les filles, ça ?

— Tu l'as lu ?

— Non. J'ai lu Jane Eyre. À l'avant-garde du féminisme, déjà. Je ne dis pas que c'est un mauvais choix de lecture. Personnellement, je me considère comme une féministe, mais je trouve ça un peu bizarre de lire ce roman pour un mec.

Toby a secoué la tête.

— Jane Eyre a été écrit par Charlotte Brontë. Les Hauts de Hurle-Vent, c'est de sa sœur, Emily. Et toutes les deux, elles sont très, très différentes. Soit, Les Hauts de Hurle-Vent est en général considéré comme une histoire d'amour mais, moi, je ne suis pas d'accord. C'est plus proche d'une histoire de fantôme et il y a plus de haine que d'amour. Tous les personnages sont atroces, capricieux, égoïstes... Ça revient à regarder un épisode de Gossip Girl qui se passerait au XIX^e siècle. En beaucoup moins ridicule, évidemment.

— Intéressant, ai-je marmonné, contrariée par sa remarque car je suivais régulièrement la série.

— Ce n'est pas le bouquin préféré des garçons de mon âge, c'est sûr, a-t-il concédé. Mais le suspense est super. Tu devrais le lire.

— Pourquoi pas.

— Je t'assure que ça te plairait.

J'ai répondu d'un sourire.

— Bon, tu rentres ou pas ?

— Absolument ! (Il a bondi sur ses jambes.) Après toi.

J'ai ouvert la porte et l'ai laissé entrer en premier. Il a aussitôt enlevé ses chaussures. Ce n'est pas qu'on vive comme des cochons, mais personne n'a jamais ce réflexe en arrivant chez nous alors ça m'a impressionnée.

— On se met où, pour travailler ? a-t-il voulu savoir.

Je me suis soudain rendu compte que je le dévisageais. J'ai détourné les yeux et répondu sur un ton décontracté :

— Dans ma chambre. Si ça te va.

— Bien sûr, si toi, cela ne te dérange pas.

— Pas du tout. Viens.

Il m'a suivie dans l'escalier et, une fois devant ma chambre, j'ai entrebâillé la porte, le temps de vérifier discrètement qu'il n'y avait rien de gênant qui traînait par terre (soutif, slip ou autre). Quand j'ai vu que la voie était libre, j'ai ouvert grand le battant et invité Toby à entrer d'un geste de la main.

— Désolée, c'est un peu le bazar, ai-je dit face à la pile de linge propre qui se dressait toujours au pied de mon lit.

De toutes mes forces, j'ai résisté au souvenir de la dernière fois qu'un garçon était venu dans ma chambre. Quand il m'avait traitée de névrosée en riant à propos de ma manie de plier sans cesse mes vêtements. Quelle serait l'opinion de Toby à ce sujet ?

— Pas de souci. (Toby a déplacé des bouquins que je devais rapporter à la bibliothèque pour s'asseoir à leur place, sur ma chaise.) Quand on a dix-sept ans, on est censé avoir une chambre en désordre. L'inverse serait anormal.

— T'as sûrement raison. (J'ai grimpé sur mon lit pour m'y installer en tailleur.) Mais je ne veux pas que ça te dérange.

— Il n'y a rien venant de toi qui puisse me déranger, Bianca.

J'ai dû résister à l'envie de me moquer mentalement de sa réplique grotesque, affichant un sourire forcé et me perdant dans la contemplation de ma housse de couette rouge. C'était la première fois qu'une personne me lançait autant de compliments. Et moi, je n'étais pas très douée pour les recevoir, vu que je passais la plupart du temps à les railler. Pourtant, j'essayais de m'améliorer.

D'ailleurs, je rougissais.

Je n'ai remarqué que Toby s'était déplacé qu'au dernier moment, lorsqu'il a pris place à mes côtés.

— Désolé, s'est-il excusé. Je t'ai mise mal à l'aise.

— Nan... Enfin, ouais... mais dans le bon sens.

— Ah. Alors ça va.

Il s'est penché vers moi pour m'embrasser sur la joue. Alors, c'est moi qui me suis

ournée pour presser ma bouche contre la sienne juste avant qu'il recule. La scène ne s'est pas déroulée autant en douceur que je l'aurais souhaité. Ses lunettes m'ont presque crevé l'œil mais j'ai fait semblant de ne pas remarquer.

Ses lèvres étaient tellement douces que je me suis demandé s'il se mettait du baume. Sérieux, c'était impossible qu'elles soient aussi parfaites naturellement, si ? Les miennes devaient au contraire lui paraître repoussantes : gercées et rêches.

Pourtant, il n'en a rien montré. Sa main a remonté le long de mon bras jusqu'à mon épaule puis il m'a attirée vers lui. Sur mon lit, on a continué à s'embrasser un bon moment. Quand mon portable a tout à coup gâché le moment. Merde !

Évidemment, c'était la même chanson de Britney Spears – la dernière que je voulais entendre à cet instant – qui revenait me hurler dans les oreilles. Toby s'est écarté pour considérer mon sac à main, sur le sol. Comme je ne répondais pas, il s'est retourné vers moi, un sourcil arqué.

— Tu essaies d'ignorer quelqu'un ?

— Euh... ouais.

— Tu es sûre de ne pas devoir décrocher ?

— Certaine.

Sans lui laisser le temps de poser davantage de questions, je l'ai à nouveau embrassé. Avec plus de passion, cette fois. Et bien qu'il ait hésité un instant, il s'est mis à en faire autant.

Les yeux fermés, j'ai tâtonné pour lui retirer ses lunettes et les poser ensuite sur la table de chevet. Alors, on a repris où on en était. Avec toujours plus de passion, je l'ai entraîné sur l'oreiller avec moi. On avait tout juste assez de place sur le matelas et il a donc été contraint de s'appuyer en partie sur moi. L'une de ses mains était dans mes cheveux tandis qu'il avait posé l'autre près de mon coude.

Il ne cherchait pas à peloter mes seins, à relever mon tee-shirt ou à déboutonner mon pantalon.

Toby n'a rien tenté de... risqué et j'ai eu l'impression que j'allais devoir me lancer en premier. Mission accomplie quand j'ai ouvert le haut de sa chemise.

À un moment, je ne suis demandé s'il hésitait car j'étais la DUFF. Parce qu'il ne me trouvait pas attirante. En dépit de tous ses compliments, il ne me donnait pas la sensation de me désirer. Pas comme Wesley.

Non. Ce n'était pas ça. Toby voulait la même chose que tous les types de son âge, c'était évident. En revanche, lui était un gentleman. Patient, respectueux, il ne voulait pas dépasser les bornes, sachant qu'on ne sortait ensemble que depuis quelques jours.

Étais-je une salope pour autant ? Parce que je me vautrais sur lui dans mon minuscule lit après un dîner et un baiser seulement ? Cette affaire avec Wesley avait-elle complètement chamboulé mon comportement sexuel ?

Ou bien étais-je semblable à n'importe quelle autre fille ? Vikki couchait avec la plupart de ses copains dès le premier soir.

Mais toute l'école la considérait comme une pute.

Casey avait fait l'amour avec Zack au bout d'une petite semaine.

Elle avait quinze ans à l'époque et Zack était son premier copain sérieux. Elle avait été naïve et stupide, ainsi qu'elle l'avait admis en ajoutant qu'elle avait commis une énorme erreur.

Sauf que je savais que je n'éprouverais pas ces remords avec Toby. Après tout, c'était moi qui avais pris les devants. Je voulais passer la seconde. Parce qu'il me plaisait. Qu'il était gentil et beau. Et qu'il n'avait pas honte, lui, de sortir avec moi. Je ne voyais aucune raison de ne pas coucher avec lui.

Si seulement je pouvais arrêter de penser. Je me suis concentrée sur sa bouche, l'embrassant plus ardemment, le serrant plus fort, à la recherche de cette explosion des sens que j'avais éprouvée avec... Wesley. Pourtant, ça ne marchait pas. Et je continuais à réfléchir.

J'ai fini d'ouvrir la chemise de Toby et je l'ai aidé à la jeter par terre. Il était maigre, sans muscles. Casey l'aurait qualifié de maigrichon chic. Du bout des doigts, il a joué un peu avec le bas de mon tee-shirt. Ses gestes étaient lents, au cas où je veuille l'arrêter. C'était pareil dans sa manière de m'embrasser : je sentais qu'il avait peur d'aller trop loin. J'ai enroulé ma jambe autour de sa taille pour me caler contre lui. Ni limites ni retenue. Peut-être n'en avais-je jamais eu depuis le début ?

J'ignore combien de temps on est restés sur mon matelas à s'embrasser et se déshabiller à la vitesse d'une tortue. J'étais déjà à bout de souffle lorsqu'il a enfin trouvé la force d'enlever mon tee-shirt pour le lancer en l'air. Sa patience avait beau être appréciée, je pensais : Il t'en a fallu du temps !

Sa main droite avançait péniblement, tel un escargot, en direction de mon soutien-gorge. À ce rythme, il serait minuit avant qu'il le dégrafe ! Je ne pouvais pas attendre. Je voulais sentir qu'il avait envie de moi. Me sentir belle et attirante. Alors, je l'ai repoussé et je me suis redressée, sans dénouer mes jambes autour de lui. Hors d'haleine, on s'est dévisagés pendant un moment.

— Tu es certaine de... ? a-t-il murmuré.

— Tout à fait.

J'ai passé les mains dans mon dos pour retirer mon soutien-gorge mais, à l'instant où j'effleurais l'agrafe, on a frappé à ma porte.

— Bianca ?

Toby et moi avons bondi ensemble, nos cous pivotant dans la même direction alors que la poignée tournait...

À l'entrée de ma chambre, Wesley Rush nous a rendu notre regard médusé.

— Oh la vache, ai-je maugréé alors que Toby et moi essayions désespérément de nous dépêtrer.

Le visage tomate, il a chancelé jusqu'à sa chemise qui gisait au sol.

Je me suis baissée pour ramasser mon tee-shirt et j'ai demandé :

— Wesley, comment tu es entré ?

— La porte était ouverte. J'ai frappé mais tu n'as pas répondu. Maintenant, je comprends pourquoi.

Ses yeux écarquillés, de choc puis de dégoût, couvaient Toby. Qu'y avait-il de si choquant pour lui ?

Il devait penser que personne d'autre que lui n'était capable de s'amuser avec la DUFF.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? ai-je insisté, prise d'une rage soudaine.

J'ai renfilé mon tee-shirt et je me suis levée.

— Tu ne décrochais pas quand j'appelais, a marmonné Wesley. J'étais inquiet. Mais visiblement, tout a l'air d'aller. (Il a foudroyé Toby du regard avant de se tourner vers moi.) Au temps pour moi.

C'était lui qui semblait furieux à présent. Furieux et blessé. Je n'y comprenais rien.

J'ai lancé un coup d'œil à Toby, qui avait renfilé et reboutonné sa chemise. Il gardait la tête rivée sur ses pieds.

— Hé, l'ai-je interpellé. Je reviens tout de suite, OK ?

Il a acquiescé.

D'une main, j'ai poussé Wesley dans le couloir, refermant ma porte de l'autre.

— Sérieux, Wesley, ai-je sifflé sur un ton glacial alors que je le tirais jusqu'en bas des marches, je te savais pervers mais là, c'est le bouquet ! Tu m'épies, maintenant ?

J'anticipais une réplique arrogante ou caustique de sa part. Ou qu'il se moque de moi, à la rigueur. Au lieu de cela, il me fixait des yeux, le visage grave. Inattendu, chez Wesley.

Un long silence a pris place entre nous.

— Donc, Tucker et toi, vous sortez ensemble ? a-t-il fini par demander.

— Ouais, ai-je avoué, mal à l'aise.

— Depuis quand ?

— La semaine dernière. Mais je ne vois pas en quoi ce sont tes affaires.

Une autre pique. Une nouvelle tentative de garder un ton normal à cette conversation.

Il n'a pas saisi la perche, cependant.

— Exact. Désolé.

Il était tellement différent du Wesley que je connaissais. Le beau parleur, sûr de lui.

Trop bizarre.

Le silence est revenu.

— Pourquoi tu es venu, Wesley ?

— Je te l'ai dit. Je me faisais du souci. Au lycée, tu m'évites et quand je t'ai téléphoné aujourd'hui, tu n'as pas répondu. J'ai eu peur qu'il soit arrivé un truc avec ton père. Alors je suis venu vérifier que tu allais bien.

Je me suis mordu la lèvre, rongée par une culpabilité soudaine.

— C'est gentil, ai-je chuchoté. Mais ça va. Mon père s'est excusé pour l'autre soir et il a intégré un groupe d'Alcooliques Anonymes...

— Et tu n'allais pas m'en parler ?

— Pourquoi j'aurais dû ?

— Parce que je m'inquiétais ! a-t-il hurlé, me pétrifiant sur place. Depuis une semaine. Depuis que tu es partie de chez moi. Tu ne m'as même pas expliqué pourquoi tu partais. J'étais censé réagir comment ? Me persuader que tout allait bien pour toi ?

— C'est bon. Je suis désolée, ai-je répliqué tout bas. Je ne savais...

— Je me bile pour toi et, pendant ce temps, tu baisses avec ce petit prétentieux de... !

— Hé ! l'ai-je coupé dans un cri. Laisse Toby en dehors de ça.

— Pourquoi tu m'évites ?

— Je ne t'évite pas.

— Arrête de mentir, a-t-il rétorqué. Tu fais tout pour ne pas me croiser. Tu ne me regardes même pas en cours et, quand tu m'aperçois dans un couloir, c'est tout juste si tu ne sprints pas dans la direction opposée. Même quand tu me détestais, tu ne te comportais pas de cette façon. Tu menaçais de me tuer mais jamais...

— Je te déteste toujours. Ce que tu peux être chiant ! Je ne suis pas ta chose ! Désolée que tu te sois inquiété mais je ne veux plus te voir. Tu m'as aidée à m'évader de mes problèmes pendant un temps et c'était sympa. Maintenant, je dois regarder la réalité en face. Je ne peux plus fuir.

— C'est pourtant ce que tu fais en ce moment, a raillé Wesley.

— Pardon ?

— Ne joue pas la comédie, Bianca, a-t-il répondu. Tu es plus intelligente que ça. Et moi aussi. J'ai enfin compris ce que tu voulais dire en partant. Tu t'es comparée à Hester. Et je me suis souvenu de la première fois que tu es venue chez moi pour notre dissert', quand tu m'as expliqué que, selon toi, Hester cherchait à se distraire. Seulement, Hester a fini par se faire rattraper. Et toi aussi. Alors tu t'es enfuie. Et lui... (Il a pointé un doigt vers l'étage)... c'est ta nouvelle échappatoire.

Il a avancé d'un pas vers moi, me dominant de toute sa hauteur.

— Avoue, Duffy.

— Avouer quoi ?

— Que tu me fuis, a-t-il déclaré. Tu t'es rendu compte que tu m'aimais et tu t'es tirée parce que ça t'a foutu les boules.

J'ai pouffé pour le convaincre du ridicule de son explication – si seulement... –, levant les yeux au ciel, reculant d'un pas pour lui prouver qu'il ne m'intimidait pas. Et qu'il se trompait.

— Hé, Roméo, il faut t'en remettre. On n'est pas au ciné, là !

— Tu sais que c'est vrai.

— Et même si ça l'était ! me suis-je écriée. Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Tu peux coucher avec qui tu veux, Wesley. Quelle importance que je m'enfuie ? Tu m'as juste sautée. Comme un vulgaire numéro. Tu ne t'engageras jamais avec une nana. Et surtout pas avec une DUFF. Tu me trouves moche. Tu l'as dit toi-même.

— Conneries ! a-t-il grogné.

Les yeux plongés dans les miens, il s'est rapproché. J'étais dos au mur et lui, à quelques centimètres seulement de moi.

Il ne s'était écoulé qu'une semaine mais il me semblait qu'on n'avait pas partagé une telle proximité depuis une éternité. Des frissons sont remontés le long de ma colonne au souvenir de ses mains sur ma peau. Il avait beau m'affubler du surnom de Duffy, il avait cette manière à lui de me faire me sentir désirée. Était-il attiré par moi en dépit de mon surnom ? Comment était-ce possible ?

— Alors pourquoi tu m'appelles Duffy ? l'ai-je interrogé dans un souffle. T'imagines pas à quel point c'est blessant. Chaque fois que tu me sors ce surnom, j'ai l'impression d'être une merde.

Mon aveu a surpris Wesley.

— Quoi ?

— Chaque fois que tu utilises ce mot, ça me rappelle que tu me prends pour de la merde. Que je suis un cageot pour toi. C'est clair que tu ne peux pas être attiré par moi... avec tout ce que tu me sors !

— Je n'ai... (Il a baissé le regard, la mine soudain coupable.) Bianca, je te demande pardon. (Ses yeux se sont posés à nouveau sur moi.) Je ne voulais pas...

Il a tendu les bras pour me toucher.

— Non !

Je me suis contorsionnée pour sortir du piège dans lequel il me tenait, contre le mur. Je ne le laisserais pas m'avoir. Je ne lui donnerais pas ce pouvoir.

— Laisse-moi tranquille, Wesley. Je n'ai jamais compté pour toi, ai-je ajouté.

— Alors pourquoi je suis ici ? a-t-il demandé, ses pupilles plantées dans les miennes. Pourquoi ? Dis-moi, Bianca !

Je lui ai renvoyé son regard noir.

— Je vais te dire pourquoi. Tes parents te laissent tout seul alors tu t'occupes en collectionnant les aventures. Avec des filles pour qui tu ne ressentiras jamais rien. Des nanas qui sont à tes pieds. Dont tu es sûr qu'elles ne t'abandonneront jamais. La seule raison pour laquelle tu es ici, c'est parce que t'arrives pas à digérer qu'on ait pu te quitter. Ton ego de macho ne s'en remet pas et c'est plus facile pour toi de me convaincre que tu me manques que de ramener tes parents à la maison.

Mes mots l'avaient laissé bouche bée et je voyais ses mâchoires se contracter.

— J'ai tapé dans le mille, Wesley ? lui ai-je lancé. Je t'ai percé à jour aussi bien que tu

crois m'avoir captée ?

Il m'a dévisagée durement pendant plusieurs secondes. D'interminables secondes. Pour finir, il a fait un pas en arrière.

— OK. Si c'est ce que tu veux, je m'en vais.

— Ouais. Bonne idée, ai-je approuvé.

Il tourna les talons et sortit en trombe de la maison, claquant la porte derrière lui. Bien. Très bien. Bon débarras. J'ai inspiré profondément pour me calmer avant de remonter dans ma chambre où Toby m'attendait. Dans un soupir, je me suis assise sur le lit près de lui.

— Je suis vraiment désolée.

— Ça va ? Je ne vous écoutais pas mais j'ai beaucoup entendu crier.

— Ça va, oui. C'est une longue histoire.

— Si tu veux en parler, a-t-il proposé en rajustant ses lunettes avec un sourire nerveux, j'ai tout mon temps.

— Merci, mais ça ira. On a tous nos casseroles, pas vrai ? Tous sauf toi, Toby.

— Oui. (Il s'est penché pour me donner un baiser.) Je suis désolé qu'on ait été interrompus tout à l'heure.

— Moi aussi.

Ses lèvres ont embrassé les miennes mais je n'y ai trouvé aucun plaisir. Wesley occupait toutes mes pensées. Il avait paru si blessé. Pourtant, c'était ce que j'avais cherché – un peu – en le quittant. Je voulais lui manquer. Et j'avais essayé d'étouffer mes sentiments en les enfouissant tout au fond de moi... entre les bras de Toby. Hélas, c'était impossible.

Je n'arrivais pas à me perdre avec lui comme avec Wesley. Je me suis brusquement écartée, dégoûtée par moi-même.

— Ça ne va pas ? m'a demandé Toby.

— Si, si. Mais on ferait mieux de se mettre à nos devoirs, tu ne crois pas ? ai-je prétexté.

— T'as raison.

Il n'a pas semblé énervé, ou offensé, ou triste. Ses manières étaient parfaites. Son sourire aussi. Comme lui.

Alors pourquoi n'étais-je pas parfaitement heureuse ?

Wesley m'a hantée jour et nuit pendant les quarante-huit heures qui ont suivi. Ça m'a bien foutue en rogne.

Je refusais de m'encombrer le cerveau avec lui. C'était à Toby que je devais rêvasser. Même s'il était trop gentil avec moi. Il se rendait compte que j'étais grognon mais, au lieu de me harceler pour en connaître la cause, il serrait ma main plus fort, il déposait des bisous sur mes joues et m'achetait des bonbons dans l'espoir que je retrouve le sourire. Et si j'avais besoin d'une bonne claque pour cesser de penser à un tombeur égocentrique alors qu'un mec parfaitement merveilleux se tenait à mes côtés ? Ou encore d'électrochocs, comme dans les films ? Je redeviendrais peut-être alors saine d'esprit.

Pourtant, je continuais à voir Wesley partout. Il montait toujours dans sa voiture au moment où je m'engageais sur le parking. Ou alors il se tenait à deux pas de moi dans la file, à la cafétéria. Comme c'est dur d'essayer d'oublier quelqu'un quand il est sans arrêt sous votre nez ! À un moment, je me suis même demandé s'il le faisait exprès, en me guettant ou un truc dans le style. Mais j'ai compris que ce n'était pas le cas quand j'ai vu qu'il ne me regardait plus. Comme s'il était trop furieux à cause de ce que je lui avais dit.

J'aurais dû être soulagée de ne plus sentir son regard m'épier sous tous les angles. Mais au contraire, c'était douloureux.

Chaque fois que j'apercevais Wesley, j'étais submergée par un flot d'émotions : colère, tristesse, douleur, regret, désir et, la pire de toutes, culpabilité. Je savais que je n'aurais pas dû lui balancer toute ma théorie sur sa peur de s'attacher, même si elle était totalement fondée. En dépit de mon envie de m'excuser, je restais muette. Je préférais vivre avec le sentiment d'être affreuse plutôt que d'endurer une nouvelle conversation bizarre avec lui.

Éviter de discuter avec sa sœur, en revanche, a été impossible.

Un matin, alors qu'à la bibliothèque je cherchais un livre qui ne contienne pas d'histoire de vampire à l'eau de rose, ou de gamin volant à dos de dragon, Amy s'est approchée de moi. Cette gosse faisait autant de bruit qu'une souris : aucune possibilité de s'enfuir en courant. Je ne l'avais pas vue venir ! Une véritable embuscade.

— B... Bianca, a-t-elle bégayé.

Elle se tordait les mains nerveusement en observant ses pieds, comme si m'adresser la parole risquait de la tuer.

— Oh, salut, Amy. (J'ai remis le bouquin que je consultais sur son étagère.) Quoi de neuf ?

J'ai continué à regarder la rangée de livres pour me donner une contenance.

C'était trop dur de lui faire face. D'abord, parce qu'elle ressemblait à son frère. Ensuite, parce que j'avais lu dans ses yeux qu'elle s'apprêtait à m'engueuler. Ce que je comprenais.

Bon d'accord, je ne pense pas que la fragile Amy ait été capable de passer un savon à qui que ce soit, mais quand même.

— Je... J'ai un truc à te dire, a-t-elle commencé.

Peut-être qu'Amy m'en voulait d'avoir contribué au « style de vie » de son frère. À moins qu'elle ne me rende responsable de la distance entre eux deux.

Dans ce cas, je voulais prendre la défense de Wesley en lui expliquant que sa grand-mère propageait une fausse image de lui et que ce n'était ni un mauvais garçon ni un mauvais frère. Seulement, ce n'était pas mon rôle et leurs histoires de famille n'étaient pas mes oignons.

Wesley ne faisait même plus partie de ma vie, de toute façon.

— Je t'écoute.

Prépare-toi... Et quoi qu'elle dise, ne pleure pas, me suis-je commandé.

— Je... je voulais... (Elle a inspiré un grand coup.) Te remercier.

— Hein ?

Je me suis tournée face à elle. J'avais dû mal comprendre.

— Merci, a-t-elle répété, pour Wesley. Il a beaucoup changé et je sais que c'est surtout grâce à toi. Alors merci... beaucoup.

Avant que je puisse exiger des explications, Amy a pivoté sur elle-même pour disparaître aussi vite qu'elle était arrivée.

Debout en plein milieu de la bibliothèque, je n'en croyais toujours pas mes oreilles.

Et les choses n'ont fait qu'empirer plus tard dans la journée.

Quand Wesley a tourné au coin du couloir après déjeuner alors que je sortais des cahiers de mon casier, je n'ai pas vraiment été étonnée. Comme je le disais, il était partout. Vikki, près de lui, s'agrippait à son bras en balayant ses cheveux comme ces nanas dans les pubs pour les shampoings. Elle ricanait mais j'aurais mis ma main au feu que la blague de Wesley n'était pas si drôle. Elle cherchait simplement à flatter son ego...

— Viens par là, a-t-elle dit entre deux éclats de rire en le tirant dans un renfoncement, à quelques mètres de moi. Je veux te parler.

Lui parler ? J'en doute.

Je jure que j'ai essayé de ne pas écouter. Les entendre flirter ne ferait que m'énerver davantage, mais la voix haut perchée de Vikki portait loin et ils n'étaient qu'à deux ou trois pas. Bon d'accord, une petite partie de moi (masochiste) ne pouvait pas s'en empêcher. Je me suis mise à ranger les manuels au fond de mon casier, provoquant un maximum de bruit pour couvrir celui de leur conversation.

— Qu'est-ce que tu fais pour le bal de fin d'année ? l'a interrogé Vikki.

— Je n'ai rien de prévu, a-t-il répondu.

J'ai froissé des feuilles dans l'espoir que, même si le bruissement ne noyait pas leurs voix, ils me remarqueraient et continueraient leurs pré-préliminaires ailleurs. Ils n'étaient pas encore en train de se peloter mais, les connaissant, cela ne tarderait pas.

— Je me suis dit, a poursuivi Vikki — qui soit ne m'avait pas repérée, soit s'en fichait —, qu'on pourrait y aller ensemble. Je n'avais pas besoin de regarder pour savoir qu'elle enfonçait ses longs ongles manucurés dans le bras de Wesley à cet instant même. Vikki servait le même numéro à tous les mecs.

— Et après la soirée, on pourrait passer un peu de temps ensemble... tous les deux... chez toi, par exemple ? a-t-elle poursuivi.

J'étais à deux doigts de vomir. J'ai pris mes livres et claqué la porte de mon casier, prête à me ruer en cours avant d'entendre Wesley accepter. Ils sont parfaits l'un pour l'autre, ai-je pensé, amère. Ils auront de belles MST ! Mais il a répondu avant que j'aie le temps de partir :

— Je ne crois pas, non, Vikki.

Quoi ? Fallait rembobiner, là. Wesley avait-il vraiment dit non à une fille ? Une fille plus que disposée à ce qu'il la saute à volonté ? Je devais rêver.

Vikki semblait ressentir la même chose.

— Co... comment ça ?

— Ça ne m'intéresse pas, a répondu Wesley. Mais je suis certain qu'il y a un paquet d'autres types qui adoreraient y aller avec toi. Désolé.

— Oh ! (Vikki est sortie du renforcement avec une expression de surprise peinée.) Pas de souci. Simple proposition. (Elle a hésité quelques instants.) Je dois aller en cours. Ciao ! Et elle s'est précipitée dans le couloir, visiblement perdue.

De quel changement Amy voulait-elle parler ? Wesley calmait-il un peu ses ardeurs de prédateur sexuel ? Si oui, quel rapport avec moi ?

J'ai fixé le coin du couloir dont Wesley sortait. Pour la première fois en dix jours, on s'est regardés en face. Un soupçon de sourire est passé sur ses lèvres mais je n'ai pu déchiffrer l'expression dans ses yeux. Je constatais simplement qu'il n'était pas furieux. Ça a suffi à dénouer instantanément tous mes muscles.

Mon sentiment de culpabilité lui aussi a diminué... mais pas totalement. Je lui avais dit des choses tellement dures. J'ai hésité une fois de plus à lui présenter mes excuses mais aucun son n'est sorti de ma bouche.

Il a avancé d'un pas vers moi et, aussitôt, je me suis rappelé qui il était. Et qui j'étais moi aussi. Si surprenant que soit son rejet de Vikki, cela ne changeait rien au fait que je n'avais aucune chance avec lui. Jamais il ne s'engagerait dans une véritable relation. Surtout pas avec moi. En plus, je sortais avec Toby et j'étais persuadée que reparler à Wesley compliquerait à nouveau ma vie.

Après une volte-face, j'ai couru dans le couloir, feignant de ne pas l'avoir entendu crier mon nom dans mon dos.

J'ai ralenti et tourné dans un autre couloir où j'ai vu Toby qui m'attendait près des distributeurs de boissons. En souriant, il a remonté ses lunettes sur son nez avec une expression de bonheur authentique. Étais-je pour ma part aussi heureuse de le voir ? Bien sûr. Mais le sourire sur mon visage a semblé artificiel. Toby a passé son bras autour

de mes épaules.

— Bonjour !

— Salut, ai-je répondu dans un soupir.

Il s'est penché pour m'embrasser sur les lèvres.

— Tu es d'accord pour que je t'accompagne en cours ?

J'ai jeté un œil derrière moi : le couloir était maintenant presque désert.

— Bien sûr. (J'ai posé la tête sur son épaule.) C'est parfait.

Quelques jours plus tard, J'ai trouvé Jessica qui m'attendait à la sortie de mes trois heures de maths.

— On peut discuter avant le cours d'anglais ? a-t-elle demandé d'une voix dénuée de son pétillant habituel.

Elle ne sautillait pas et, à la façon dont elle se mordait la lèvre inférieure, Je devinais que quelque chose ne tournait pas rond.

— Oui, évidemment. (J'ai coincé mes bouquins sous mon bras, brusquement inquiète de voir mon amie aussi morose.) Il y a un problème ?

— Si on veut... Pas vraiment.

On a avancé côte à côte dans les couloirs noirs de monde en s'efforçant de ne pas écraser trop d'orteils. J'ai patienté, le temps que Jessica prenne la parole, quand en vérité, curieuse et nerveuse à la fois, je voulais crier : « Accouche ! » Par chance, elle s'est lancée avant de venir à bout de ma patience.

— C'est à propos de Toby et toi. Je trouve que ça cloche entre vous deux.

Elle a parlé si vite que j'ai cru avoir mal entendu un instant.

— Je suis désolée, Bianca, a-t-elle marmonné. Ça ne me regarde pas, mais je ne vois pas d'étincelle. Tu comprends ce que je veux dire ? Casey n'est pas du tout d'accord. Elle pense que tu fais bien d'être avec Toby. Peut-être qu'elle a raison mais... Je ne sais pas : tu n'as pas l'air d'être toi-même quand tu es avec lui. S'il te plaît, ne le prends pas mal.

J'ai secoué la tête et réprimé une terrible envie de rire. C'était ça qui l'inquiétait autant ? Sérieusement, j'avais imaginé quelqu'un sur son lit de mort. Ou, au minimum, que sa mère l'avait privée de bal de fin d'année.

— Jessica, je ne t'en veux pas du tout.

— Oh, pfiou, a-t-elle soufflé. J'ai eu peur que tu t'énerves.

Waouh ! Étais-je vraiment si vache ? Au point qu'une de mes meilleures amies redoute de partager son avis avec moi, des fois que je pète un câble ? Je me sentais piteuse, tout d'un coup.

— J'aime bien Toby, a-t-elle repris. Il est super gentil, surtout avec toi, et c'est clair que tu en avais besoin après... après mon frère.

Mon cœur a cessé de battre une seconde. Je me suis figée avant de pivoter vers Jessica pour la dévisager.

— Comment tu... ?

— Jake m'a raconté. Je lui parlais du lycée et, dans la conversation, ton nom est sorti. Alors il m'a dit ce qui s'était passé entre vous. Il se sent super mal et il voulait que je te présente ses excuses, seulement je ne savais pas comment aborder la question. Je suis désolée, Bianca. Ça doit être dur d'être amie avec moi après ce que mon frère t'a fait.

— Ce n'est pas ta faute.

— Je n'en reviens pas que tu aies gardé tout ça pour toi. Tu as dû y penser chaque fois que mon frère nous rendait visite. Pourquoi tu n'en as jamais parlé ?

— Je ne voulais pas que tu aies une mauvaise opinion de ton frère. Je sais à quel point tu l'adores.

Jessica n'a pas répondu, préférant se tourner face à moi pour me prendre dans ses bras et me serrer aussi fort que possible. Au début, ça m'a paru bizarre, surtout que ses seins gigantesques étaient à deux doigts de m'étouffer, mais je me suis peu à peu laissée aller à son étreinte. Je l'ai moi aussi enlacée au niveau de la taille. Sentir quelqu'un me donner autant de tendresse sans rien attendre en retour m'a remplie de joie.

— Je t'aime, Bianca.

— Euh... pardon ?

Jessica m'a lâchée pour reculer d'un pas.

— Je t'aime. Casey et toi, vous êtes les meilleures amies que j'aie jamais eues. Sans vous, je me demande où je serais. Probablement en train de continuer à servir de bonniche à une bande de pétasses. (Elle a baissé la tête, gênée.) Toutes les deux, vous essayez toujours de me protéger. Par exemple, quand mon frère se comporte en véritable connard. Et la même chose vaut pour moi vis-à-vis de vous.

— Merci, Jess. C'est adorable.

— C'est pour ça que je te donne mon avis, a-t-elle poursuivi. Je vois bien que Toby est gentil et qu'il t'aime beaucoup, mais je ne vous sens pas sur la même longueur d'onde. D'accord, je suis contente que tu passes plus de temps avec Casey et moi, et je trouve ça sympa qu'il se joigne à nous parfois, mais ce qui m'importe le plus, c'est que tu sois heureuse. Tu as beau en avoir l'air, j'ai l'impression que c'est une façade.

Elle a pris une grande inspiration et tripoté nerveusement l'ourlet de sa jupe à fleurs.

— Pardon de remettre ça sur le tapis... mais j'ai entendu des rumeurs au sujet de Wesley.

J'ai mordu ma lèvre.

— Ah ?

— Il paraît qu'il ne drague plus autant. Je ne le vois plus avec des filles collées aux basques et j'ai pensé... (Elle a posé ses grands yeux chocolat sur moi.)... que peut-être tu voudrais le savoir. Vu que... tu as des sentiments pour lui et...

— Non, l'ai-je interrompue en secouant la tête. Ce n'est pas aussi simple.

— OK, a-t-elle approuvé. Mais je voulais juste t'informer. Désolée.

J'ai soupiré, un sourire au coin des lèvres, et pris sa main pour l'entraîner en cours

d'anglais.

— Ça va. Ça me touche que tu t'inquiètes pour moi. Vraiment. Beaucoup. Et tu as peut-être raison au sujet de Toby et moi. Mais on sort simplement ensemble. Ce n'est pas comme si je cherchais un mari. Je crois que c'est un peu tôt pour te tracasser pour moi. Je vais très bien.

— Justement. D'après Casey, quand tu parles de cette manière, c'est que tu mens.

— Ah bon ?

J'ai lâché sa main au moment où on franchissait la porte de la classe, bien décidée à ne pas réagir à son accusation. Je n'ai pas eu à me contraindre, sachant qu'un mot, sur mon bureau, a fait diversion. Une fois assise, je l'ai pris pour le lire, convaincue qu'il venait de Casey. Qui d'autre pouvait m'écrire un message ?

Sauf que ma meilleure amie dessinait toujours un petit smiley sur le i de mon prénom et que l'écriture était différente – fine, penchée. Et méconnaissable.

Perplexe, j'ai déplié le papier et lu l'unique phrase qui apparaissait au sommet.

Wesley Rush ne court pas les filles,
mais toi, tu cours les garçons.

Un temps, j'avais pensé qu'être la DUFF me dispenserait des histoires de mecs compliquées. De toute évidence, je m'étais plantée. Comment était-ce arrivé ? Par quelle magie, moi, la moche, m'étais-je retrouvée au milieu d'un triangle amoureux ? Je n'avais même pas vraiment envie de sortir sérieusement avec un garçon et voilà que j'étais coincée entre deux beaux mecs qui n'auraient clairement jamais dû être dans mes cordes.

D'un côté, j'avais Toby. Intelligent, mignon, drôle, poli, sensible, les pieds sur terre. Toby était parfait sous tous les angles. OK, il avait un petit côté ringard mais cela faisait partie de son charme. J'aimais passer du temps en sa compagnie et, pour lui, mon bien-être importait plus que tout. Il me respectait et ne semblait jamais perdre patience. Il n'y avait vraiment rien à reprocher à Toby Tucker.

De l'autre côté, Wesley, l'enfoiré. Le Connard. Un mec blindé de tunes et arrogant, accro au sexe, qui enchaînait nana sur nana. Certes, il était beau à pleurer, mais il avait le chic pour me faire sortir de mes gonds. Son charme était si irrésistible que c'en était énervant. Quant à son sourire en coin, je ne pouvais plus l'encadrer. Pourtant, il me tournait la tête et me renversait le cœur. En sa présence, je n'avais pas peur de passer pour une salope. Je détestais l'avouer mais Wesley me comprenait. Avec lui, j'étais moi tout simplement, tandis qu'avec Toby, je devais sans cesse tenter de dissimuler mes défauts.

La vie était beaucoup plus simple quand aucun d'eux ne m'avait remarquée.

À la fin des cours, le mot de Wesley pesait une tonne dans mon sac quand j'ai rejoint le parking. Dire que j'étais paumée restait encore bien en dessous de la réalité. À lire cette unique phrase, une million de questions avaient surgi dans mon esprit, parmi lesquelles une en particulier :

Pourquoi Wesley me veut-il moi ?

Sérieusement, le mec avait une bonne dizaine de minettes à ses pieds qui se seraient entre-tuées pour l'avoir. Alors, pourquoi moi ? En plus il m'avait traitée de DUFF pour commencer. J'étais complètement larguée.

En arrivant chez moi, les choses n'ont fait qu'empirer.

Sur les conseils de Toby, j'avais commencé à lire *Les Hauts de Hurle-Vent* durant mon temps libre. Pour être honnête, les personnages principaux me gonflaient tellement que j'avais du mal à tourner les pages. Ce jour-là, j'envisageais sérieusement d'abandonner quand un passage m'a frappée :

Mon amour pour Limon est tel le feuillage des arbres. Il changera avec le temps, j'en suis consciente, comme les arbres pendant l'hiver. Mon amour pour Heathcliff est lui pareil aux rochers enterrés – une source de plaisir à peine visible mais nécessaire.

Si nul que cela puisse paraître, ce court extrait m'a hantée longtemps, à l'instar d'un refrain énervant qu'on ne peut plus se sortir du crâne. J'avais beau essayer de poursuivre ma lecture, les mots résonnaient toujours et encore dans mon esprit. Je suis retournée à la page pour relire ces quelques lignes. J'étais en train de les interpréter tant bien que mal lorsqu'on a sonné à ma porte.

Sauvée par le gong ! ai-je commenté en pensée, soulagée d'avoir une excuse pour refermer le roman.

J'ai bondi de mon lit et couru en bas en criant :

— J'arrive ! Une seconde.

J'ai ouvert la porte, persuadée que c'était Toby qui avait promis qu'il passerait plus tard, mais le type sur mon perron était un rouquin rondelet d'une cinquantaine d'années. Rien à voir avec mon copain. Il était vêtu d'un uniforme vert élimé et d'une casquette trop petite pour sa tête. Sur son cœur, un badge annonçait JIMMY. Un bouquet de fleurs dans une main, il tenait une planchette avec une feuille sous le bras opposé.

— Bianca Piper ?

— Euh... ouais.

Son visage aux yeux plissés s'est éclairé.

— Signez ici, s'il vous plaît, a-t-il dit en me tendant la planchette et un stylo. Félicitations.

— Mer... ci.

Je lui ai rendu son formulaire et, en échange, il m'a donné le bouquet.

Pendant que je contemplais les roses rouges fraîches dont il était composé, l'employé a sorti une enveloppe blanche de sa poche arrière.

— C'est aussi pour vous. Vous en avez, de la chance ! C'est rare qu'on fasse ce genre de livraisons à des jeunes de votre âge. (Il a souri de toutes ses dents.) C'est beau, l'amour !

L'amour ? J'ai mordu ma langue pour ne pas le corriger en lui servant mon speech sur l'amour impossible avant un certain âge. Mais il continuait à parler :

— Votre copain doit être très amoureux. Gardez-le ! Le romantisme, ça se perd.

J'ai baissé les yeux sur les fleurs.

— Vous avez probablement raison.

Toby essayait-il encore de me remonter le moral ? Ce qu'il était gentil ! Dommage que je ne mérite pas autant d'attentions.

J'ai remercié l'homme et refermé la porte, envahie par une soudaine culpabilité d'avoir pensé être au milieu d'un triangle amoureux quand il n'y avait que Toby et moi. Wesley, lui, n'était qu'un lointain souvenir. En tout cas, c'est ainsi que les choses auraient dû être. Toby le méritait.

J'ai posé le bouquet sur la table de la cuisine puis décacheté l'enveloppe, certaine d'y découvrir une lettre un peu nunuche mais formulée à la perfection par mon copain

parfait. En général, je me serais moquée de ce genre de geste mais, pour Toby, je ferais une exception. Il s'exprimait vraiment bien. Un avantage quand il deviendrait célèbre en politique.

L'écriture, cependant, était la même que celle du mot sur mon bureau. Il y avait en revanche beaucoup plus à lire.

Bianca,

Étant donné que tu continues à me fuir au lycée et que, si je me souviens bien, entendre ma voix te donne envie de sauter par la fenêtre, j'ai pensé qu'une lettre serait peut-être le meilleur moyen de te dire ce que je ressens. Écoute-moi pour une fois.

Je mentirais si je prétendais que tu avais ton. Tout ce que tu as dit l'autre jour était vrai. Mais ce n'est pas parce que j'ai peur d'être seul que je te cours après. Je connais ton cynisme et je m'attends à ce que tu répliques un de tes commentaires narquois quand tu me liras, mais la vérité, c'est que, si j'insiste, c'est parce que je crois que je suis en train de tomber amoureux de toi.

Tu es la première fille à m'avoir vraiment percé à jour. La première à m'avoir mis face à la réalité et mes conneries. Tu me remets à ma place, mais en même temps, tu me comprends. Mieux que personne. Tu es la seule à être assez courageuse pour me critiquer. Et jamais avant toi on ne m'avait regardé d'aussi près... pour découvrir mes défauts. Et il y en a un paquet.

J'ai téléphoné à mes parents. Ils rentrent ce week-end pour nous voir, Amy et moi. On est censés avoir une discussion. J'appréhendais un max au début mais c'est toi qui m'as donné la force d'appeler. Sans toi, je n'en aurais jamais eu le courage.

Je pense beaucoup plus à toi que tout mec qui se respecte oserait l'avouer et je suis fou de jalousie de Tucker. C'est pas rien pour moi de l'avouer. Je n'arrive pas à t'oublier. Aucune fille ne peut m'équilibrer comme toi. Et personne d'autre ne me donne ENVIE de me ridiculiser dans une lettre comme celle-ci.

Il n'y a que toi.

Mais je sais que j'ai raison moi aussi. Tu es amoureuse de moi, même si tu sors avec Tucker. Tu peux te mentir à toi-même, la réalité finira par te rattraper. Et je serai là quand ça arrivera... que cela te plaise ou non.

Je t'embrasse,

Wesley

PS : Je sais que tu es en train de lever les yeux au ciel en ce moment, mais je m'en fiche. D'ailleurs, j'ai toujours trouvé ça excitant.

J'ai fixé un moment la lettre. Les remerciements d'Amy avaient enfin du sens. Wesley cherchait à mettre de l'ordre dans sa vie... à cause de moi. De ce que je lui avais dit.

J'avais réussi à passer la barrière de sa fierté. Incroyable.

Il m'a fallu encore quelques minutes avant de digérer le reste. Les mots amoureux et que toi me sautaient au visage. Je n'avais encore jamais reçu de lettre d'amour – non pas que j'en veuille une, mais bon – et celle-ci n'était même pas signée de mon petit ami. Elle venait du mauvais mec. Et il me voulait, moi. Même s'il n'était pas le bon candidat pour moi.

À moins que ce ne soit l'inverse ?

Perdue dans mes pensées, j'ai sursauté lorsque le téléphone a sonné. J'ai couru pour aller décrocher.

— Allô ?

— Salut, Bianca.

C'était Toby. Mon cœur s'est emballé, propageant un frisson coupable le long de mes veines. La lettre de Wesley, que je tenais toujours, s'est mise à me brûler les doigts, mais je me suis forcée à prendre une voix normale.

— Salut, Toby. T'es en route ?

— Non, a-t-il répondu en soupirant. Mon père m'a donné des courses à faire alors je ne vais pas pouvoir venir. Désolé.

— Ce n'est pas grave.

Je n'aurais pas dû être soulagée et, pourtant, c'était le cas. Si Toby était venu, j'aurais dû cacher les fleurs et m'empêtrer dans un tissu de mensonges – ce pour quoi je n'étais pas très douée.

— Ne t'inquiète pas, l'ai-je rassuré.

— Merci. Je suis déçu : j'avais hâte de passer du temps avec toi. On se voit tellement peu au lycée. (Il a marqué une pause.) Tu as des plans pour demain soir ?

— Nan.

— Ça te dit qu'on sorte ? Il y a un groupe qui joue au Nest. Ça pourrait être sympa, non ? Tes amies sont les bienvenues, évidemment. T'en penses quoi ?

— C'est super.

Avec des petits mensonges tels que celui-là, je pouvais encore m'en tirer. Je détestais les concerts et, plus encore, le Nest, mais affirmer l'inverse rendait Toby heureux et Casey serait surexcitée d'être des nôtres. Alors, pourquoi pas ?

— Génial, s'est réjoui Toby. Je passerai te prendre à 20 heures.

— OK. Salut, Toby.

— À demain, Bianca.

J'ai raccroché mais mes pieds ont refusé de bouger. La feuille, toujours brûlante dans ma main, continuait à accrocher mon regard avec ses mots tentants. Pourquoi la vie n'était-elle pas plus facile ? Pour quelle raison Wesley devait-il venir mettre le bordel partout ? Chaque fois que je relisais sa lettre, j'avais la sensation de tromper Toby un peu plus.

Seulement, je savais à présent que, lorsque j'embrassais Toby, c'était Wesley que je

blessais.

— Aaaargh ! ai-je hurlé à pleins poumons en froissant le message.

J'ai jeté la boule de papier à travers la pièce de toutes mes forces. Elle a volé lentement avant de rebondir contre le mur et d'atterrir sur le sol.

Je me suis laissée tomber par terre, le visage enfoui dans mes mains et, j'avoue, je me suis mise à pleurer. Des larmes de frustration et de confusion, mais surtout des larmes sur mon sort, moi, la petite égoïste, qui m'étais fourrée dans une telle situation.

J'ai pensé à Catherine Earnshaw, la petite héroïne gâtée des Hauts de Hurle-Vent, et je me suis souvenue du passage que je lisais quand le coup de sonnette m'avait interrompue. Les mots, cette fois, n'ont pas résonné de la même manière.

Je me suis frotté la tête comme pour me remettre les idées en place. Mon amour pour Wesley est tel... bla bla bla. J'ai essuyé mes larmes et je me suis relevée, tâchant de calmer mon souffle saccadé. Ensuite, je suis montée dans ma chambre, soudain prise d'une irrépressible envie de savoir comment le livre se terminait.

Après une nuit blanche à lire (entre dix séances de pliage de linge au moins), j'ai découvert que Les Hauts de Hurle-Vent ne se terminait pas bien. À cause de cette sale petite égoïste de Catherine (OK, je suis mal placée pour parler), tout le monde finit malheureux. Ses décisions gâchent la vie des personnes qui comptent le plus pour elle parce qu'elle préfère la propriété à la passion, la raison au cœur. Linton au lieu de Heathcliff.

Toby et non pas Wesley.

Et ça, ai-je conclu alors que je traînais mes fesses fatiguées à l'école le lendemain matin, n'était pas bon signe. En règle générale, je ne crois pas aux signes ni aux présages, ni à toutes ces conneries à propos du destin. Seulement, la ressemblance entre la situation de Catherine Earnshaw et la mienne était trop étrange pour l'ignorer. Et je ne pouvais m'empêcher de me demander si le roman essayait de me livrer un quelconque message.

Je me rendais compte que j'y accordais beaucoup trop d'importance, mais mon manque de sommeil, ajouté au stress de tout le reste, faisait divaguer mon esprit vers des lieux intéressants. Bien que non productifs.

Toute la journée, je me suis comportée en zombie. Pourtant, au milieu de mon cours de maths, J'ai finalement eu une lumière.

— T'es au courant pour Vikki McPhee ?

— Qu'elle est enceinte ? Ouais. J'ai appris la nouvelle ce matin.

J'ai relevé la tête du problème d'algèbre que j'essayais vaguement de résoudre. Les deux commères étaient assises côte à côte, devant moi. L'une d'elles appartenait au groupe de majorettes des première.

— Pfff, quelle salope cette nana ! a-t-elle dit. Va savoir qui est le père. Elle couche avec tout le monde.

Ça me tue de l'avouer, mais ma première réaction a été la peur. J'ai pensé égoïstement à Wesley. Soit, il avait rejeté Vikki dans le couloir quelques jours plus tôt. Et si les choses avaient changé depuis, malgré tout ? Et que sa lettre n'avait été qu'une mauvaise blague ? Histoire de se venger. Et si Vikki et lui...

J'ai chassé l'image. Wesley prenait ses précautions. Il mettait toujours un préservatif. Car, ainsi que l'avait déclaré cette pom-pom girl, Vikki couchait à droite et à gauche. Le risque que Wesley soit le père était faible. En plus, je n'avais aucun droit de m'en inquiéter de toute façon. On ne sortait pas ensemble, même s'il avait proclamé son amour pour moi par écrit.

Ensuite, j'ai pensé à Vikki. Dix-sept ans, sur le point d'aller à l'université et, si la rumeur était vraie, enceinte. Quel enfer. En plus, tout le lycée était au courant. Dans le couloir, en sortant de maths, c'était le principal sujet de conversation. Dans un établissement de la taille du nôtre, les potins se propageaient vite. Vikki McPhee : les élèves n'avaient plus

que ce nom à la bouche.

Par conséquent, lorsque je suis tombée sur elle quelques minutes avant le cours d'anglais, aux toilettes, alors qu'elle se remettait du gloss rose foncé sur les lèvres et que je m'apprêtais à me laver les mains, j'ai dû redoubler d'effort pour ne pas la dévisager.

Pour autant, je ne pouvais pas ne rien dire. Sans être proche d'elle, je déjeunais avec elle tous les jours à la cafétéria

— Hé, ai-je marmonné.

— Hé, a-t-elle simplement répondu sans cesser de se colorer la bouche.

J'ai ouvert le robinet et considéré un instant mon reflet dans le miroir. À combien de semaines de grossesse était-elle ? Ses parents le savaient-ils ?

— Ce n'est pas vrai.

— Hein ?

Vikki a rebouché son gloss pour le ranger dans son sac. Dans le miroir, elle me fixait de ses yeux rougis.

— Je ne suis pas enceinte. Je croyais... mais le test était négatif. Je l'ai fait il y a deux jours mais je suppose qu'on m'a entendue en parler à Jeanine et Angela et... Bref, je ne suis pas enceinte.

— Oh. Tant mieux.

Soit, j'aurais pu trouver plus délicat comme réplique. J'avais été prise de court.

Vikki a approuvé d'un hochement de tête et tiré sur une de ses boucles blond vénitien.

— J'étais soulagée. Je ne sais pas ce que j'aurais raconté à mes parents. Et le mec n'aurait jamais été un bon père.

— Qui ça ?

Un autre réflexe égoïste.

— Un mec. Il s'appelle Eric.

Pfiou, ai-je songé, Alors, évidemment, je m'en suis voulu. Ce n'était pas le moment de penser à moi.

— C'est un pauvre type de la fac qui se tape des lycéennes pour s'amuser. (Elle a baissé la tête pour ne plus croiser mon regard dans le miroir.) Le pire, c'est que je m'en foutais du mec. Je l'ai laissé se servir de moi... Je n'aurais jamais cru... même quand la capote s'est trouée... (Elle a secoué la tête au lieu de terminer.) Bref, je suis bien contente que le test soit négatif.

— Je comprends.

— N'empêche, quelle angoisse. J'ai balisé en attendant le résultat. Je n'aurais pas pu imaginer qu'un jour je serais dans cette situation.

— C'est sûr.

Au fond de moi, cependant, je ne trouvais pas ça surprenant venant de Vikki. Elle s'était fourrée d'elle-même dans ce genre de pétrin. À coucher avec des mecs dont elle se fichait. Sans penser aux conséquences.

Comme moi...

D'accord, il n'y en avait pas eu plusieurs, dans mon cas. Juste un. Wesley. Et il comptait pour moi... maintenant. Alors que je ne le voyais plus. Mais c'était juste... Comment dire ? Le hasard ? Une coïncidence ? Peu importait. J'étais assez intelligente pour savoir que ça ne se produisait pas souvent. Néanmoins, je n'avais pas songé aux conséquences, moi non plus. Et tout à coup, je me suis rendu compte que Vikki et moi, on aurait très bien pu échanger nos places. Moi aussi, j'aurais pu être l'objet de toutes les rumeurs. J'aurais pu avoir peur d'être enceinte. Ou pire. Je prenais la pilule, et Wesley et moi, on faisait attention, mais ces trucs n'étaient pas infaillibles.

Même pour nous. Je n'avais pas le droit de juger Vikki. J'étais une hypocrite.

« Tu n'es pas une pute. »

Les paroles de Wesley sont brusquement revenues. Cette nuit, chez lui, où il m'avait dit qui j'étais, que le monde entier était aussi paumé et que je n'étais pas seule.

Je ne connaissais pas bien Vikki. J'ignorais de quoi était fait son quotidien. Sa vie privée m'était inconnue, à l'exception du fait qu'elle collectionnait les mecs. Là, dans les toilettes, en l'écoutant se confier, je me suis soudain demandé si elle fuyait quelqu'un ou quelque chose, elle aussi.

Traiter Vikki de pute, c'était comme être surnommée la DUFF. C'était blessant, humiliant.

Et si on ressentait toutes la même chose qu'une DUFF, à un moment de notre vie ?

— Merde, je suis en retard ! s'est exclamée Vikki en entendant la dernière sonnerie. Faut que j'y aille.

Elle a ramassé son sac à main et ses livres tandis que j'essayais de lire dans ses pensées. Avait-elle retenu la leçon sur les conséquences de ses actes ?

De nos actes ?

— À plus, Bianca, a-t-elle dit en avançant vers la porte.

— Salut. (Et automatiquement, j'ai ajouté :) Vikki... Je suis désolée. C'est pas cool, toutes ces rumeurs sur toi. Mais n'oublie pas qu'elles n'ont aucune importance.

Une fois de plus, j'ai repensé à ce que Wesley m'avait dit dans sa chambre.

— Ceux qui te traitent de tous les noms font ça pour se sentir mieux. Ils ont merdé eux aussi, à un moment. Tu n'es pas la seule.

Vikki a paru surprise.

— Merci...

Elle a semblé vouloir ajouter quelques mots puis, se ravisant, elle a quitté les toilettes sans rien dire de plus.

À ce que je savais, Vikki aurait très bien pu filer tout droit au lit avec un autre type, ce soir-là. Elle n'avait peut-être rien appris. À moins qu'à l'inverse, elle ne change de comportement ou, sinon, qu'elle ne soit plus prudente. Je ne le saurais peut-être jamais. C'était sa décision. Sa vie.

Alors, en remontant le couloir vers le cours d'anglais, déjà en retard de cinq minutes, je me suis promis de tourner sept fois ma langue dans la bouche la prochaine fois que je

voudrais traiter quelqu'un – Vikki ou une autre – de pute.

Parce qu'elle n'était pas différente de moi.

Où de qui que ce soit d'autre.

Moi, j'étais la DUFF et c'était bien comme ça. Dans le cas contraire, je n'aurais pas eu d'amies. Toutes les filles se sentent moches un jour ou l'autre. Pourquoi m'avait-il fallu autant de temps pour ouvrir les yeux ? Pourquoi avoir focalisé sur ce surnom débile si longtemps alors que j'aurais dû être fière d'être la DUFF. Et d'avoir des amies géniales qui, elles, pensaient qu'elles étaient ma DUFF.

— Bianca, m'a saluée Mme Perkins alors que j'entrais en classe pour aller m'asseoir. Mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas ?

— Ouais. Désolée d'être en retard.

Après les cours, j'étais trop crevée pour monter les marches vers ma chambre et je me suis affalée sur le canapé où j'ai piqué un somme. J'avais oublié combien c'était cool de faire une sieste dans l'après-midi. La sieste à l'espagnole, je comprenais tout à fait ! En Amérique, on devrait l'intégrer à notre emploi du temps : c'est tellement agréable. Surtout après une journée aussi intense que la mienne.

Je me suis réveillée peu avant 19 heures. Je n'avais pas beaucoup de temps pour me préparer avant de sortir. Sans compter qu'il me fallait près d'une heure pour me faire mon brushing – surtout après ce somme dont j'avais émergé les cheveux en pétard.

Depuis que je sortais avec Toby, je prêtais plus d'attention à mon look. Ce n'était pas important pour lui. Même dans un costume de clown avec une perruque arc-en-ciel et tout, le pauvre m'aurait encore trouvée belle. Seulement, je voulais faire des efforts pour lui plaire. J'ai donc décidé de me lisser les cheveux et de me faire une jolie queue-de-cheval. À mes oreilles, j'ai mis des clips en argent (je suis trop poule mouillée pour qu'on me les perce, ni quoi que ce soit d'autre) puis j'ai sorti le top que Casey m'avait offert pour mes dix-sept ans. Blanc, en soie, avec des motifs argentés, il me moulait la poitrine et, par magie, donnait l'impression que j'avais des seins plus volumineux.

Il était presque 20 heures quand j'ai descendu l'escalier avec peine dans mes sandales à semelles compensées, troquant ma sécurité contre quelques centimètres de plus. J'ai veillé à ne pas regarder en direction de la cuisine où mon père, la veille au soir, avait posé sur la table le bouquet de fleurs qu'il avait transféré dans un beau vase, pensant qu'il venait de Toby. C'était gentil de sa part, mais revoir les roses rouge vif ne manquait jamais de raviver chez moi le flot de questions énervantes. J'ai donc préféré attendre mon cavalier dans le salon où je me suis effondrée sur le canapé. J'aurais bien le temps, au cours du week-end, de réfléchir à mon méli-mélo amoureux.

À défaut d'autre chose à faire, j'ai pris le magazine télé qui traînait sur la table basse et j'ai passé en revue le programme. Un petit post-it jaune glissé entre les pages a attiré mon attention.

J'ai suivi des yeux la ligne sous laquelle il était collé. Papa avait souligné une série de

rediffusions en boucle de Sacrée Famille, pour le dimanche qui venait. J'ai souri et sorti un stylo de mon sac pour gribouiller. Je nous ferai du pop-corn sur le mini-bout de papier. Mon père le verrait au retour de sa réunion, plus tard.

Juste comme je reposais le magazine sur la table, la sonnette a retenti. Je me suis levée aussi vite que mes talons hauts me le permettaient pour me diriger vers la porte, prête à être gratifiée d'un sourire géant à la Toby que je ne méritais pas. Seulement le sourire, à l'entrée, bien que découvrant des dents aussi étincelantes et alignées que les siennes, n'appartenait pas à mon copain.

— Maman ? ai-je haleté, telle l'héroïne d'un film lorsqu'elle apprend que sa vilaine sœur jumelle est encore vivante.

J'ai raclé ma gorge pour chasser mon embarras.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Je te croyais dans le Tennessee.

— Oui, mais je suis revenue. Pour te voir, a-t-elle ajouté, la tête de côté avec une mimique de starlette.

Sa chevelure blond platine était tirée impeccablement vers l'arrière grâce à une barrette. Elle portait une robe rouge et noire qui lui arrivait au-dessus du genou. Du Maman tout craché.

— Tu as fait sept heures de route ?

— Sept heures et demie, a-t-elle soupiré de façon dramatique. Quelle circulation ! Tu ne m'invites pas à entrer ?

À sa manière de tordre l'anse de son sac à main, je voyais qu'elle était nerveuse à l'idée de revenir sous ce toit.

— Euh... si, pardon. (Je me suis décalée pour qu'elle passe.) Par contre, Papa n'est pas là.

— Je sais.

Elle balayait des yeux le salon et son anxiété m'a gagnée, moi aussi. Du coin de l'œil, elle a examiné le fauteuil et le sofa qui étaient autrefois les siens comme si elle se demandait si elle pouvait encore s'y asseoir.

— Il est avec les Alcooliques Anonymes les vendredis soir. Il me l'a dit.

— Tu lui as parlé ?

Je n'étais pas au courant. À ma connaissance, mes parents avaient évité de communiquer depuis la réapparition de ma mère, le mois dernier.

— On a discuté au téléphone. Deux fois. (Elle a cessé d'examiner les meubles pour se tourner vers moi, le poids de son regard lourd sur mes épaules.) Bianca, ma puce.... a-t-elle repris d'une voix douce et triste. Pourquoi tu ne m'as pas prévenue qu'il avait recommencé à boire ?

J'ai légèrement bougé pour échapper à son attention pesante.

— Je ne sais pas, ai-je marmonné. Je croyais que ça passerait. Je ne voulais pas que tu t'inquiètes pour rien.

— Je comprends, Bianca, mais il s'agit de problèmes graves. Tu t'en rends compte,

j'espère. Si ça se reproduit, tu dois m'en parler. C'est d'accord ?

J'ai acquiescé d'un signe de tête.

— Très bien. (Elle a poussé un soupir de soulagement.) Mais ce n'est pas la raison de ma visite.

— C'est quoi, alors ?

— Ton père m'a appris autre chose. À propos d'un certain Toby Tucker, a-t-elle poursuivi sur un ton taquin.

— Tu as roulé sept heures et demie parce que je sors avec un garçon ?

— J'ai d'autres choses à régler à Hamilton mais c'est la plus importante. Alors, c'est vrai ? Ma petite fille a un copain ?

— Euh... ben ouais, ai-je avoué avec un haussement d'épaules.

— Parle-moi de lui. (Elle s'est finalement assise sur le canapé.) Comment il est ?

— Gentil. Et Grand-Père, ça va ?

Elle a plissé les yeux d'un air soupçonneux.

— Il va bien, oui. Qu'est-ce qu'il y a ? Dis-moi, tu prends la pilule, n'est-ce pas ?

— Maman ! Oui, ai-je ronchonné. Ce n'est pas le souci.

— Dieu merci ! Je suis trop jeune et trop sexy pour être une mamie.

Sans blague, ai-je pensé en me rappelant Vikki.

— Et donc, raconte-moi, m'a-t-elle pressée. Je suis venue après avoir appris que tu avais une soirée importante. Parce que je voulais être là pour toi. Au cas où tu veuilles te confier à ta maman. Si tu as des ennuis, je peux mettre ma casquette de conseillère, aussi ! Deux-en-un. Mon voyage sera d'autant plus justifié.

— Merci, ai-je répliqué du bout des lèvres.

— Ma chérie, je plaisantais. Comment ça se passe ? Y a-t-il un problème avec ce garçon ?

— Il n'y a pas de problème. Il est parfait. Intelligent, gentil. C'est le petit ami rêvé. Mais il y a quelqu'un d'autre... (J'ai secoué la tête.) C'est débile. Je suis une imbécile. J'ai juste besoin d'un peu de temps pour y voir plus clair. C'est tout.

— Eh bien, a déclaré ma mère en se levant, souviens-toi de choisir ce qui te rend heureuse, d'accord ? Ne te mens pas à toi-même sous prétexte que c'est la solution la plus raisonnable. Dans la réalité, ça ne marche pas de cette manière... Je crois te l'avoir déjà dit.

En effet.

Sauf qu'après avoir autant fui, je n'étais plus certaine de savoir ce que je voulais.

— Cela dit, a-t-elle repris, je t'ai apporté un petit quelque chose pour ta soirée. Ça t'aidera peut-être à réfléchir.

Les yeux écarquillés d'horreur, je l'ai regardée sortir une boîte rose et jaune de son sac. Vu la couleur de l'emballage, je m'attendais au pire.

— C'est quoi ? me suis-je risquée alors qu'elle posait l'objet dans la paume de ma main.

— Ouvre ! Et tu verras.

En soupirant, j'ai dénoué l'affreux nœud et soulevé le couvercle. À l'intérieur, sur une petite chaîne en argent, il y avait un pendentif assorti arborant la lettre B. Comme ceux que portent les collégiennes. À croire qu'elles ont peur d'oublier leur nom.

Maman a sorti le collier de la boîte.

— Quand je l'ai vu, j'ai pensé à toi.

— Merci, M'man.

Elle a posé son sac pour venir se poster dans mon dos. Ensuite elle a écarté mes cheveux pour attacher le bijou autour de mon cou.

— Ça va paraître neuneu mais écoute-moi sans me faire les gros yeux, OK ? Seulement... peut-être que ce collier te rappellera qui tu es pendant que tu essaies de démêler les choses. (Elle a remis mes cheveux en place puis elle est revenue face à moi.) C'est parfait. Tu es superbe, trésor.

— Merci.

Et cette fois, je lui étais sincèrement reconnaissante. En la voyant, je me rendais compte à quel point elle me manquait.

À cet instant, on a sonné à la porte. Ça devait être Toby. Alors que je tournais la poignée, j'ai senti Maman derrière moi qui prenait place pour ne pas rater une seconde de la scène.

La poisse.

— Bonsoir, Toby.

— Salut. Waouh ! Tu es magnifique, Bianca.

— Évidemment ! s'est interposée ma mère. Qu'est-ce que vous croyiez ?

— Maman !

Je lui ai décoché un regard noir par-dessus mon épaule auquel elle a répondu innocemment d'un haussement de sourcils.

— Bonsoir, Toby, a-t-elle dit avec un geste de la main. Moi, c'est Gina, la maman de Bianca. On me prendrait plutôt pour sa sœur, je sais.

J'ai serré les dents tandis que Toby rigolait.

— Amuse-toi bien ce soir. (Maman m'a embrassée sur la joue.) Je vais emporter quelques affaires qui sont encore ici, mais j'ai une présentation dans une maison de retraite d'Oak Hill donc je passe le week-end en ville. On peut déjeuner demain à mon hôtel, si tu veux ? Tu me raconteras tout en détail.

Elle m'a poussée sur le perron avant que j'aie le temps de protester.

— Elle est marrante, a commenté Toby.

— Disons plutôt cinglée.

— Quel genre d'intervention fait-elle, à la maison de retraite dont elle a parlé ?

— Elle a publié il y a quelques années un livre sur l'estime de soi.

J'ai reporté mon attention sur la maison, derrière moi. Par la fenêtre, j'ai aperçu ma mère qui marchait vers la chambre de mon père pour y prendre les dernières affaires

qu'elle y avait laissées. L'ironie de la situation ne m'avait pas encore frappée. Depuis des mois, je luttai avec l'image que j'avais de moi tandis que ma mère passait son temps à coacher des inconnus pour qu'ils améliorent la leur. Si je m'étais confiée à elle dès le début, je n'aurais peut-être pas mis aussi longtemps à comprendre les choses.

— Elle voyage d'un bout à l'autre du pays pour aider les gens à s'accepter tels qu'ils sont.

— Ça a l'air sympa, comme boulot, a estimé Toby.

— Possible.

En souriant, il a passé un bras autour de ma taille pour descendre les marches avec moi.

Avec un soupir, je me suis dégagée de son étreinte pour me glisser sur le siège passager.

Casey et Jessica patientaient à l'arrière de la Taurus. Quand je suis montée pour m'asseoir sur le siège passager, à côté de Toby, elles m'ont adressé un grand sourire malicieux.

— You... huuu ! Sexy ! m'a taquinée Casey. Je t'ai offert ce top il y a neuf mois. C'est la première fois que tu le mets ?

— Euh... ouais.

— Il te va super bien ! On dirait que c'est moi la DUFF, ce soir. Merci, B. ! a-t-elle terminé avec un clin d'œil.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Depuis peu, Casey avait commencé à employer le mot régulièrement dans nos conversations. Au début, ça m'avait dérangée. C'était une insulte, après tout. Une terrible insulte. Mais après la révélation que j'avais eue, dans les toilettes, avec Vikki, j'appréciais l'initiative de Casey. Le terme DUFF nous appartenait désormais et, tant qu'on en userait entre nous, on pourrait contrôler la peine qu'il causait.

— C'est ingrat, comme boulot, mais faut bien que quelqu'un s'y colle. Promis, ce sera mon tour d'être la DUFF la semaine prochaine, ai-je déclaré.

Casey a éclaté de rire.

— Tu portes un soutien-gorge rembourré ? a brusquement voulu savoir Jessica à qui notre discussion semblait passer au-dessus de la tête. T'as plus de poitrine, aujourd'hui.

Un long silence a suivi. J'aurais mieux fait de rester avec ma mère.

Casey a finalement craqué, rigolant tant qu'elle pouvait, tandis que, morte de honte, j'enfouissais mon visage dans mes mains. Toby n'a pas réagi. Ouf. Dans le cas contraire, je me serais probablement flinguée sur place. Au lieu de cela, j'ai ricané et examiné mes seins pour vérifier leur taille pendant que mon copain continuait à faire semblant de ne pas avoir entendu le mot poitrine. Il a démarré, quittant sans attendre l'allée de ma maison.

Note pour plus tard : Assassiner Jessica lorsqu'on sera seules, elle et moi.

Bizarrement, l'absence de réaction de Toby m'énervait. Wesley, lui, aurait sorti une blague. Il aurait maté mes nichons, incapable de ne pas mettre son grain de sel avec un commentaire marrant qui m'aurait fait pouffer. Au lieu d'ignorer toute la scène à la manière de Toby.

Pfff ! Sérieusement, pourquoi ce genre de truc m'embêtait ?

— À propos, a repris Casey lorsqu'elle a enfin cessé de s'esclaffer, c'est super gentil à vous de nous avoir invitées. (Elle m'a souri et j'ai mesuré combien elle était soulagée de ne pas m'avoir perdue.) Mais vous vous rendez compte qu'on va ficher en l'air votre soirée, du coup, pas vrai ?

— Comment ça ? a demandé Toby.

— Parce qu'on va tenir la chandelle, en bons chaperons ! a déclaré Jessica avec un enthousiasme un peu trop débordant.

- Alors pas de galipettes, OK ? a conclu Casey. On se fera un plaisir de s'en assurer.
- Ah que oui ! a renchéri Jessica.

En réalité, Toby et moi n'avons pas eu à nous en inquiéter : à la seconde où on a mis les pieds au Nest, les filles ont filé sur la piste de danse où elles ont secoué leurs cheveux et leurs derrières, comme d'habitude.

- C'est plutôt elles qui ont besoin d'être chaperonnées, a constaté Toby en riant alors qu'il me conduisait à une banquette libre.
 - C'est mon job, en général, l'ai-je informé.
 - Tu crois qu'elles vont survivre sans toi, si tu prends ta soirée ?
 - On verra.
- Il a souri et effleuré ma boucle d'oreille.

Le groupe ne commence pas à jouer avant une demi-heure. Il a descendu la main le long de mon cou pour la poser sur mon épaule. Je n'ai éprouvé aucune sensation. Si Wesley avait caressé ma peau de cette façon, en revanche, j'aurais...

- Tu veux que j'aille nous chercher des boissons avant que le bar soit trop bondé ? a-t-il suggéré.
- D'accord. (J'ai chassé en vitesse l'image de Wesley.) Je vais prendre un Coca à la cer... Un Coca Light.
- OK. Je reviens tout de suite.

Il m'a embrassée sur la joue avant de se diriger vers le bar. Par les portes de l'établissement, un flot ininterrompu de personnes arrivaient. La clientèle était toujours plus importante quand il y avait de la musique live. Un groupe de collégiennes s'est assis sur la banquette de derrière, frimant au sujet de la façon dont elles avaient prétendu être lycéennes pour entrer. Deux mecs de leur âge sont passés près de moi. Une bouteille de bière dépassait de la veste de l'un d'eux. Soudain j'ai reconnu la fille que Jessica et moi avions remarquée au match de basket, quelques semaines plus tôt. Elle venait de franchir la porte d'entrée, main dans la main avec un garçon plutôt mignon que je n'avais jamais vu. Même d'ici, je distinguais le sourire sur ses lèvres. Elle était superbe et je devinais qu'une de ses copines blondasses était forcée de prendre sa place de DUFF pendant son absence. Elle s'est fondue dans la masse.

Je ne savais pas quel groupe était au programme de la soirée mais, à en juger par le nombre de gosses aux cheveux rouges et aux piercings dans la bouche, j'en ai déduit que ce serait de l'emo.

Super, des mecs en train de pleurnicher à la guitare. Totalement mon style !

Je balayais distraitemment la foule des yeux quand je l'ai aperçu. Je n'ai d'abord pas réagi. Il avançait vers le bar en discutant avec Harrison Carlyle. C'était facile de le repérer : sa tête dépassait toutes les autres de quelques centimètres. Il jetait autour de lui des regards plus confiants que n'importe qui, il fendait la cohue avec davantage de grâce que tout adolescent moyen et mes yeux étaient rivés à lui sans même que mon cerveau le commande.

Wesley a tourné la tête dans ma direction. Merde. J'ai vite bougé, priant pour qu'il ne m'ait pas vue même si j'en doutais.

— Grrrr... (J'ai serré mon poing.) Il est vraiment partout !

— Qui est partout ? a voulu savoir Toby en s'asseyant face à moi.

Sur la table, il a fait glisser mon verre jusqu'à ma place.

— Personne.

J'ai bu une gorgée de mon Coca Light en m'efforçant de ne pas grimacer – je n'aimais pas le goût du Coca sans sucre.

— Comment s'appelle le groupe qui joue ce soir ? ai-je demandé après avoir dégluti.

— Black Tears.

Ouais, de l'emo merdique garanti.

— Cool.

— Je ne les ai encore jamais vus en concert, a admis Toby en passant une main dans ses cheveux coupés au bol, mais il paraît qu'ils sont bons. En plus, c'est à peu près le seul groupe à Hamilton. Tous les autres viennent d'Oak Hill.

— Han-han.

J'ai gigoté sur mon siège, mal à l'aise, tandis que je sentais le regard de Wesley s'attarder sur moi. La façon dont il courait sur ma peau me rendait folle. Pourvu que Toby ne remarque pas mes tics nerveux, ai-je songé. Il allait finir par croire que je prenais du crack.

— J'ai terminé Les Hauts de Hurle-Vent, ai-je annoncé pour entamer une conversation qui me changerait les idées.

Hélas, je me suis rendu compte qu'elle ne chasserait pas Wesley de mon esprit. Au contraire...

— Ça t'a plu ?

— En tout cas, ça m'a fait réfléchir.

J'aurais pu me biffer. N'était-ce pas à cause de ce foutu bouquin que j'avais flippé depuis le début ? Pourquoi fallait-il que j'en parle ? Trop tard pour aborder un autre sujet. Toby s'était lancé dans une longue tirade critique.

— Je sais ! Je me suis toujours demandé pourquoi Emily Brontë avait choisi de raconter l'histoire de personnages aussi peu attachants. Tout le long du roman, j'ai trouvé qu'Heathcliff et Linton étaient de vrais crétins. Quant à Catherine...

J'ai agité ma boisson avec ma paille, n'écoutant Toby que d'une oreille distraite. Chaque fois qu'il prononçait le prénom d'Heathcliff, mes yeux se dirigeaient malgré moi vers Wesley. Comme d'habitude, il était trop beau dans son jean et son tee-shirt blanc près du corps sous une veste noire un peu trop large. Il était assis au bar avec décontraction, ses deux coudes appuyés sur le comptoir. Seul. Sans une fille collée à ses basques.

Même Harrison avait disparu. Joe était le seul suffisamment proche pour lui tenir compagnie mais il était trop occupé avec une horde de mecs gothiques assoiffés.

Wesley ne me quittait plus des yeux. De ma place, j'avais du mal à deviner son état d'esprit. Si stressant que soit son regard constamment sur moi, j'aurais été déçue, voire blessée qu'il s'intéresse à autre chose. Toutes les deux ou trois minutes, je vérifiais d'ailleurs qu'il était toujours là, à m'observer.

— Bianca ?

Dans un sursaut, j'ai reporté mon attention vers Toby.

— Hmmm ?

— Ça va ?

Sans m'en apercevoir, je tripotais le B qui pendait à mon cou. J'ai tout de suite lâché le collier pour reposer ma main près de moi.

— Oui.

— Casey m'a prévenu que c'était une spécialité chez toi de mentir pour convaincre les gens que tout allait bien.

Les mâchoires serrées furieusement, j'ai scruté la piste de danse à la recherche de ma soi-disant amie. Elle aussi aurait droit à un règlement de comptes. Loin de tout témoin oculaire.

— Je crois qu'elle a raison, a repris Toby.

— Hein ?

— Bianca, je sais ce qui se passe. (Il a lancé un coup d'œil à Wesley avant de l'indiquer d'un hochement de tête à mon intention.) Il te dévisage depuis qu'il est arrivé.

— Vraiment ?

— Je le vois dans les miroirs, là-bas. Et toi aussi, tu le regardes. Pas que ce soir, d'ailleurs. J'ai remarqué sa façon de t'observer au lycée. Dans les couloirs. Tu lui plais, pas vrai ?

— Je... je n'en sais rien. Peut-être bien.

J'ai repris mon petit jeu avec ma paille tandis que mon verre risquait de déborder.

— C'est assez évident, selon moi. Et dans tes yeux, je peux lire que tu t'intéresses aussi à lui.

— Non ! (J'ai laissé ma paille tranquille pour lui lancer un regard noir.) Absolument pas. Je ne suis pas amoureuse de lui, OK ?

Toby m'a souri avant d'ajouter :

— Bon, mais tu as des sentiments pour lui ?

Il ne semblait pas blessé. Juste amusé. Ça a largement facilité ma réponse.

— Euh... ouais.

— Alors va le rejoindre.

J'ai fait les gros yeux.

— Argh ! Toby ! On dirait une mauvaise réplique de film.

Il a haussé les épaules.

— Et alors ? Je suis sérieux, Bianca. Si c'est ce que tu ressens, va le voir. Maintenant.

— Mais et... ?

— T'inquiète pas pour moi. Si c'est Wesley que tu veux, alors ta place est avec lui. Ce n'est pas en sortant avec moi que tu l'oublieras. Je ne suis pas idiot. Et, pour être honnête, je suis dans la même situation. Seulement, je ne voulais pas l'admettre.

— Comment ça ?

C'était son tour de fixer son verre en rajustant fébrilement ses lunettes.

— Je pense encore à Nina.

— Ton ex ?

Il a confirmé.

— On a cassé il y a un mois environ mais elle me trotte toujours dans la tête. Seulement, comme tu me plais beaucoup, j'avais pensé qu'en sortant avec toi, je l'oublierais. Au début, ça a marché, puis après...

— Alors tu devrais l'appeler, ai-je proposé. Au lieu de rester planté là à te morfondre, va lui téléphoner. Qu'est-ce que tu attends ?

Il a relevé le menton pour me regarder.

— Tu ne m'en veux pas ? Tu n'as pas l'impression que je me suis servi de toi ?

— Je serais gonflée de penser ça sachant que j'ai agi de la même manière. Sans le vouloir. (J'ai quitté la banquette, luttant pour me stabiliser sur mes talons trop hauts.) Et d'ailleurs, si Nina ne ressort pas avec toi, c'est une conne. Tu es le garçon le plus gentil et le plus attentionné que j'aie jamais rencontré et j'ai flashé sur toi quand on était au collège. J'aurais vraiment voulu que ce soit toi.

— Merci. Si Wesley te brise le cœur, je te jure que... Bon, je te promettrais bien de lui casser la figure mais tous les deux, on sait pertinemment que c'est physiquement impossible. (Il a froncé les sourcils en examinant ses bras maigrelets.) À la place, je lui écrirai une lettre salée.

— Deal. (Je me suis penchée par-dessus la table pour l'embrasser sur la joue.) Merci, Toby.

Il m'a décoché un ultime sourire parfait dont je me souviendrais pour le restant de mes jours.

— File ! m'a-t-il alors pressée. Tu perds du temps, là.

— Ouais, t'as raison. À bientôt, en classe.

— Salut, Bianca.

J'ai inspiré profondément pour me détendre avant de faire face à Wesley. Alors, un petit sourire au coin des lèvres, je me suis frayé un chemin parmi la foule, laissant derrière moi le plus gentil des mecs. La techno habituelle avait cessé tandis que tout le monde attendait que le concert débute.

Dans la cohue, j'ai repéré Casey à cause de sa tête blonde qui surplombait tout le monde – sauf son voisin, le joueur de basket qu'elle convoitait depuis des semaines. Je savais qu'elle n'approuverait pas ma décision. Pour elle, c'était la faute de Wesley si je l'avais négligée. Elle m'en voudrait. Elle refuserait peut-être de me parler, persuadée que je l'abandonnais une fois de plus. Il ne me restait qu'à lui démontrer le contraire. Et lui

prouver que Toby, qu'elle adorait, n'était pas celui qu'il me fallait.

À quelques mètres du bar, les haut-parleurs se sont mis à hurler mais ils ne crachaient pas la musique emo que j'avais imaginée. Des cris perçants ont meurtri mes tympans et j'ai flippé, bondissant au plafond. Dans d'autres chaussures, ça n'aurait pas été la fin du monde mais là...

J'ai atterri en me tordant le pied et ai perdu l'équilibre. Sans avoir le temps de me rattraper, je suis tombée à plat ventre – évidemment ! Génialissime !

J'ai gémi de douleur en sentant ma foulure.

— Putain ! Je hais ces foutues shoes !

— Alors pourquoi tu les as mises ?

Ma peau s'est couverte de picotements alors que deux paumes s'enroulaient autour de mes coudes pour me redresser. Wesley s'est rendu compte que je n'étais toujours pas stable et il a donc passé un bras autour de ma taille pour m'emmener jusqu'à un tabouret de bar.

— Ça va ? m'a-t-il demandé en m'aidant à m'asseoir.

À son petit rictus, je devinais qu'il réprimait un éclat de rire.

— Ouais.

J'ai souri du bout des lèvres. Je n'étais pas vraiment gênée. Pas avec Wesley. Si je m'étais trouvée avec quelqu'un d'autre, je me serais ruée – à cloche-pied – hors du Nest. Mais là, j'avais simplement envie d'en rire. Avec lui.

Son sourire s'est pourtant dissipé pour laisser place à un air grave. Il m'a fixée un long moment sans ouvrir la bouche, et je m'apprêtais à péter les plombs quand il a finalement commencé :

— Bianca, je...

— Bianca ! Enfin !

Jessica s'est matérialisée à mes côtés, les joues roses à force de danser. Au fond, le groupe s'était mis à jouer (tant bien que mal) une version emo d'un morceau de Johnny Cash. J'en aurais vomi mais la voix de Jessica a couvert la sono.

— Je t'ai cherchée partout ! T'as vu ? J'ai dansé avec Harrison. Je crois qu'il va m'inviter au bal de fin d'année. Trop cool, hein ?

— C'est super, Jess.

— Faut que j'aille le dire à Angela. (Elle a alors remarqué Wesley et ses lèvres se sont élargies dans un grand sourire.) À plus tard, vous deux.

Dans un rebond de queue-de-cheval, elle a finalement tourné les talons pour se perdre dans la foule.

— Elle est au courant qu'Harrison préfère les hommes, n'est-ce pas ?

— Ne lui gâchons pas son rêve, ai-je répondu.

— T'as raison. L'espoir fait vivre. Bianca, je... (Il a souri avec malice.) Je savais que tu finirais par craquer.

D'une main sur mon genou, il est remonté doucement vers le haut de ma cuisse.

— Tu vas finalement admettre que tu es amoureuse de moi, pas vrai ?

J'ai repoussé sa main d'une tape.

— Premièrement, je suis pas amoureuse de toi. J'adore ma famille et même Casey et Jessica, mais l'amour dans un couple, ça met des années à grandir. Donc, non, je ne suis pas amoureuse de toi mais j'avoue que j'ai beaucoup pensé à toi dernièrement et que j'ai des sentiments... autres que la haine que tu m'inspirais en grande partie, avant. Et peut-être, je dis bien peut-être, qu'un jour, je tomberai amoureuse de toi, oui. Mais la plupart du temps, j'ai encore envie de t'assassiner.

Le rictus de Wesley s'est changé en authentique sourire.

— Tu m'as tellement manqué ! (Il s'est baissé pour m'embrasser mais je l'ai arrêté d'une main.) Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ne compte pas coucher avec moi ce soir, obsédé ! ai-je lancé au souvenir soudain de Vikki et de la frayeur qu'elle avait éprouvée.

Je n'allais pas me transformer en bonne sœur pour autant, mais lorsque je m'étais aperçue à quel point nos situations étaient comparables, j'avais décidé que certaines choses devaient changer.

— Si on se lance là-dedans, il faudra qu'on fasse ça correctement, comme deux lycéens normaux.

Il a touché du bout des doigts le bijou que Maman m'avait offert, le prenant ensuite en main pour jouer distraitemment avec.

— On n'est pas normaux, toi et moi.

— C'est vrai, ai-je reconnu. Mais on va le devenir, dans ce cas-là. Je ne dis pas qu'on ne reviendra jamais où on en était. On va juste... prendre un peu plus notre temps.

Wesley a réfléchi pendant un moment puis il m'a servi un nouveau sourire en coin.

— D'accord. (Il a planté ses pupilles dans les miennes.) Ça marche. On peut s'occuper... autrement.

Il a lâché mon collier pour effleurer mon épaule et descendre le long de mon bras tandis que je frissonnais.

— J'ai un truc à finir. On a été interrompus, la dernière fois, dans ta chambre. Mais je compte bien te montrer.

J'ai inspiré profondément, refusant de répondre ou de céder à l'impatience qui montait en moi.

— Tu vas m'emmener au resto et au ciné, ai-je poursuivi après m'être raclé la gorge. Dans des endroits sympas. Et plus jamais tu ne me traiteras de DUFF.

Le sourire de Wesley s'est effacé puis il s'est mordu la lèvre.

— Bianca... (J'avais du mal à l'entendre à cause de la musique.) Je te demande pardon. Je ne voulais pas te faire de la peine. Je n'aurais jamais dû te dire ça... On ne se connaissait même pas. Je ne...

Je l'ai fait taire d'un mouvement de tête.

— Laisse tomber les excuses. La vérité, c'est que j'en suis une. Mais on est tous des

DUFF.

— Pas moi, a-t-il répliqué avec assurance.

— C'est parce que tu n'as pas d'amis.

— Ah. Évidemment.

— Et tu peux être sûr, ai-je continué, que je vais te pourrir la vie au début. Je trouverai une raison de te hurler dessus tous les jours au moins, et ne t'étonne pas si tu te prends un verre sur la figure de temps à autre. Je suis comme ça. Alors prépare-toi, parce que je ne compte pas changer. Ni pour toi ni pour personne. Et je...

Wesley a quitté son tabouret pour me couper d'un baiser sur la bouche. Mon cœur s'est emballé, mon esprit se vidant instantanément. Il m'a pressée contre lui et, de sa main libre, il a pris ma joue, son pouce sur ma pommette. Il m'a embrassée avec tant de passion que j'ai cru qu'on allait s'enflammer sur place. Quand il s'est dégagé, seulement pour qu'on reprenne notre souffle, j'ai retrouvé le fil de mes pensées.

— Enfoiré ! (Je l'ai poussé violemment.) Tu m'embrasses pour me faire taire. Ce que tu peux être con quand tu t'y mets ! T'as de la chance que je n'aie pas de Coca sous la main. Wesley est remonté sur son siège, une expression de fierté sur le visage. Je me suis soudain rappelé qu'il me trouvait sexy quand je m'énervais. Allez comprendre.

— Joe ? a-t-il interpellé le barman. Je crois que Bianca voudrait un Coca à la cerise.

En dépit de tous mes efforts, j'ai cédé et souri. Il n'était pas parfait, loin de là, mais, moi non plus ! On avait tous les deux des nœuds dans la tête. Et d'une certaine façon, c'était ce qu'il y avait d'excitant. Ouais, même s'il y avait un côté dingue là-dedans, c'était la vie, pas vrai ? Impossible de s'échapper alors autant la regarder en face.

Wesley a pris ma main, entremêlant ses doigts aux miens.

— Tu es super belle, ce soir, Bianca.

[1.](#) Soirée dansante où les filles sont censées inviter les garçons. (Note de la traductrice)